



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

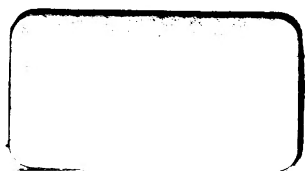
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

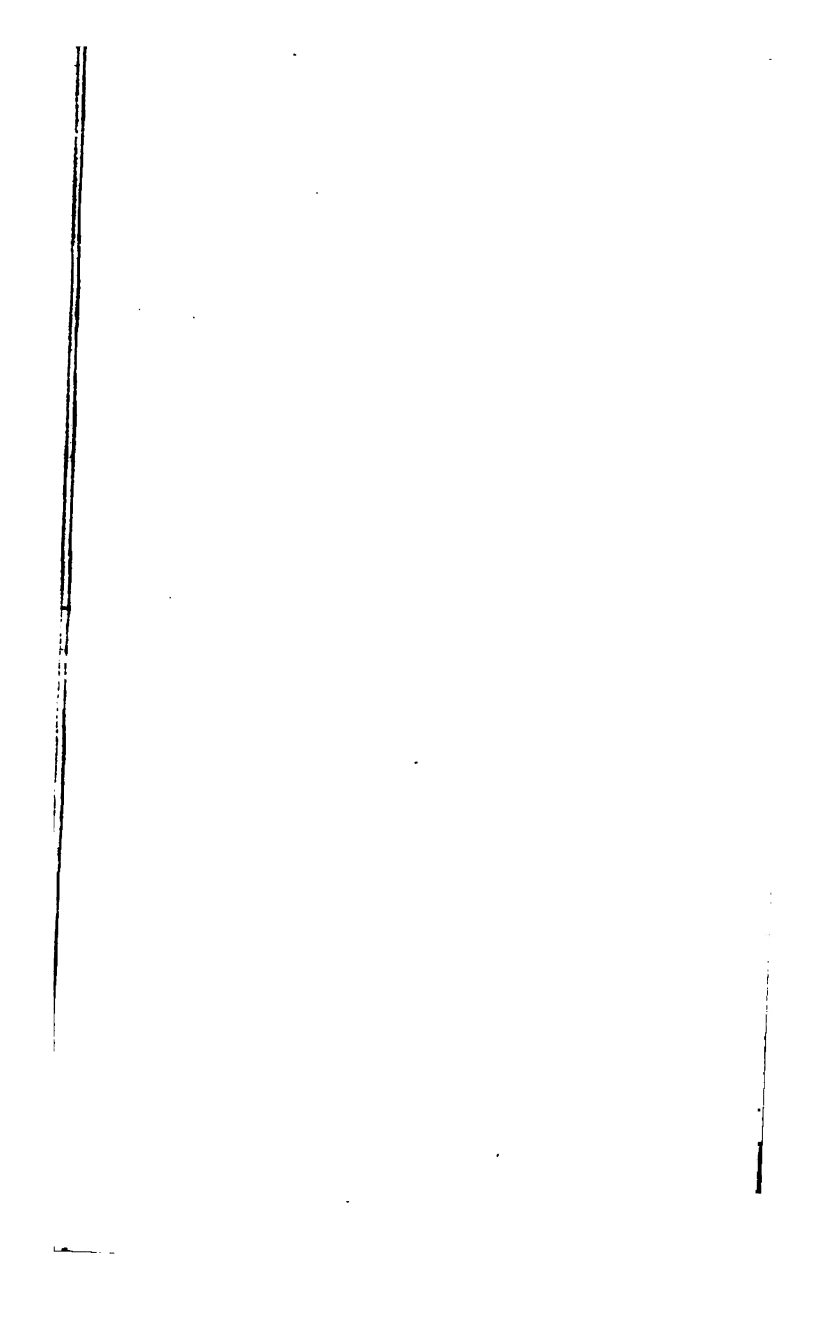
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



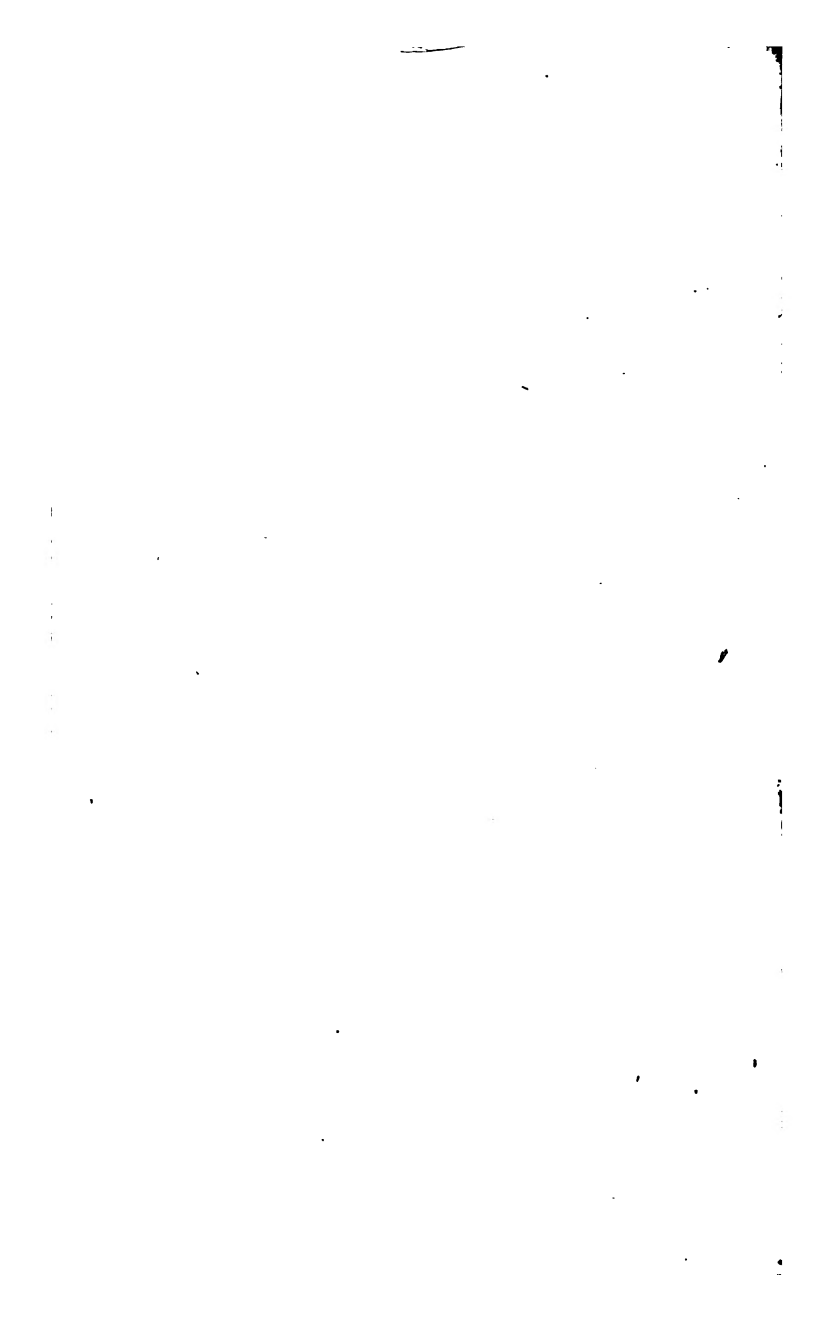
NK1
F. Volta

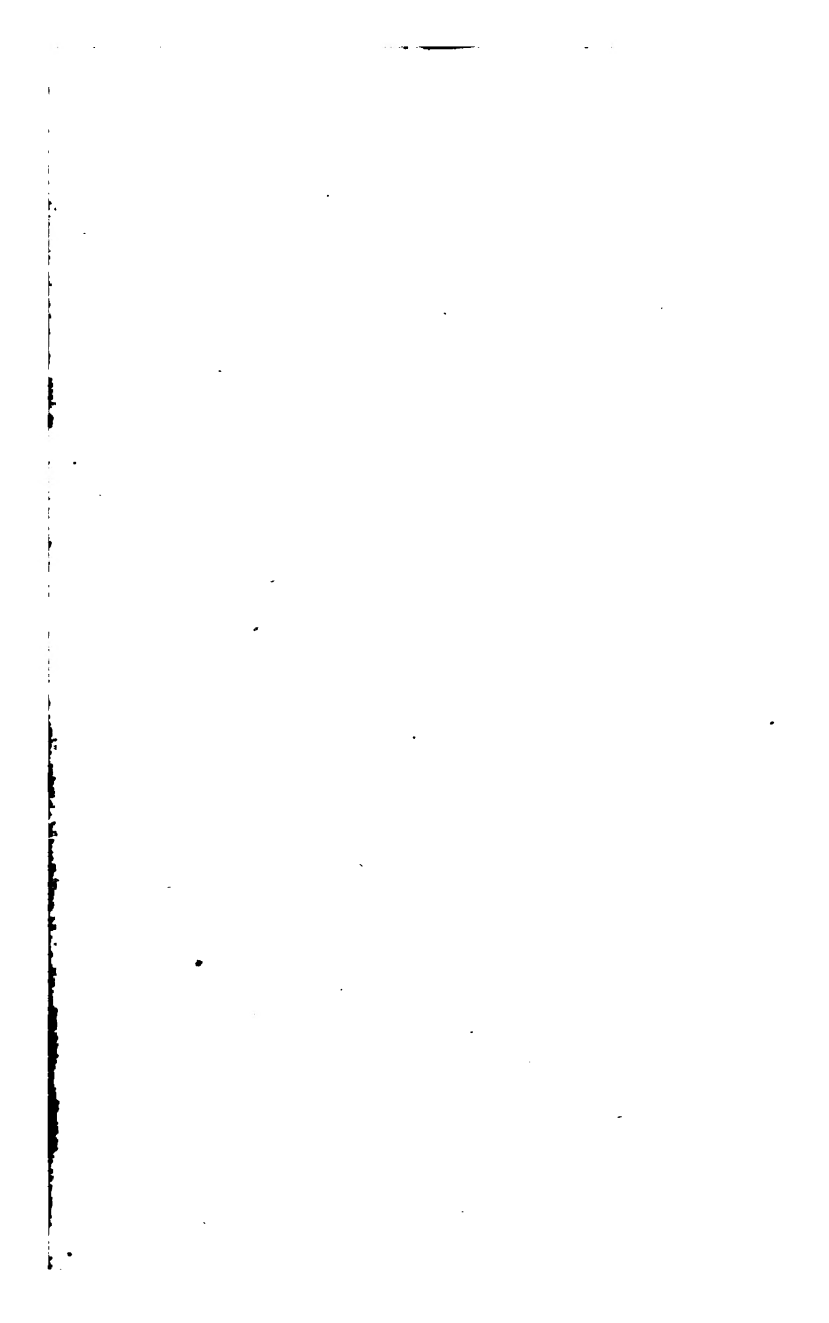


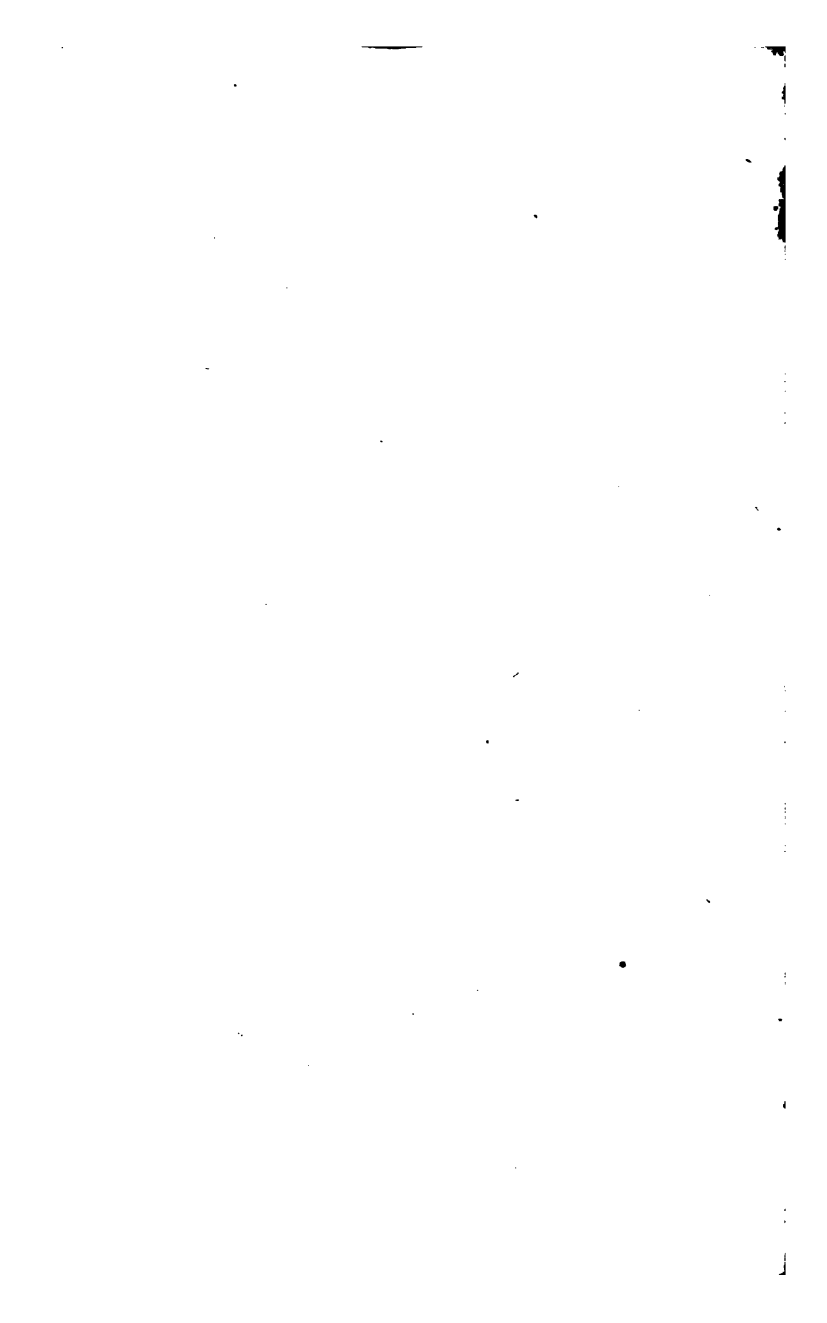




10/1/1911
1911







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V C L T A I R E.



O E U V R E S

C M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-ONZIEME.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

247261

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1902

R E C U E I L
D E S L E T T R E S
D E M. D E V O L T A I R E.

1749-1753.

ress. générale. **Tome IV. † A**



R E C U E I L
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Cirey, le 21 de janvier.

O anges ! j'aimerais mieux me jeter dans ce tombeau que de faire tourner *Affur* à l'entour, que de faire donner de faux avis, que de replâtrer une conspiration et de la manquer, que de faire venir *Affur* enchaîné, que de prévenir la catastrophe, et de la noyer dans un détail de faits, la plupart forcés, nullement intéressans, et dont l'exposé serait le comble de l'ennui. Un vraisemblable froid et glaçant ne vaut pas un colin-maillard vif et terrible. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu ; et quand on est arrivé aux bornes de son talent, il faut s'en tenir là. Le public s'accoutumera bien vite au colin-maillard du tombeau, quand il sera touché du reste. Voilà une très-petite partie de mes raisons ;

4. RECUEIL DES LETTRES

— je remets le reste au bienheureux moment où
1749. je ferai dans votre ciel.

Je ne fais pas quelles sont les choses essentielles dont il faut que je parle à M. de *Richelieu* ; il nous mande qu'il a pros crit pour jamais les parodies. Je ne fais rien de plus essentiel que le bon goût. Je voudrais bien être arrivé avec la petite caisse de Bar, mais il faut que madame du *Châtelet* règle ses affaires avec son fermier, et que ses forges passent devant Sémiramis.

A l'égard des *Slotz*, il vaut mieux leur parler le premier février que de leur envoyer des plans de décorations ; et pour vous, mes anges, je voudrais déjà être à vos pieds.

Madame du *Châtelet* vous fait les plus tendres complimens. Elle vient d'achever une préface de son *Newton*, qui est un chef-d'œuvre. Il n'y a personne à l'académie des sciences qui eût pu faire mieux. Cela fait honneur à son sexe et à la France. En vérité, je suis fait d'admiration.

Valote, angeli.

L E T T R E I I.

1749.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 18 de mars.

JE vous envoie donc, Monsieur, la copie de la lettre d'un prince qui a autant d'esprit que vous, et dont je souhaite que le cœur vaille le vôtre. Je vous demande en grâce de me la renvoyer et de n'en laisser prendre aucune copie. Recommandez surtout le secret à M. de *Valori* : il ne faut publier ni les faveurs des femmes ni celles des rois.

Permettez-moi seulement de me vanter des vôtres, et de m'honorer toute ma vie de vos bontés.

Les personnes qui vous ont ôté le ministère protègent Catilina ; cela est juste.

Brûlez ma lettre, et daignez continuer à m'aimer.

1749.

LETTERE III.

AU CARDINAL QUIRINI.

Parigi, 23 aprile.

O ricevuto l'onore della sua lettera, del 17 marte, coi bellissimi versi che sono per me un nuovo cumulo di favore, di gloria, ed un nuovo stimolo, che m'instigarebbe à correre più allegramente nella strada della virtù, se la mia debole salute non ritardasse il mio corso, e non fosse per infiacchire le mie piccole forze. Non posso credere che cotali versi sieno tutti composti da un giovane suo parente, e mi viene un piccolo dubbio, che vostra eminenza gli abbia dato un poco di ajuto. Dirò seriosamente, e con riverenza ed ammirazione, ciò che dice *Didone* dà scherzo, e piuttosto con un amaro rimprovero :

*Egregiam verò laudem, et spolia ampla refertis,
Tuque, puerque tuus.*

E dirò ancora al nipote :

Avunculus excitet Hector.

Sperò di ricevere frà pochi giorni il piego accennato nella di lei amabile lettera. In tanto

le do avvijo , che ho preja la libertà di mandargli un piego per la via di Venezia , non sapendo allora che vostra eminenza fosse per andarsene à Roma : questo piego contiene una piccola dissertazione intorno l'opinione volgare , che pretende tutto il nostro globo esser stato spesso rovesciato e fracassato e che asserisce le balene aver nuotato durante molti secoli sulla cima dell' Alpi. Credo io che la terra sia stata sempre come fù creata (li 150 giorni del diluvio in fuori).

Gli esemplari che o mandati à vostra eminenza le capitaranno in Roma , e le faranno rimandati dà Brescia. O che commercio ! Mi cumula ella di perle , e d'oro , e gli mando in contracambio chioccherie ; mà se i miei tributi sono leggieri , non è così fralle il mio ossequio , e la mia costante ammirazione.

Sarò sempre coll' umiltà più rispettosa , e colle più ardenti brame del mio cuore , &c.

1749.

L E T T R E I V.

A M. M A R M O N T E L.

Vendredi au soir, mai.

*J*e suis très-reconnaissant de l'honneur que me veut faire M. Marmontel. Je ne crains que le nom qu'il veut mettre à la tête de son ouvrage. On dit qu'il a eu le plus grand succès. Je vous en fais mon compliment à tous deux.

Ces paroles sont tirées de l'épître de M. le maréchal de Richelieu, libérateur de Gênes, et grand trompeur de femmes, mais essentiel pour les hommes, écrite aujourd'hui de Marly à votre ami Voltaire. Ayez la bonté, mon cher et aimable ami, de lui écrire un petit mot de douceur que vous enverrez chez moi et que je lui ferai tenir. Il n'y a point de plaisirs purs dans la vie. Je ne pourrai voir demain le second jour de votre triomphe. Je suis obligé d'accompagner madame du Châtelet toute la journée pour des affaires qui ne souffrent aucun délai. Si vous recevez ma lettre ce soir, vous pourrez m'envoyer votre poulet pour M. de Richelieu, que je ferai partir sur le champ. *Te amo, tua tueor, te diligo, te plurimum, &c.*

L E T T R E V.

1749.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Ce vendredi , mai.

C E L A n'est pas vrai , Madame ; vous ne pouvez pas être malade. On n'écrit point de si jolis billets quand on souffre. J'ai bien peur pourtant que cela ne soit trop vrai , et j'en suis au désespoir. Je viendrai ce soir , mort ou vif , savoir de vos nouvelles. Je travaille , mes chers et adorables anges , à mériter un peu tout ce que vous me dites de charmant.

Zaïre-Nanine-Gauffin sort de chez le moribond , qu'elle n'a point rappelé à la vie , toute jolie qu'elle est. Elle jouera *Zaïre* et puis *Bevildera* ; point de *Sémiramis*. J'attendrai , et j'aurai plus de temps pour y mettre la dernière main , si jamais on peut mettre la dernière main à un ouvrage qu'on veut rendre digne des anges de ce monde.

J'ai fait cent vers à *Nanine* , mais je me meurs.

1749.

L E T T R E V I.

A M. M A R M O N T E L.

Mercredi au soir, mai.

VOICI votre second triomphe, mon cher ami, dans un art bien difficile. Vous en avez deux autres par-devers vous à l'académie. Je vous avertis que je quitte ma place, si je n'ai pas, à la première occasion, le bonheur de vous avoir pour confrère. Je suis arrivé à Paris trop tard pour être témoin de vos succès. La première chose que j'ai faite, a été de m'en informer, et la seconde, de vous dire que j'y suis aussi sensible que vous-même. Quelle joie pour notre cher *Vauvenargues* s'il vivait ! J'ai relu son livre à Versailles, c'était bien là le germe d'un grand homme que les fots ne connaîtront pas. *Vale.*

L E T T R E V I I.

1749.

A U M E M E.

16 de juin.

IL n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fit ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paraît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières, ne valent rien; le public avait fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avaient pas échappé; (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défauts?) mais ce public, qui est toujours juste, avait senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la mal-adresse à n'en point parler. Tout homme qui s'érige en critique, entend mal son métier quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons

— de son succès. L'abbé *Desfontaines*, de très-
 1749. odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observa-
 tions sur l'Inès de M. de la Motte ; mais dans
 aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre
 intérêt qui règne dans cette pièce. La satire
 est sans yeux pour tout ce qui est bon.
 Qu'arrive-t-il ? Les satires passent, comme
 dit le grand *Racine*, et les bons écrits qu'elle
 attaque, demeurent ; mais il demeure aussi
 quelque chose de ces satires, c'est la haine
 et le mépris que leurs auteurs accumulent sur
 leurs personnes. Quel indigne métier, mon-
 cher ami ! Il me semble que ce sont des
 malheureux condamnés aux mines, qui rap-
 portent de leur travail un peu de terre et de
 cailloux, sans découvrir l'or qu'il fallait
 chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révol-
 tante à vouloir décourager un jeune homme
 qui consacre ses talens et de très-grands
 talens au public, et qui n'attend sa fortune
 que d'un travail très-pénible, et souvent très-
 mal récompensé ? C'est vouloir lui ôter ses
 ressources, c'est vouloir le perdre ; c'est un
 procédé lâche et méchant que les magistrats
 devraient réprimer. Consolerez-vous avec les
 honnêtes gens qui vous estiment ; méprisons,
 vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs
 de papier, qui s'érigent en juges avec autant

d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant; c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères; c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous. 1749-

Votre véritable ami, &c.

LETTRE VIII.

A M. DIDEROT.

Juin.

JE vous remercie, Monsieur, du livre ingénieux et profond que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous en présente un qui n'est ni l'un ni l'autre, mais dans lequel vous verrez l'aventure de l'aveugle-né plus détaillée dans cette nouvelle édition que dans les précédentes. Je suis entièrement de votre avis

— 1749. — fur ce que vous dites des jugemens que formeraient, en pareil cas, des hommes ordinaires qui n'auraient que du bon sens, et des philosophes. Je suis fâché que, dans les exemples que vous citez, vous ayez oublié l'aveugle-né qui, en recevant le don de la vue, voyait les hommes comme des arbres.

J'ai lu avec un extrême plaisir votre livre qui dit beaucoup, et qui fait entendre davantage. Il y a long-temps que je vous estime autant que je méprise les barbares stupides qui condamnent ce qu'ils n'entendent point, et les méchans qui se joignent aux imbécilles pour proscrire ce qui les éclaire.

Mais je vous avoue que je ne suis point du tout de l'avis de *Sanderfon*, qui nie un Dieu, parce qu'il est né aveugle. Je me trompe peut-être, mais j'aurais, à sa place, reconnu un être très-intelligent, qui m'aurait donné tant de supplémens de la vue; et en apercevant, par la pensée, des rapports infinis dans toutes les choses, j'aurais soupçonné un ouvrier infiniment habile. Il est fort impertinent de prétendre deviner ce qu'il est, et pourquoy il a fait tout ce qui existe; mais il me paraît bien hardi de nier qu'il est. Je désire passionnément de m'entretenir avec vous, soit que vous pensiez être un de ses ouvrages, soit que vous pensiez être une portion néces-

fairement organisée d'une matière éternelle et nécessaire. Quelque chose que vous soyez, 1749. vous êtes une partie bien estimable de ce grand tout que je ne connais pas. Je voudrais bien, avant mon départ pour Lunéville, obtenir de vous, Monsieur, que vous me fiffiez l'honneur de faire un repas philosophique chez moi avec quelques sages. Je n'ai pas l'honneur de l'être, mais j'ai une grande passion pour ceux qui le sont à la manière dont vous l'êtes. Comptez, Monsieur, que je sens tout votre mérite, et c'est pour lui rendre encore plus de justice que je désire de vous voir et de vous assurer à quel point j'ai l'honneur d'être.

L E T T R E I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Cirey, 28 de juin.

Vous saurez, cher et respectable ami, que nous sommes à Cirey, et qu'il est fort triste de quitter des appartemens délicieux, les livres, la liberté, pour aller jouer à la comète. Si je pouvais rester trois mois où je suis, vous auriez de moi, au bout de ce temps-là, d'étranges nouvelles.

— Je vous prie d'ajouter à toutes vos bontés
 1749. celle de me renvoyer une certaine Nanine ,
 quand on ne la jouera plus. Le sieur *Minet* ,
 homme fort dangereux en fait de manuscrits ,
 et à qui je ne donnerais jamais ni pièces de
 vin ni pièces de théâtre à garder , doit remettre
 cette pauvre Nanine entre les mains de made-
 moiselle *Gauffin* , après la représentation ; et
 mademoiselle *Gauffin* doit la serrer et vous
 la rendre après son enterrement. Cela fait , je
 vous supplie de me l'envoyer à la cour de
 Lorraine , sous l'enveloppe de M. *Alliot* , con-
 seiller aulique de sa Majesté , &c.

Comment va la santé de madame d'*Argental* ?
 Je crois qu'il fait assez chaud pour qu'elle soit
 à Auteuil. M. de *Choiseul* digère-t-il ? M. de
Pont-de-Vest est-il toujours gras à lard ? M. l'abbé
 de *Chauvelin* prend-il son lait tous les soirs
 chez vous ? J'aimerais mieux y être avec eux
 qu'à la cour des rois où je vais aller avec
 madame du *Châtelet*. J'ai tant fait parler ces
 messieurs-là en ma vie ! Tout ce que je leur
 fais dire et tout ce qu'ils disent , ne vaut pas
 assurément le charme de votre société.

Adieu , mes chers anges ; le parfait bonheur
 serait d'être à la fois à Cirey et à Paris.

LETTRE

L E T T R E X.

1749.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 de juillet.

MAIS, ô anges, quel excès d'indifférence ! Je n'entends point parler de vous, je ne revois point ma Nanine. En vérité, Madame, je suis confondu d'étonnement, et navré de douleur. Il y a un mois que j'ai écrit à monsieur d'*Argental*, et point de réponse. Passe encore de ne me pas envoyer ma pièce ; mais de ne me pas dire comment vous vous portez, cela est trop cruel. Vous ne sauriez croire dans quelles inquiétudes son silence me jette.

Madame du Châtelet, qui vous fait ses complimens, compte accoucher ici d'un garçon, et moi d'une tragédie ; mais je crois que son enfant se portera mieux que le mien. Je vous conjure, mes anges, de ne pas oublier Sémiramis. Je vais écrire aux *Slotz*, et leur recommander un beau mausolée. *Adam* en fait ici un pour la reine de Pologne, qui est digne de *Girardon*. Pourquoi faut-il que

Corresp. générale. Tome IV. † B

— Ninus soit enterré comme un gredin ? Il faudra
 1749. que le *Curi* fasse de son mieux, et qu'il y mette au moins la dixième partie de l'activité avec laquelle il habilla ce magnifique sénat de Catilina.

Ecrivez-moi donc, pareilleux anges.

LET TRE XI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville; 24 de juillet.

ENFIN je respire; j'ai des nouvelles de mes anges; je tremblais pour la santé de madame d'*Argental*; je tremblais sur tout. Figurez-vous ce que c'est que d'être un mois entier sans recevoir un seul mot de ceux qui sont notre consolation et nos guides sur la terre ! La lettre adressée à Cirey ne m'est jamais parvenue. La santé de madame d'*Argental* était languissante, et je craignais aussi que monsieur d'*Argental* ne fût malade; je craignais encore qu'il ne fût fâché contre moi pour quelque opiniâtreté que j'aurais eue sur Nanine, pour quelques mauvais vers d'Adélaïde. Je faisais mon examen de conscience; j'étais au désespoir. J'avais écrit à mademoiselle *Gaußin*, j'avais écrit à ma nièce; je les avais priées

d'envoyer chez vous. Mon ange, ne me laissez jamais dans ces tourmens-là, tant que la santé de madame d'Argental ne sera pas raffermie. 1740.

Je reçois donc Nanine, et je la mets dans le fond d'une armoire pour y travailler à loisir. Savez-vous bien que je pourrais en faire cinq actes ? Le sujet le comporte. *La Chaussée* avait bien fait cinq actes de sa *Paméla*, dans laquelle il n'y avait pas une scène. Je n'interromprai point notre tragédie (*). Ce n'est pas une pièce tout-à-fait nouvelle ; ce n'est pas non plus *Adélaïde* ; c'est quelque chose qui tient des deux ; c'est une maison rebâtie sur d'anciens fondemens. Vous aurez, dans un mois, cette esquisse, et vous y donnerez cent coups de crayon à votre loisir.

Savez-vous bien que vous avez donné une furieuse secousse à mes entrailles paternelles, en me faisant entrevoir qu'on pourrait jouer *Mahomet* ? Je serais bien content, surtout si *Roselli* jouait *Séide*.

Pourquoi permet-on que ce coquin de *Fréron* succède à ce maraud de *Desfontaines* ? Pourquoi souffrir *Rafiat* après *Cartouche* ? Est-ce que bicêtre est plein ?

Adieu, divins anges ; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure. Madame du

(*) Le Duc de Foix.

— 1749. *Châtelet* vous fait mille complimens. Je souhaite
sa santé et son ventre à madame d'*Argental*.
Je suis inconsolable que vous ne laissiez pas
de votre race ; mais que madame d'*Argental*
se porte bien : il vaut mieux avoir de la santé
que des enfans.

L E T T R E X I I .

A U M E M E , à Paris.

A Lunéville , 29 de juillet.

ANGES , voici le cas de déployer vos ailes.
M. de la *Reynière* doit vous envoyer une
tragédie : ce n'est pas lui pourtant qui en est
l'auteur, c'est moi. Cela pourra amuser madame
d'*Argental* dans son superbe palais d'Auteuil.
Je vous vois déjà assemblés , Messieurs , et
me jugeant en petit comité.

Mais Nanine , mais Sémiramis , que devien-
dront-elles ? On m'a mandé que cet honnête
homme , cet illustre poëte *Roi*, outré , comme
de raison , de ce qu'à la comédie on avait
préféré cette Nanine à une excellente pièce
de sa façon , m'avait honoré de la lettre du
monde la plus polie et la plus affectueuse. Il
ne ferait pas mal , pour mortifier ce scorpion

qu'on ne peut écriaser, de reprendre Nanine ——— avant Fontainebleau, d'autant plus qu'il la 1749. faudra jouer à la cour, et qu'il y aura là des personnes qui, dans le fond du cœur, n'en seront pas mécontentes. Mais Sémiramis ! Sémiramis ! c'est-là l'objet de mon ambition. *Ninus* sera-t-il toujours si mesquinement enterré ? J'écris à M. de *Richelieu*, premier gentilhomme de la chambre ; j'envoie à M. de *Curi*, intendant des menus tombeaux, un petit mémoire, pour avoir une grande diable de porte qui se brise avec fracas aux coups du tonnerre, et une trappe qui fasse sortir l'ombre du fond des abymes. Notre ami *le Grand* avait trop l'air du portier du mausolée. Ce coquin-là sera-t-il toujours gras comme un moine ?

On ne m'a pas dit que les Amazones aient fait une grande fortune. J'en suis fâché pour madame *du Bocage*, qui prenait la chose fort à cœur ; et j'en suis fâché pour ma nièce, qui veut vite réparer l'honneur du sexe ; mais si elle se presse, cet honneur-là restera comme il est : elle devrait bien avoir pour vous autant de docilité que son oncle.

Bonsoir, mes divins anges. Quel barbare persécute donc ce pauvre *Diderot* ? Je hais bien un pays où les cagots font coffrer un philosophe.

1749. — P. S. Je vous avais parlé de mettre Nanine en cinq actes ; mais ce projet me paraît souffrir bien des difficultés , et il ferait tort à d'autres idées que j'ai dans ma pauvre tête. En attendant que je puisse l'exécuter , je vous supplie de faire donner , après les chaleurs , cinq ou six représentations de Nanine , quand ce ne ferait que pour faire faire la grimace à *Roi* , et enlaidir encore le vilain.

L E T T R E . X I I I .

A U M E M E .

A Lunéville , le 22 d'août.

O A N G E S !

J'OSERAI écrire pour ce brave meurtrier dont vous me parlez. Le service du roi de Prusse est un peu plus sévère que celui de nos partisans , mais aussi il aura le plaisir d'appartenir à un grand-homme.

Ah , vraiment , il est bien question de ce pauvre ouvrage , de cette tragédie dans le goût ordinaire ! je n'y veux pas assurément songer. Lisez , lisez seulement ce que je vous envoie ; vous allez être étonnés , et je le suis moi-même. Le 3 du présent mois , ne vous

en déplaîse ; le diable s'empara de moi et me dit : Venge *Cicéron* et la France , lave la honte de ton pays. Il m'éclaira , il me fit imaginer l'épouse de *Catilina* , &c. Ce diable est un bon diable , mes anges ; vous ne feriez pas mieux. Il me fit travailler jour et nuit. J'en ai pensé mourir ; mais qu'importe ? En huit jours , oui , en huit jours et non en neuf , *Catilina* a été fait , et tel à peu-près que les premières scènes que je vous envoie. Il est tout griffonné , et moi tout épuisé. Je vous l'enverrai , comme vous croyez bien , dès que j'y aurai mis la dernière main. 1749.

Vous n'y verrez point de *Tullie* amoureuse , point de *Cicéron* proxenète , mais vous y verrez un tableau terrible de Rome , et j'en frémis encore. *Fulvie* vous déchirera le cœur , vous adorerez *Cicéron*. Que vous aimerez *César* ! que vous direz : voilà *Caton* ! et *Lucullus* , *Craffus* , qu'en dirons-nous ?

O mes chers anges ! *Mérope* est à peine une tragédie en comparaison ; mais mettons au moins huit semaines à corriger ce que nous avons fait en huit jours. Croyez-moi , croyez-moi , voilà la vraie tragédie. Nous en avons l'ombre ; mais il s'agit qu'elle soit aussi bonne que le sujet est beau.

J'ai fait à peu-près ce que vous avez voulu pour *Nanine* ; c'est l'affaire de deux minutes.

— 1749. Adieu, adieu; ma tendresse pour vous est l'affaire de ma vie. Madame du Châtelet vous fait mille complimens. Portez-vous comme elle, et perdez moins à la comète qu'elle et moi.

P. S. Je suis peu de votre avis, Messieurs, sur bien des points qui concernent Adélaïde; mais c'est pour une autre fois. Réservez-la comme un pâté froid; on le mangera quand on aura faim.

LETTRE XIV.

A U M Ê M E, à Paris.

A Lunéville, le 16 d'août.

CET ordinaire doit apporter à mes divins anges une cargaison des deux premiers actes de Catilina. Mais pourquoi intituler l'ouvrage Catilina? C'est *Cicéron* qui est le héros; c'est lui dont j'ai voulu venger la gloire, lui qui m'a inspiré, que j'ai tâché d'imiter, et qui occupe tout le cinquième acte. Je vous en prie, intitulons la pièce: Cicéron et Catilina.

Voilà une plaisante guerre qui va s'allumer! J'aurai pour moi tous les colléges. Je devrais

avoir

avoir tous ceux qui aiment les grands-hommes ;
Cicéron l'était. 1749.

Je vous demande en grâce de lire le premier acte au président *Hénault*. Voilà le cas où il faut des amis. Il y a long-temps que je vous traite de conjurés : mettez-vous tous de la conspiration. Cette aventure est plus guerre civile que *Sémiramis*. Courage, coadjuteur ! Aux armes , M. de *Châtelet* ! Animez-vous , M. de *Pont-de-Vesse* ! Soyez tous de vrais romains ; battez les barbares.

L E T T R E X V.

A M A D A M E

D U B O C A G E , à Paris.

A Lunéville , ce 21 d'août.

MADAME du *Châtelet*, Madame , a reçu votre présent. Vous êtes deux amazones qui, dans des genres différens , êtes au-dessus des hommes. *Orithie* fait mille remerciemens à *Antiope*. Pour moi , qui ne suis qu'un homme , et un assez pauvre homme , je suis fier de vos bontés , comme si j'étais un *Thésée*. Vous devez être excédée d'éloges , Madame ; et les

Corresp. générale. Tome IV. † C

— miens sont bien faibles après tous ceux que
1749. vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine
d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes
couronnée de roses, de myrtes, de lauriers;
vous joignez l'empire de la beauté à celui de
l'esprit et des talens. Les femmes n'osent pas
être jalouses de vous, les hommes vous aiment
et vous admirent. Vous devez entendre ce
langage-là soir et matin; et si vous n'en êtes
pas excédée, si vous voulez que ma voix se
mette de concert, vous essuierez de moi
quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse
où je mettrai à vos pieds les *Sapho*, les *Milton*
et les *Ampurs*. C'est une terrible affaire qu'une
ode, mais on m'avouera que le sujet est
beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne
vaut rien. Je suis actuellement à courir comme
un fou dans la carrière que vous venez d'em-
bellir. Je me suis avisé, Madame, de faire
une tragédie de *Catilina*, et même de l'avoir
faite prodigieusement vite; ce qui m'obligera
à la corriger long-temps. Ce n'est pas que
j'aie voulu rien disputer à mon confrère et
à mon maître, M. de *Crébillon*; mais la tra-
gédie étant toute de fiction, j'ai fait la
mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu
peindre *Cicéron* tel qu'il était en effet. Figurez-
vous le François II de M. le président *Hénault*;
voilà à peu-près mon *Catilina*. J'ai suivi

l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs. — 1749.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de *Cicéron* amoureuse de *Catiline*, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène; ainsi, nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler français en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée, je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très-sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. du Bocage. J'ai l'honneur d'être, Madame, avec une reconnaissance respectueuse, &c.

L E T T R E X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lunéville, 21 d'auguste.

JE reçus hier la consolation angélique, et j'envoie aujourd'hui le reste de mon grimoire.

Je commence par vous supplier de le lire dans le même esprit que je l'ai fait. Dépouillez-moi le vieil homme, mes anges, et jetez jusqu'à la dernière goutte de l'eau rose qu'on a mise jusqu'à présent dans la tragédie française. C'est Rome ici qui est le principal personnage; c'est elle qui est l'amoureuse; c'est pour elle que je veux qu'on s'intéresse, même à Paris. Point d'autre intrigue, s'il vous plaît, que son danger; point d'autre nœud que les fureurs artificieuses de *Catiline*, la véhémence, la vertu agissante de *Cicéron*, la jalousie du sénat, le développement du caractère de *César*. Point d'autre femme qu'une infortunée d'autant plus naturellement séduite par *Catiline*, qu'on dit, dans l'histoire et dans la pièce, que ce monstre était aimable.

Je ne fais pas si vous frémirez au quatrième acte, mais moi j'y frémis. La pièce n'a aucun modèle; ne lui en cherchez pas: *In nova fert animus*. Je fais que c'est un préjugé

dangereux que la précipitation de mon travail. Il est vrai que j'ai fait l'ouvrage en huit jours, mais il y avait six mois que je roulais le plan dans ma tête, et que toutes ces idées se présentaient en foule pour sortir. Quand j'ai ouvert le robinet, le biffin s'est rempli tout d'un coup. 1749.

Ah, que madame d'*Argental* a dit un beau mot ! qu'il faut ne songer qu'à bien faire, et ne pas craindre les cabales. Ce que je crains, ce sont les acteurs ; et je prendrai plutôt le parti de faire imprimer l'ouvrage que de le faire estropier ; mais avec vos bontés, les acteurs pourraient devenir romains. *Sarrazin* romain ! quel conte ! et *César*, où est-il ? Du secret : vraiment oui ; c'est bien cela sur quoi il faut compter ! Une bonne pièce, bien neuve, bien forte, des vers pleins de grandeur d'âme d'un bout à l'autre, et point de secret. La première démarche que j'ai faite a été d'écrire à madame de *Pompadour* ; car il ne faut pas braver les Grâces, et c'est un point indispensable. Que de gens d'ailleurs qui aiment *Cicéron*, et qui seront de mon parti. Ah ! si *Sarrazin* jouait ce rôle, comme *Cicéron* déclamaient les Catilinaires, je vous répondrais bien d'une espèce de plaisir que nos français musqués ne connaissent pas, et que l'amoureux et l'amoureuse ne donnent point. Il est

— temps de tirer la tragédie de la fadeur. Je
 1749 pétile d'indignation , quand je vois une partie
 carrée dans Electre.

Que diable est donc devenue la lettre du
 coadjuteur ? s'il l'a adressée à Cirey , tout est
 perdu. Coadjuteur , voyez si j'ai peint les
 chambres assemblées.

Bonsoir , vous tous que j'aime , que je
 respecte , à qui je veux plaire. Bonsoir , mon
 public. Madame du Châtelet plus grosse que
 jamais.

L E T T R E X V I I.

A U M E M E , à Paris.

A Lunéville , 23 d'auguste.

JE reçois , ô anges , votre foudroyante lettre
 du 17 ; ne contristez pas votre créature , et
 ne me demandez pas un secret qui m'aurait
 fait une affaire très-sérieuse avec une personne
 très-aimable et très-puissante. Il était impos-
 sible de faire secrètement Catilina dans cette
 cour-ci , et il eût été fort mal à moi de n'en
 pas instruire madame de *Pompadour*. C'est un
 devoir indispensable que j'ai rempli avec
 l'approbation de tout ce qui est ici.

Je fais bien tout ce que j'aurai à essuyer ; je

fais bien que je fais la guerre , et je la veux faire ouvertement. Loin donc de me proposer des embuscades de nuit , armez-vous , je vous en prie , pour des batailles rangées , et faites-moi des troupes ; enrôlez-moi des soldats , créez des officiers. Le président *Hénault* est l'homme de France qui m'est le plus nécessaire. Je vous prie très-instamment de le mettre dans mon parti. Il est assurément bien disposé ; il est indigné de la monstrueuse farce dans laquelle *Cicéron* a été représenté comme le plus imbécille des hommes. Il m'en écrit encore avec émotion. Je lui ai promis un premier acte ; dégagez-moi parole , mon respectable ami.

Comptez que la scène de *César* et de *Catiline* fera plaisir à tout le monde , et surtout au président *Hénault*. Soyez sûr que tous ceux qui ont un peu de teinture de l'Histoire romaine ne seront pas fâchés d'en voir un tableau fidelle. J'avais oublié de vous dire que le sujet de cette tragédie est encore moins *Catiline* que *Rome sauvée*. C'est-là , je crois , son vrai nom , si on n'aime mieux l'appeler *Cicéron* et *Catiline*.

Ces misérables comédiens allaient jouer tranquillement l'Amant précepteur (*), où il y avait cinquante vers contre moi , que ce bon

(*) Ou le Faux savant , et ensuite l'Amour précepteur , par du Vaure.

1749. — *Crébillon* avait autorisé les gendarmes du sceau de la police. Ma nièce les a fait retrancher. C'est une obligation que j'ai aux attentions de mademoiselle *Gauvain*, malgré ses infâmes confrères qui ne songeaient qu'à gagner de l'argent avec la boue qu'on me jette.

Me voilà comme *Cicéron*, je combats la canaille; j'espère ne point trouver de *Marc-Antoine*, mais j'ai trouvé en vous un *Atticus*.

Madame du *Châtelet* joue la comédie, et travaille à *Newton*, sur le point d'accoucher.

Pas un mot de lettre de monsieur le coadjuteur.

LETTRE XVIII.

A U M E M E.

A Lunéville, 28 d'août.

J'ATTENDS la décision de mes oracles; mais je les supplie de se rendre à mes justes raisons. Je viens de recevoir une lettre de madame de *Pompadour*, pleine de bontés; mais, dans ces bontés mêmes qui m'inspirent la reconnaissance, je vois que je lui dois écrire encore, et ne laisser aucune trace dans son esprit des fausses idées que des personnes, qui ne cherchent qu'à me nuire, ont pu lui donner...

Soyez très-convaincu, mon cher et respectable ami, que j'aurais commis la plus lourde faute et la plus irréparable, si je ne m'étais pas hâté d'informer madame de *Pompadour* de mon travail, et d'intéresser la justice et la candeur de son ame à tenir la balance égale, et à ne pas souffrir qu'une cabale envenimée, capable des plus noires calomnies, se vantât d'avoir à sa tête les grâces et la beauté. C'était, en un mot, une démarche dont dépendait entièrement la tranquillité de ma vie.

M'étant ainsi mis à l'abri de l'orage qui me menaçait, et m'étant abandonné, avec une confiance nécessaire, à l'équité et à la protection de madame de *Pompadour*, vous sentez bien que je n'ai pu me dispenser d'instruire madame la duchesse du *Maine* que j'ai fait ce Catilina qu'elle m'avait tant recommandé. C'était elle qui m'en avait donné la première idée long-temps rejetée, et je lui dois au moins l'hommage de la confiance. J'aurai besoin de sa protection; elle n'est pas à négliger. Madame la duchesse du *Maine*, tant qu'elle vivra, disposera de bien des voix, et fera retentir la sienne.

Je vous recommande plus que jamais le président *Hénault*. J'ai lieu de compter sur son amitié et sur ses bons offices. Des amis qui ont quelque poids, et qu'on met dans le secret,

— 1749. font autant de bien qu'une lecture publique chez une caillette fait de mal. Je ne fais pas si je me trompe, mais je trouve Rome sauvée fort au-dessus de Sémiramis. Tout le monde, sans exception, est ici de cet avis. J'attends le vôtre pour savoir ce que j'en dois penser.

J'ai vu aujourd'hui une centaine de vers du poëme des Saisons de M. de *Saint-Lambert*. Il fait des vers aussi difficilement que *Despréaux*; il les fait aussi bien, et à mon gré beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. J'espère que la postérité m'en remerciera; car, pour mon siècle, je n'en attends que des vessies de cochon par le nez. *Saint-Lambert*, par parenthèse, ne met pas de comparaison entre Rome sauvée et Sémiramis. Savez-vous que c'est un homme qui trouve *Electre* détestable? Il pense comme *Boileau*, s'il écrit comme lui. *Electre* amoureuse! et une *Iphigénie*, et un plat tyran, et une *Clytemnestre* qui n'est bonne qu'à tuer! et des vers durs, et des vers d'églogue après de l'emphase! et, pour tout mérite, un *Palamède*, homme inconnu dans la fable; et guère plus connu dans la pièce! Ma foi, *Saint-Lambert* a raison: cela ne vaut rien du tout. Si je peux réussir à venger *Cicéron*, mordieu, je vengerai *Sophocle*.

Madame du Châtelet n'accouche encore que de problèmes.

Bonfoir, bonfoir, anges charmans. Comment se porte madame d'*Argental*? Ma nièce 1749- doit vous prier de lui faire lire *Catilina*; ma nièce est du métier; elle mérite vos bontés.

L E T T R E X I X.

A U M E M E.

A Lunéville, premier de septembre.

IL y a bien long-temps qu'on me fait attendre le décret céleste; je ne fais encore ce que je dois penser de Rome sauvée. J'attends vos ordres pour avoir une opinion.

Madame du *Châtelet* n'est point encore accouchée, mais *Fulvie* l'est. Je lui ai donné un enfant tout venu, au lieu de la présenter avec un gros ventre qui ne serait qu'un sujet de plaisanterie pour nos petits-mâîtres.

En attendant, je vous envoie Nanine telle que vous avez voulu qu'elle fût. Je suis à l'ébauche du cinquième acte d'*Electre*, et d'*Electre* sans amour. Je tâche d'en faire une pièce dans le goût de *Mérope*; mais j'espère qu'elle sera d'un tragique supérieur. Je peux perdre mon temps, mais vous m'avouerez que je l'emploie.

M. de *Curi* m'a écrit qu'on avait ordonné un

— 1749. beau tombeau pour très-haut et très-puissant prince *Ninus*, roi d'Assyrie. Détachez, je vous en prie, M. de *Bachaumont* aux sieurs *Slotz*; *Slotz* signifie paresseux en anglais.

Il y a quelques vers biscornus dans le commencement du *Catilina*; mais croyez qu'ils sont tous corrigés, et j'ose dire embellis. Si j'avais des copistes, vous auriez déjà la suite. Je vous le répète, mes chers et respectables amis, *Catilina* est ce que j'ai fait de moins indigne de vos soins. J'ai *Sémiramis* à cœur. Quand jouera-t-on cette *Sémiramis*? quand viendra *Catilina*? Vous ordonnerez de sa destinée. Je dois écrire à madame de *Pompadour*. Il faut en être protégé, ou du moins souffert. Je lui rappellerai l'exemple de Madame, qui fit travailler *Racine* et *Corneille* à *Bérénice*.

Votre maudite grand'chambre vient de me faire perdre un procès de trente mille livres, malgré la loi précise; et cela, parce que le rapporteur (je ne fais quel est ce bon homme) s'est imaginé que mon acquisition n'était pas sérieuse, et que je n'étais pas assez riche pour avoir fait un marché de trente mille livres.

Je ne suis pas en train de dire du bien des sénats.

Adieu, consolation de ma vie.

L E T T R E X X.

1749.

A U M E M E , à Paris.

A Lunéville , 4 de septembre.

GRACES vous soient rendues ; mais je suis bien plus inquiet de la santé de madame d'*Argental* que du sort de Rome. Je vous prie, mon cher et respectable ami, de me mander de ses nouvelles, car je ne travaillerai ni à Catilina ni à Electre que je n'aye l'esprit en repos.

Madame du Châtelet, cette nuit, en griffonnant son Newton, s'est senti un petit besoin ; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier, et de recevoir une petite fille qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est remise au lit ; et tout cela dort comme un liron, à l'heure que je vous parle.

J'accoucherai plus difficilement de mon Catilina. Il faudra au moins quinze jours pour oublier cet ouvrage, et le revoir avec des yeux frais. Si madame d'*Argental* se porte bien, j'emploierai ce long espace de temps à achever l'esquisse d'Electre, avant d'achever de sauver Rome. Je vous demande en grâce de faire au président *Hénault* la galanterie de lui

montrer le premier acte. Qu'importe que
1749. l'épée de *Catilina* soit mal placée sur une table ?
ôtez-la de là. Et qu'importe une lettre dont
on fera avec le temps un autre usage ? L'objet
de ce premier acte est de donner une grande
idée de *Cicéron* , et de peindre *César*. Voilà ,
entre nous , ce dont je me pique. Je suis sûr
que le président *Hénault* en sera très-content.

Je veux qu'on sache que la pièce est faite ,
mais je veux que le public la désire , et je ne
la donnerai que quand on me la demandera.

Je vous supplie de m'envoyer, par le moyen
de M. de *la Reynière* , l'ouvrage du docteur
Smith. C'est un excellent homme que ce *Smith*.
Nous n'avons en France rien à mettre à côté ,
et j'en suis fâché pour mes chers compatriotes.

Je vous embrasse tendrement , mon cher et
respectable ami. Est-il bien vrai que les éche-
vins vont devenir connaisseurs , et que la ville
a l'opéra ? Est-il bien vrai que la façade de
Perrault , tant bernée par *Boileau* , sera décou-
verte ? qu'on fait une belle place devers la
comédie ? Dites-moi , je vous en prie , quel
est l'architecte ?

On dit aussi qu'on doit loger le roi à Ver-
sailles , et lui ôter cet œil de bœuf. Com-
ment le fastueux *Louis XIV* avait-il pu se loger
si mal ? Voilà bien des choses à la fois. On
n'en saurait trop faire : la vie est courte. Si on

employait bien son temps , on en ferait cent
fois davantage. 1749.

Chers conjurés , mille tendres respects.

LETTRE XXI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

- A Lunéville, 4 de septembre.

MON cher abbé *Greluchon* saura que madame *du Châtelet* étant, cette nuit, à son secrétaire, selon sa louable coutume , a dit : *Mais je sens quelque chose !* Ce quelque chose était une petite fille qui est venue au monde sur le champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là , et la mère est allée se coucher. Moi qui, dans les derniers temps de sa grossesse , ne savais que faire , je me suis mis à faire un enfant tout seul ; j'ai accouché en huit jours de *Catilina*. C'est une plaisanterie de la nature qui a voulu que je fisse , en une semaine , ce que *Crébillon* avait été trente ans à faire. Je suis émerveillé des couches de madame *du Châtelet*, et épouvanté des miennes.

Je ne fais si madame *du Châtelet* m'imitera , si elle fera grosse encore ; mais , pour moi , dès que j'ai été délivré de *Catilina* , j'ai eu une nouvelle grossesse , et j'ai fait sur le champ

— Electre. Me voilà avec la charge de raccommo-
1749- deur de moules dans la maison de *Crébillon*.

Il y a vingt ans que je suis indigné de voir le plus beau fujet de l'antiquité avili par un misérable amour, par une partie carrée, et par des vers ostrogoths. L'injustice cruelle qu'on a faite à *Cicéron* ne m'a pas moins affligé. En un mot, j'ai cru que ma vocation m'appelait à venger *Cicéron* et *Sophocle*, Rome et la Grèce, des attentats d'un barbare. Et vous, que faites-vous ?

Mille respects, je vous en prie, à madame de *Voisenon*.

L E T T R E X X I I .

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

10 de septembre.

JE viens de voir mourir, Madame, une amie de vingt ans (*) qui vous aimait véritablement, et qui me parlait, deux jours avant cette mort funeste, du plaisir qu'elle aurait de vous voir à Paris à son premier voyage.

(*) Madame la marquise du Châtelet.

J'avais

J'avais prié M. le président *Hénault* de vous instruire d'un accouchement qui avait paru si singulier et si heureux : il y avait un grand article pour vous dans ma lettre ; madame du *Châtelet* m'avait recommandé de vous écrire, et j'avais cru remplir mon devoir en écrivant à M. le président *Hénault*. Cette malheureuse petite fille dont elle était accouchée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas assez. Hélas ! Madame, nous avons tourné cet événement en plaisanterie ; et c'est sur ce malheureux ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aventure dont la suite empoisonne le reste de ma vie misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je suis. On m'entraîne à Cirey avec M. du *Châtelet*. De là je reviens à Paris sans savoir ce que je deviendrai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en arrivant j'aye la douloureuse consolation de vous parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme qui, avec ses faiblesses, avait une ame respectable.

1749.

L E T T R E X X I I I .

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Auprès de Bar , ce 14 de septembre.

MON cher abbé , mon cher ami , que vous avais-je écrit ! quelle joie malheureuse ! quelle fuite funeste ! quelle complication de malheurs , qui rendraient encore mon état plus affreux , s'il pouvait l'être ! Conservez-vous , vivez ; et si je suis en vie , je viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais.

Je n'abandonne pas M. du Châtelet ; je vais à Cirey avec lui. Il faut y aller , il faut remplir ce cruel devoir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli , et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie ! Il faudra bien revenir à Paris ; je compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à être enterré à Paris ; je vous en dirai les raisons. Ah , cher abbé , quelle perte !

L E T T R E X X I V.

1749.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Cirey, 21 de septembre.

JE ne fais, mon adorable ami, combien de jours nous resterons encore dans cette maison que l'amitié avait embellie, et qui est devenue pour moi un objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit des lettres qui, en me faisant fondre en larmes, ont porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé me le permet.

Je meurs dans ce château : une ancienne amie de cette infortunée femme y pleure avec moi ; j'y remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu depuis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. Mon état est horrible ; vous en sentez toute l'amertume, et vos ames charmantes l'adoucissent.

Que deviendrai-je donc, mes chers anges gardiens ! Je n'en fais rien. Tout ce que je fais, c'est que je vous aime tous deux assurément autant que je l'aimais. Vous portez

— 1749. l'attention de votre amitié jusqu'à chercher à me loger. Pourriez-vous disposer de ce devant de maison ? J'en donnerai aux locataires tout ce qu'ils voudront ; je leur ferai un pont d'or. J'aimerais mieux cela que le palais Bourbon ou le palais Bacquencourt. Voyez si vous pouvez me procurer la plus chère des consolations, celle de m'approcher de vous.

J'attends avec impatience le moment de vous embrasser ; mais que je retrouve donc madame d'Argental en bonne santé ! Je me flatte que M. de Pont-de-Vesle et vos amis daignent prendre quelque part à mon cruel état.

L E T T R E X X V.

A U M E M E.

A Cirey , 23 de septembre.

MON adorable ami, je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je vais passer encore deux jours chez une amie de ce grand-homme et de cette malheureuse femme, et je reviens à petites journées par la route de Saint-Dizier et de Meaux. Enfin, je n'aurai la consolation de vous revoir que les premiers jours d'octobre. J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre, et celle de madame d'Argental. Vous

faites ma consolation, mes chers anges ; vous me faites aimer les malheureux restes de ma vie. Il n'y a guère d'apparence que je puisse , en arrivant, jouir de ce petit bouge qui serait un palais. Je prévois bien qu'on ne pourra pas faire déloger sur le champ des locataires , et que je serai obligé de loger chez moi. Je vous avouerai même qu'une maison qu'elle habitait, en m'accablant de douleur , ne m'est point désagréable. Je ne crains point mon affliction , je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey ; je ne pourrais pas supporter Lunéville où je l'ai perdue d'une manière plus funeste que vous ne pensez ; mais les lieux qu'elle embellissait me sont chers. Je n'ai point perdu une maîtresse ; j'ai perdu la moitié de moi-même , une ame pour qui la mienne était faite , une amie de vingt ans que j'avais vue naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement sa fille unique. J'aime à en retrouver par-tout l'idée ; j'aime à parler à son mari , à son fils. Enfin , les douleurs ne se ressemblent point , et voilà comme la mienne est faite. Comptez que mon état est bien étrange. Enfin donc , mon adorable ami , je ne vous verrai que dans huit ou dix jours ; c'est un surcroît d'affliction. Ayez la bonté , je vous en prie , de m'écrire à Saint-Dizier. Que je puisse , en arrivant , trouver madame d'Argental en bonne

— fanté , et je me croirai capable de quelque
1749. plaisir. Adieu, le plus aimable et le plus digne
des hommes.

L E T T R E X X V I .

A U M Ê M E .

A Châlons , 3 d'octobre.

JE vous avais bien dit , mes adorables anges, que je voyagerais à petites journées ; me voici à Châlons ; j'irai passer deux ou trois jours à Reims chez M. de *Pouilli* ; c'est une ame comme la vôtre , et un esprit bien philosophique ; c'est la seule société qui puisse me consoler quelque temps , et me tenir un peu lieu de la vôtre , s'il est possible. Je viens de relire des matériaux immenses de métaphysique que madame du *Châtelet* avait assemblés avec une patience et une sagacité qui m'effraie. Comment pouvait-elle pleurer avec cela à nos tragédies ? C'était le génie de *Leibnitz* avec de la sensibilité. Ah , mon cher ami , on ne fait pas quelle perte on a faite !

Madame *Denis* m'a mandé que vous aviez lu sa pièce , et que vous en étiez plus content qu'autrefois ; mais ce n'est pas la mon compte.

Si elle n'est que mieux, ce n'est pas assez. Je voudrais qu'elle fût bonne, ou qu'elle ne la donnât point. Le bel honneur d'avoir le succès de madame du Bocage ! Je l'ai conjurée d'avoir en vous autant de confiance que j'en ai, et je vous supplie de lui dire la vérité sur son ouvrage, comme vous me la dites sur les miens. Mandez-moi du moins ce que vous en pensez. Il me semble qu'une femme ne doit point sortir de sa sphère pour s'étaler en public, et hasarder une pièce médiocre. Ayez la bonté de m'écrire à Reims chez M. de Pouilli. Les lettres arrivent en moins de deux jours, et je vous avertis que j'y attendrai la vôtre, et que je n'en partirai qu'après l'avoir reçue. Vous me direz comment se porte madame d'Argental, monsieur votre frère, M. de Choiseul et notre coadjuteur. Dans la longueur de mes journées solitaires, j'ai achevé une seconde leçon de ce Catilina dont je vous avais envoyé l'esquisse au milieu du mois d'août. Depuis le 15 d'août jusqu'au premier de septembre, j'avais travaillé à Electre, et je l'avais même entièrement achevée, afin de perdre toutes les idées de Catilina, afin de revoir ce premier ouvrage avec des yeux plus frais, et de le juger moi-même avec plus de sévérité. J'en avais usé de même avec Electre que j'avais laissée là après l'avoir faite, et j'avais repris

— 1749. Catilina avec beaucoup d'ardeur, lorsque cet accident funeste abattit entièrement mon ame, et ne me laissa plus d'autre idée que celle du désespoir. J'ai revu enfin Catilina dans ma route; mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un acte tous les deux jours! Les idées s'enfuient de moi. Je me surprends des heures entières sans pouvoir travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. Vous ferez bien mécontent de moi, et sans doute vous me pardonnerez. Ah! mon divin ami, je ne recommencerai à penser que quand je vous verrai. Adieu, la plus aimable et la plus respectable société qui soit au monde.

L E T T R E X X V I I.

A U M E M E.

A Reims, 5 au soir, en arrivant.

S'IL n'y avait à Paris que votre maison, j'aurais volé, mon cher et respectable ami, et ma mauvaise santé ne m'aurait pas retenu; mais je vous avoue que j'ai craint la curiosité de bien des personnes qui aiment à empoisonner les plaies des malheureux, et que j'ai
beaucoup

beaucoup redouté Paris. Il fallait absolument, — mes chers anges, mettre un temps entre le coup qui m'a frappé et mon retour. Permettez-moi de ne partir que mercredi prochain, et d'arriver à très-petites journées. Je ne peux guère faire autrement, parce que je voyage avec mon équipage. Mais, mon Dieu, que la santé de madame d'*Argental* m'inquiète ! cela est bien long ! J'admire son courage, mais son état me désespère. Me voici à Reims ; mais mon cœur, qui va un autre train que moi, est avec vous ; il est dans votre petite maison d'Auteuil. Je suis bien content que vous le foyez un peu plus de l'ouvrage de ma nièce ; mais je ferais désolé qu'elle se mît dans le train de donner au public des pièces médiocres. C'est le dernier des métiers pour un homme, et le comble de l'avilissement pour une femme. Adieu, encore une fois, la consolation de ma vie. Mille tendres respects à toute votre société ; mais que madame d'*Argental*, qui en fait le charme, se porte donc mieux !

1749. LETTRE XXVIII,

A U M E M E.

A Reims, 8 d'octobre.

J'AI cru pouvoir, mes chers anges, adoucir un peu mon état en songeant à vous plaire. J'ai fait copier à Reims Catilina, qui était trop plein de ratures pour pouvoir vous être montré à Paris. Je ne peux me refuser au petit plaisir de vous dire que j'ai trouvé dans Reims un copiste qui a voulu d'abord lire l'ouvrage avant de se hasarder à le transcrire, et voici ce que mon écrivain m'a envoyé après avoir lu la pièce (*). Ce n'est pas que

(*) Ce sont les vers suivans que nous imprimons sur le manuscrit original de M. Tindis.

A M. D E V O L T A I R E ,

Sur sa tragédie de Catilina.

Enfin, le vrai Catilina
 Sur notre scène va paraître ;
 Tout Paris dira : Le voilà ;
 Nul ne pourra le méconnaître.
 Ce scélérat par sa fierté,
 César par sa valeur altière,

je prétende captiver votre suffrage par le sien ; mais vous m'avouerez qu'il est singulier qu'un copiste ait senti si bien , et ait si bien écrit. M. de *Pouilli* pense comme le copiste ; mais je ne tiens rien sans vous. Ce M. de *Pouilli* , au reste , est peut-être l'homme de France qui a le plus le vrai goût de l'antiquité. Il adore *Cicéron* , et il trouve que je ne l'ai pas mal peint. C'est un homme que vous aimeriez bien que ce *Pouilli* ; il a votre candeur , et il aime les belles-lettres comme vous. Il y avait ici un chanoine qui , pour s'être connu en vin , avait gagné un million ; il a mis ce million en bienfaits ; il vient de mourir. Mon *Pouilli* , qui est à Reims ce que vous devriez être à Paris , à la tête de la ville , a fait l'oraison funèbre de ce chanoine qu'il doit prononcer. Je vous assure qu'il a raison d'aimer *Cicéron* , car il l'imite bien heureusement. Je pars , mes adorables anges ; car ,

Cicéron par sa fermeté ,

Montreront leur vrai caractère ;

Et , dans ce chef-d'œuvre nouveau ,

Chacun reconnaîtra , par les coups du pinceau ,

César , Catilina , Cicéron et Voltaire.

Par son très-humble et très-obéissant
serviteur ,

TINDIS , de Reims.

E 2

quoique je déteste Paris, je vous aime beaucoup plus que je ne hais cette grande, vilaine, turbulente, frivole et injuste ville. Je me flatte de retrouver madame d'Argental dans une meilleure santé. C'est-là l'idée qui m'occupe, et je vous assure que j'ai des remords de n'être pas venu plutôt.

Adieu, vous tous qui composez une société si délicieuse.

L E T T R E X X I X.

A MADAME DU BOCAGE.

A Paris, ce 12 d'octobre.

J'ARRIVE à Paris, Madame; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point je suis sensible à vos bontés. Il est d'une ame aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle faisait, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle était en philosophie ce que vous êtes dans les belles-lettres; et cette même personne qui venait de traduire et d'éclaircir *Newton*, c'est-à-dire, de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en

France, auraient pu entreprendre, cultivait sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avait donné. Hélas ! Madame, il n'y avait pas quatre jours que j'avais relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre Milton avec l'anglais. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendait bien justice ; vous n'aviez point de partisane plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni ame, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle ; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre, nommé *Roi*, en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connais, Madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devrait exterminer à frais communs. Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction ! Adieu, Madame ; si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentimens

— où l'on se borne, quand on a l'honneur de
1749. vous connaître. Permettez mes complimens
à M. du *Bocage*.

L E T T R E X X X.

A M. D'ARNAUD.

Ce 14 d'octobre.

M O N cher enfant, une femme qui a traduit et éclairci *Newton*, et qui avait fait une traduction de *Virgile*, sans laisser soupçonner dans la conversation qu'elle avait fait ces prodiges; une femme qui n'a jamais dit du mal de personne, et qui n'a jamais proféré un mensonge; une amie attentive et courageuse dans l'amitié; en un mot, un très-grand-homme que les femmes ordinaires ne connaissaient que par ses diamans et le cavagnole: voilà ce que vous ne m'empêcherez pas de pleurer toute ma vie. Je suis fort loin d'aller en Prusse; je peux à peine sortir de chez moi. Je suis très-touché de votre sensibilité, vous avez un cœur comme il me le faut; aussi vous pouvez compter que je vous aime bien véritablement. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Morand*.

Adieu, mon cher d'*Arnaud*; je vous embrasse.

L E T T R E X X X I.

1749.

A M. D'AIGUEBERE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE TOULOUSE.

Paris, 26 d'octobre.

MON cher ami, c'était vous qui m'aviez fait renouveler connaissance, il y a plus de vingt ans, avec cette femme infortunée qui vient de mourir de la manière la plus funeste, et qui me laisse seul dans le monde. Je l'avais vue naître. Vous savez tout ce qui m'attachait à elle. Peu de gens connaissaient son extrême mérite, et on ne lui avait pas assez rendu justice; car, mon cher ami, à qui la rend-on? Il faut être mort pour que les hommes disent enfin de nous un peu de bien qui est très-inutile à notre cendre. Elle a laissé des monumens qui forceront l'envie et la frivolité maligne de notre nation à reconnaître en elle ce génie supérieur que l'on confondait avec le goût des pompons, et des diamans, et du cavagnole. Les bons esprits l'admireront; mais tous ceux qui connaissent le prix de l'amitié doivent la regretter. Elle était surtout moins paresseuse que vous, mon cher d'Aiguebère; et son exemple devrait bien vous corriger. J'impute votre long silence à

1750.

L E T T R E X X X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL , à Paris.

A Versailles , janvier.

Vous fautez , mes anges , que votre créature est trouvée un peu mal à Versailles. Que dites-vous de madame *Denis* qui l'a fu , je ne fais comment , et qui est partie sur le champ pour venir me servir de garde ? Je souhaite qu'*Oreste* se porte mieux que moi ; vous jugez bien que je n'ai guère pu travailler , pas même à *Catilina*.

Il n'y a point de vraie tragédie d'*Oreste* sans les cris de *Clytemnestre*. Si cette viande grecque est trop dure pour les estomacs des petits-mâîtres de Paris , j'avoue qu'il ne faut pas d'abord la leur donner.

Que *Clytemnestre* s'en aille et laisse là son mari , l'urne , le meurtrier , et aille boudier chez elle , cela me paraît abominable. Il y a quelques longueurs , je l'avoue , entre les sœurs ; surtout quand une *Gauffin* parle , il faut élaguer.

Ce malheureux lieu commun des fureurs est une tâche rude. Vous en jugerez à l'heure qu'il vous plaira. Je n'ai certainement pas donné assez d'étendue à la scène de l'urne ;

elle est étranglée à la lecture ; il semble que tous les personnages soient hâtés d'aller : 1750. mais vous verrez les petites corrections que j'ai faites. Nous ne pourrons revenir que vendredi.

Je vous demande en grâce de me ménager les bontés de M. le duc d'*Aumont*. On répète *Oreste* dimanche. Je veux vivre pour avoir le plaisir de venger *Sophocle*, mais surtout pour vous faire ma cour ; car ce n'est qu'à vous que je la veux faire, et je ne suis ici qu'en retraite.

L E T T R E X X X I V.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Janvier.

VOTRE courage résiste-t-il à l'assaut que la nature vous livre à présent, comme il a résisté aux mauvaises critiques, à la cabale et à la fatigue ? Comment vous portez-vous, belle *Electre* ? Gardez-vous d'écrire jamais votre rôle si dru avec moi ; ce n'est pas là mon compte ; il me faut des espaces terribles. Vous demandez qu'on accourcisse la scène des deux acteurs au second acte ; cela est fait, sans qu'il

— vous en coûte rien. J'ai coupé les cotillons
1750. d'*Iphise*, et n'ai point touché à la jupe d'*Electre*.

Je prie la divine *Electre*, dont je me confesse très-indigne, de ne point trouver mauvais que j'aie chargé son rôle de quelques avis. Je n'ai point prétendu noter son rôle, mais j'ai prétendu indiquer la variété des sentimens qui doivent y régner, et les nuances des sentimens qu'elle doit exprimer. C'est l'*allegro* et le *piano* des musiciens. J'en use ainsi depuis trente ans avec tous les acteurs; qui ne l'ont jamais trouvé mauvais; et je n'en ai pas certainement moins de confiance dans ses grands talens dont j'ai été toujours le partisan le plus zélé.

J'oserai en aller raisonner vers les cinq heures avec vous. C'est tout ce qui me reste que de raisonner; et j'en suis bien fâché. Je sens pourtant ce que vous valez tout comme un autre, et vous suis dévoué plus qu'un autre.

L E T T R E X X X V.

1750.

A LA MEME,

Sur la tragédie d'Oreste.

Janvier.

Vous avez dû recevoir, Mademoiselle, un changement très-léger, mais qui est très-important. Je ne crois pas m'aveugler; je vois que tous les véritables gens de lettres rendent justice à cet ouvrage, comme on la rend à vos talens. Ce n'est que par un examen continuel et sévère de moi-même, ce n'est que par une extrême docilité pour de sages conseils, que je parviens chaque jour à rendre la pièce moins indigne des charmes que vous lui prêtez.

Si vous aviez le quart de la docilité dont je fais gloire, vous ajouteriez des perfections bien singulières à celles dont vous ornez votre rôle. Vous vous diriez à vous-même quel effet prodigieux font les contrastes, les inflexions de voix, les passages du débit rapide à la déclamation douloureuse, les silences après la rapidité, l'abattement morne et s'exprimant d'une voix basse après les éclats que donne l'espérance, ou qu'a fournis l'empportement.

— Vous auriez l'air abattu , conterné , les bras
1750. collés , la tête un peu baissée , la parole basse ,
sombre , entrecoupée. Quand *Iphise* vous dit :

Pammène vous conjur :

De ne point approcher de sa retraite obscure ;

Il y va de ses jours.

vous lui répondriez , non pas avec un ton
ordinaire , mais avec tous ces symptômes du
découragement , après un *ah* très-douloureux ,

Ah ! ... que m'avez-vous dit !

Vous vous êtes trompée...

En observant ces petits artifices de l'art , en
parlant quelquefois sans déclamer , en nuan-
çant ainsi les belles couleurs que vous jetez
sur le personnage d'*Electre* , vous arriveriez à
cette perfection à laquelle vous touchez , et
qui doit être l'objet d'une ame noble et sen-
sible. La mienne se sent faite pour vous admi-
rer et pour vous conseiller ; mais , si vous
voulez être parfaite , songez que personne ne
l'a jamais été sans écouter des avis , et qu'on
doit être docile à proportion de ses grands
talens. (1)

(1) Mademoiselle *Clairon* , en nous communiquant ces
lettres , nous dit qu'elle s'honorait des leçons que M. de
Voltaire lui avait données sur son art , bien loin d'en rougir :

L E T T R E X X X V I.

1750.

A L A M E M E.

Janvier.

ON a un peu forcé nature pour mériter les bontés de mademoiselle *Clairon*, et cela est bien juste. Elle trouvera dans son rôle plusieurs changemens. On a fait d'ailleurs un cinquième acte tout nouveau ; il est copié et porté sur les rôles. Mademoiselle *Clairon* est suppliée de vouloir bien se trouver demain aux foyers. Elle fera le soutien d'*Oreste*, si *Oreste* peut se soutenir. Madame *Denis* lui fait les plus tendres complimens, et *Voltaire* est à ses pieds. Il lui demande pardon à genoux des insolences dont il a chargé son rôle. Il est si docile qu'il se flatte que des talens supérieurs aux siens ne dédaigneront pas à leur tour les observations que son admiration pour mademoiselle *Clairon* lui a arrachées. Il est moins attaché à sa propre gloire (si gloire y a) qu'à celle de mademoiselle *Clairon*.

tant il est vrai que la modestie est le partage des talens supérieurs, tandis que l'orgueil est si souvent celui des talens médiocres. Ce sont toujours ceux qui ont le moins besoin d'avis et de conseils qui les reçoivent avec le plus de docilité.

1750. En général , je suis persuadé que si la pièce peut réussir chez des français, toute grecque qu'elle est , votre rôle vous fera un honneur infini , et forcera la cour à vous rendre toute la justice que vous méritez. M. le maréchal de *Richelieu* dit que vous avez joué supérieurement , et que jamais actrice ne lui a fait plus d'impression ; mais il trouve aussi que vous avez un peu trop mis d'adagio. Il ne faut pas aller à bride abattue ; mais toute tirade demande à être un peu pressée : c'est un point essentiel.

Il y en a deux qui exigent une espèce de déclamation qui n'appartient qu'à vous , et qu'aucune actrice ne pourrait imiter. Ces deux couplets demandent que la voix se déploie d'une manière pompeuse et terrible , s'élevant par degrés , et finissant par des éclats qui portent l'horreur dans l'ame. Le premier , est celui des furies : *Euménides , venez ;* le second :

Que font tous ces amis dont se vante Pamphène ?

Tout le sublime de la déclamation dans ces deux morceaux , les passages que vous faites si admirablement dans les autres de l'accablement de la douleur à l'emportement de la vengeance ; ici du débit , là les mouvemens entrecoupés de curiosité , d'espérance , de crainte ;

crainte ; les reproches , les sanglors , l'abandonnement du désespoir , et ce désespoir même tantôt tendre , tantôt terrible. Voilà ce que vous mettez dans votre rôle ; mais surtout je vous demande de ne le jamais ralentir en vous appesantissant trop sur une prononciation qui en est plus majestueuse , mais qui cesse alors d'être touchante , et qui est un secret , sûr pour sécher les larmes.

On ne pleure tant à Mérope que par la raison contraire.

Pour le coup , voilà mon dernier mot ; mais ce ne fera pas la dernière de mes actions de grâce.

L E T T R E X X X V I I .

A L A M E M E .

Le 12 janvier , au soir , (après la première représentation d'*Oreste*.)

VOUS avez été admirable , vous avez montré dans vingt morceaux ce que c'est que la perfection de l'art , et le rôle d'*Electre* est certainement votre triomphe ; mais je suis père , et , dans le plaisir extrême que je ressens des complimens que tout un public enchanté fait à ma fille , je lui ferai encore quelques

Corresp. générale. Tome IV. † F

— petites observations pardonnables à l'amitié
1750. paternelle.

Pressez, sans déclamer, quelques endroits
comme :

Sans trouble, sans remords, Egiste renouvelle
De son hymen affreux la pompe criminelle...
Vous vous trompiez, ma sœur, hélas ! tout nous
trahit, &c.

Vous ne sauriez croire combien cette adresse
met de variété dans le jeu, et accroît l'intérêt.

Dans votre imprécation contre le tyran :

L'innocent doit périr, le crime est trop heureux.

vous n'appuyez pas assez. Vous dites l'*innocent*
doit périr trop lentement, trop languoureusement.
L'impétueuse *Electre* ne doit avoir, en
cet endroit, qu'un désespoir furieux, précipité
et éclatant. Au dernier hémistiche pesez
sur *cri*, le *CRIME est trop heureux* ; c'est sur *cri*
que doit être l'éclat. Mademoiselle *Gaußin*
m'a remercié de lui avoir mis le doigt sur
FOU ; la foudre va partir. Ah ! que ce *FOU* est
favorable, m'a-t-elle dit !

La nature en tout temps est funeste en ces lieux.

vous avez mis l'accent sur *fu*, comme mademoiselle
Gaußin sur *fou* ; aussi a-t-on applaudi :

mais vous n'avez pas encore fait assez résonner cette corde.

1750.

Vous ne sauriez trop déployer les deux morceaux du quatrième et du cinquième acte. Ces Euménides demandent une voix plus qu'humaine, des éclats terribles.

Encore une fois, débridez, avalez des détails, afin de n'être pas uniforme dans les récits douloureux. Il ne faut se négliger sur rien, et ce que je vous dis là n'est pas un rien.

Voilà bien des critiques. Il faut être bien dur pour s'apercevoir de ces nuances dans l'excès de mon admiration et de ma reconnaissance. Bonsoir, *Melpomène* ; portez-vous bien.

LET TRE XXXVIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Paris, le 13 de mars.

J'ARRIVE ; je suis assurément toute ma vie aux ordres de M. le marquis d'*Argenson*. Il y a bien long-temps que j'ai besoin de la consolation de passer quelques heures auprès de lui ; mais j'arrive malingre ; je suis à pied : s'il a beaucoup d'équipages, veut-il m'envoyer chercher après son dîner ? ou aura-t-il le

— 1750. courage de venir dans la maison que j'ai le courage d'habiter, et où je nourris autant de douleurs et de regrets que de sentimens inviolables de respect et d'attachement pour le meilleur citoyen qui ait jamais tâté du ministère.

L E T T R E X X X I X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Compiègne, ce 26 de juin.

POURQUOI suis-je ici ? pourquoi vais-je plus loin ? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges ? Vous n'êtes point mes gardiens, puisque me voilà livré au démon des voyages : *video meliora proboque, deteriora sequor.*

M. le duc d'Aumont vous écrit, sans doute, aujourd'hui que *le Kain* aura son ordre quand il voudra. Je conseille à madame Denis de lui faire réciter *Hérode*, *Titus* et *Zamore*, de le faire crier à tue tête dans les endroits de débit où sa voix est toujours jusqu'à présent faible et sourde. C'est peut-être le seul défaut qu'il ait, mais c'est le défaut le plus essentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'espère que je ferai quelque chose d'*Aurélius* ; mais je me saurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un

personnage aussi important que le Consul, *Catiline* et *César*. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais ; mais ma pièce n'est guère française ; elle est romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez si vous voulez mon travail , mais pardonnez à mon voyage , et obtenez-moi l'indulgence de M. de *Choiseul* et de M. l'abbé de *Chauvelin*. Mes chers anges , ne me grondez point ; il me suffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner , envoyez-les chez moi. On les fera tenir à votre errante créature.

L E T T R E X L.

A M A D A M E

D E F O N T A I N E , à Paris.

A Potsdam , 7 d'août.

J E vous jure , ma chère *Atide* (*), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai souvent recommandé *Atide* à *Zulime* , et je suis aussi fâché que *Ramire* le ferait d'être parti sans vous. Le hasard , dont

(*) Rôle que madame de *Fontaine* avait joué plusieurs fois dans *Zulime*.

— je reconnais de plus en plus l'empire, nous-
 1750. a bien soudainement dispersés. Je vous ai
 quittée dans le temps que je vous aimais le
 mieux : vous êtes assurément aussi aimable
 dans la société que dans le rôle d'*Atide* ou
 de madame la comtesse de *Pimbefche*. Vous
 m'affligez de me dire que vos beaux yeux
 noirs ne sont pas accompagnés de joues
 rebondies, et que le lait ne vous a pas
 engraisée. Si un régime aussi austère que le
 vôtre ne vous a pas rendu la santé, que faire
 donc ? Nous sommes donc destinés, vous
 et moi, à souffrir ! Je n'ai rien à dire à la
 Providence, quand elle fait naître des arbres
 rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à
 fruit. Qu'elle traite comme elle voudra les
 êtres insensibles ; mais nous donner à nous,
 êtres sensibles, le sentiment de la douleur
 pendant toute notre vie, en vérité, cela est
 trop fort.

Le palais de Sans-fouci a beau être aussi
 joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a
 beau être aussi charmant que vous dans la
 société, me combler des attentions les plus
 touchantes, cultiver avec moi les beaux arts
 qu'il idolâtre, et descendre vers moi chétif
 d'un assez beau trône, en ai-je moins la colique
 tous les matins ? J'ai passé ici des jours
 délicieux ; et l'on va donner à Berlin des fêtes

qui pourront bien égaler les plus belles de *Louis XIV*; mais il n'y a que les gens bien sains qui jouissent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaisir. 1750.

Mandez-moi, je vous en prie, si votre santé va un peu mieux à présent, et si d'ailleurs vous êtes heureuse autant qu'on peut l'être avec un mauvais estomac. Embrassez pour moi votre frère. Je songe à lui plus qu'il ne pense. Mes complimens à M. de *Fontaine*, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

L E T T R E X L I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 d'auguste.

MES divins anges, votre Sans-fouci est donc à Neuilly ! vous avez moins de colonnes de marbres, moins de balustrades de cuivre doré ; votre salon, quelque beau qu'il soit, n'a pas une coupole magnifique ; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des statues dignes d'*Athènes*, et vous n'avez pas même encore pu réussir à vous défaire de vos bustes ; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-fouci ; mais je détesterais et

— Neuilly et votre bois de Boulogne si madame
 1750. d'Argental n'y retrouve pas la santé, si M. de
 Choiseul ne soupe pas à fond, si monsieur le
 coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous passe
 à vous une indigestion. Heureux les gens qui
 ne sont malades que quand ils le veulent !

Tout ce que j'apprends des spectacles de
 Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et
 mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé
 l'étendard dans Paris. Vous en avez encore
 pour quelques années; c'est une maladie épidé-
 mique qui doit avoir son cours, et l'on ne
 reviendra au bon que quand vous serez fati-
 gués du mauvais. La profusion vous a perdus;
 l'excès de l'esprit a égaré, dans presque tous
 les genres, le talent et le génie, et la protec-
 tion donnée à Catilina a achevé de tout
 perdre. J'avoue que les Prussiens ne font pas
 de meilleures tragédies que nous; mais vous
 aurez bien de la peine à donner, pour les
 couches de madame la dauphine, un spec-
 tacle aussi noble et aussi galant que celui qu'on
 prépare à Berlin. Un carrousel composé de
 quatre quadrilles nombreuses, carthaginoises,
 persanes, grecques et romaines, conduites
 par quatre princes qui y mettent l'émulation
 de la magnificence, le tout à la clarté de vingt
 mille lampions qui changeront la nuit en jour.
 Les prix distribués par une belle princesse,

une

une foule d'étrangers qui accourent à ce spectacle, tout cela n'est-il pas le temps brillant de *Louis XIV*, qui renaît sur les bords de la Sprée ? Joignez à cela une liberté entière que je goûte ici, les attentions, et les bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui s'oumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société. Après cela, mes anges, rendez-moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls ? J'y mets aussi madame *Denis*. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurèlie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche, autant que ma santé le permet. O sages habitans de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon âme se partage entre vous et *Fédéric le grand*.

1750.

L E T T R E X L I I.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Poissdam, 11 d'auguste.

JE ne suis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'*Argental* et de *Thibouville*. Rome sauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève *le Kain* jouerait très-bien; mais la conjuration de *Catilina* n'est bonne que pour messieurs de l'université qui ont leur *Cicéron* dans la tête, et peu de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines et des jurisconsultes. D'ailleurs, il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain, et si j'étais là, l'envie y ferait aussi avec ses sifflets.

Le *Catilina* de *Crébillon* a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on ferait las de *Cicéron*.

et de la république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. 1750.
 Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation ; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de *Louis XIV* n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du Catilina de *Crébillon*. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui ; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple : on ne fait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'*Adhémar* que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de *Pompadour* à Compiègne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces ; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté. Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission ; Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu ; il me répondit sèchement : *Je ne la connais pas*. Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à

— madame de *Pompadour* que *Mars* a reçu ;
1750. comme il le devait, les complimens de *Vénus*. (*)

Madame la margrave de *Bareith* est ici ; tout est en fêtes. On croirait presque , aux apparences , qu'on n'est ici que pour se réjouir.

L E T T R E X L I I I .

A L A M E M E , à Paris.

A Charlottembourg, 14 d'août.

VOICI le fait , ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan , me donne un de ses ordres , vingt mille francs de pension , et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie , si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin , comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari ; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau , et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez , consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru , toutes réflexions faites , que je lui serais plus utile que d'*Arnaud*. Je lui ai pardonné , comme à *Heurtaud* , les

(*) Voyez les Lettres en vers, 1750.

petits vers galans que, sa Majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant* fort lumineux, et moi de *soleil couchant* assez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il caresse de l'autre ; mais il n'y faut pas prendre garde de si près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, si vous y consentez ; et il fera, lui, dans son midi, faisant de la prose et des vers tant qu'il voudra, puisqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être est-il plus doux de mourir à sa mode à Potsdam que de la façon d'un habitué de paroisse à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propositions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps ; et moi j'irais, sur la fin de cette automne, faire mon pèlerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de *Médicis*, et la ville souterraine. J'ai toujours sur le cœur de mourir sans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Prusse pour sa sainteté. Il ferait plaissant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de

1750.

— vers pour vous ; mais vous trouverez ici bonne
 1750. compagnie ; vous auriez une bonne maison.
 Il faut d'abord que le roi notre maître y
 consente. Cela lui fera, je pense, fort indif-
 férent. Il importe peu à un roi de France en
 quel lieu le plus inutile de ses vingt-deux ou
 vingt-trois millions de sujets passe sa vie ;
 mais il serait affreux de vivre sans vous.

L E T T R E X L I V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlottembourg , 20 d'auguste.

MES chers anges , si je vous disais que
 nous avons eu ici un feu d'artifice dans le
 goût de celui du Pont-neuf , que nous allons
 aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les
 décorations seront de glaces , que tous les
 jours sont des fêtes , que d'*Arnaud* a fait jouer
 son Mauvais riche , et qu'il a été jugé ici pour
 le fond et pour les détails tout comme à Paris ,
 vous ne vous en foucieriez peut-être que très-
 médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus
 rempli et plus déchiré de ma résolution , que
 je ne suis ébloui de nos fêtes ; et je sens
 bien que le reste de mes jours sera empoi-
 sonné , malgré la liberté , malgré la douceur
 d'une vie tranquille , malgré les excessives

bontés d'un roi qui me paraît ressembler en tout à *Marc-Aurèle*, à cela près que *Marc-Aurèle* ne fesoit point de vers, et que celui-ci en fait d'excellens quand il se donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à *Marmontel*, ou à d'*Arnaud*, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux *Carrières* pour avoir critiqué ses vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa prose vaut ses vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vite. Il y avait de bons courtisans qui lui disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *César est supra grammaticam*. *César* écrivait comme il combattait. *Frédéric* joue de la flûte comme *Blavet*, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs? Cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son Histoire de Brandebourg sera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne fors

— point de surprise. Sachez encore que c'est le
 1750. meilleur de tous les hommes, ou bien je
 suis le plus sot. La philosophie a encore per-
 fectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme
 il corrige ses ouvrages. Voilà précisément,
 mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré ;
 voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois
 de mars. Comptez qu'ensuite, quand jerevien-
 drai en France, je n'y reviendrai que pour
 vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites
 toute ma patrie. Je vous demande en grâce
 d'encourager madame *Denis* à venir avec moi
 s'établir au mois de mars à Berlin dans une
 bonne maison où elle vivra dans la plus
 grande opulence. Le roi de Prusse lui assure
 à Paris une pension après ma mort. Il m'a
 promis que les reines (qui ne savent encore
 rien de nos petits desseins) l'honoreront des
 distinctions et des bontés les plus flatteuses.
 Elle fera ma consolation dans ma vieillesse.
 Disposez-la à cette bonne œuvre. Il n'y a plus
 à reculer. Le roi de Prusse m'a fait deman-
 der au roi, et je ne suis pas un objet assez
 important pour qu'on veuille me garder en
 France. Je servirai le roi dans la personne du
 roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une
 chose honorable pour notre patrie qu'on soit
 obligé de nous appeler quand on veut faire
 fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on

refuse le roi de Prusse ; et si , par un hasard —
 que je ne prévois pas , on le refusait , vous 1750.
 sentez bien que la première démarche étant
 faite , il la faudrait soutenir , et obtenir , par
 des sollicitations pressantes , ce qu'on n'aurait
 pas accordé d'abord à ses prières , et que je
 ne peux plus vivre en France après avoir
 voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à
 la torture , j'en ai été malade ; un tel parti
 coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est
 vous qui déchirez mon ame ; mais , encore une
 fois , quand je vous parlerai , vous m'approu-
 verez. Ne me condamnez point avant de m'en-
 tendre ; conservez - moi des bontés qui me
 sont aussi précieuses pour le moins que celles
 du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de
 larmes en vous écrivant. Adieu.

L E T T R E X L V.

A M A D A M E D E N I S.

A Berlin , 22 d'auguste.

J E reçois votre lettre du 8 , en sortant de
 Phaéton ; c'est un peu *Phaéton* travesti. Le roi a
 un poète italien , nommé *Villati* , à quatre cents
 écus de gages. Il lui donne des vers pour son
 argent , qui ne coûtent pas grand'chose ni au
 poète ni au roi. Cet *Orphée* prend le matin un

1750. flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et dès qu'il est un peu ivre, les mauvais vers coulent de source. Je n'ai jamais vu rien de si plat dans une si belle salle. Cela ressemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la musique, on dit qu'elle est bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop senti l'extrême mérite des doubles croches. Je sens seulement que la signora *Astrua* et *i signori castrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la musique française au jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté surmontée est quelque chose. Votre dispute contre la musique italienne est comme la guerre de 1701; vous êtes seuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de *Bareith* voudrait bien attirer auprès d'elle madame de *Grafigni*, et je lui propose aussi le marquis d'*Adhémar*. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus savoir bien l'allemand, et c'est le moindre des obstacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à se mettre à la cour de *Bareith*. La plupart des cours d'Allemagne sont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près;

ce sont de vieux châteaux où l'on cherche l'amusement. Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers ; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie française, avec une jolie bibliothèque dont la princesse fait un très-bon usage. Je crois, en vérité, que ce sera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux. 1750.

Pour madame la péruvienne, elle est plus difficile à transplanter. La voilà établie à Paris, avec une considération et des amis qu'on ne quitte guère à son âge. Je me fais là mon procès ; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne poursuivent point une femme ; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute espèce, les persécutions sont la sûre récompense d'un pauvre homme assez mal-avisé pour faire des poèmes épiques et des tragédies. Je veux essayer si je trouverai plus de repos auprès d'un poète couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poètes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

1750.

L E T T R E X L V I.

A L A M E M E.

A Berlin , 24 d'auguste.

PARDONNEZ-MOI d'égayer un peu la noirceur que ma transplantation répand dans mon ame , et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu , à laquelle j'ai part malgré moi. Ne vous scandalisez pas ; il ne s'agit point ici de passions mal-honnêtes.

Un marquis de *Montperni* , attaché à madame la margrave de *Bareith* , et qui est venu avec elle , tombe très-dangereusement malade. Il est catholique ; car on est ici ce que l'on veut. Un domestique , encore meilleur catholique , a été cause d'un assez singulier quiproquo. Le malade , tourmenté d'une colique violente , envoie chercher l'apothicaire ; le valet , occupé du salut de son maître , va chercher le viatique ; un prêtre arrive ; *Montperni* , qui ne songe qu'à sa colique , et qui a la vue fort mauvaise , ne doute point que ce ne soit un lavement qu'on lui apporte , il tourne le derrière ; le prêtre étonné veut une posture plus décente ; il lui parle des quatre fins de l'homme ; *Montperni* lui parle de feringue ;

le prêtre se fâche ; *Montperni* l'appelle toujours monsieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette scène a été un peu commentée dans un pays où on respecte fort peu ce que M. de *Montperni* prenait pour un lavement. J'ai un secrétaire champenois qui est une espèce de poète d'antichambre ; il a mis l'aventure en vers d'antichambre ; mais on me les attribue , et ils passent dans tous les cabinets de l'Allemagne , et ils seront bientôt dans ceux de Paris.

Mon destin me fuit par-tout. D'*Arnaud* fait des stances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace aussi , et aussitôt les gazettes les débitent sous mon nom. C'est bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les Berlinoïis veulent avoir de l'esprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de se connaître en vers dans le pays des Vandales ? On y prend pour du vin de Beaune , le vinaigre que les marchands de Liège vendent fort cher ; et , en vérité , c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de DIEU fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris , je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie , car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome sauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous

1750. — trouvaillions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince *Henri*, frère du roi, et la princesse *Amélie* sa sœur, récitent très-bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que *Charlemagne*. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quittée. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne fait plus où elle en est.

L E T T R E X L V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 d'auguste.

J UGEZ en partie, mes très-chers anges, si je suis excusable. Jugez-en par la lettre que le roi de Prusse m'a écrite de son appartement au mién, lettre qui répond aux très-sages, très-éloquents et très-fortes raisons que ma nièce alléguait sur un simple pressentiment. Je lui

envoie cette lettre (*); qu'elle vous la montre, 1750.
 je vous en prie, et vous croirez lire une lettre
 de *Trajan* ou de *Marc-Aurèle*. Je n'en ai pas
 moins le cœur déchiré. Je me livre à ma desti-
 née, et je me jette, la tête la première, dans
 l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous.
 Ah, mes chers anges! ayez pitié des combats
 que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec
 laquelle je m'arrache à vous. J'en ai presque
 toujours vécu séparé; mais autrefois c'était
 la persécution la plus injuste, la plus cruelle,
 la plus acharnée. Aujourd'hui c'est le premier
 homme de l'univers, c'est un philosophe cou-
 ronné qui m'enlève. Comment voulez-vous
 que je résiste? comment voulez-vous que j'ou-
 blie la manière barbare dont j'ai été traité dans
 mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le
 prétexte du Mondain, c'est-à-dire du badi-
 nage le plus innocent (que je lirais à Rome au
 pape); que d'indignes ennemis et d'infâmes
 superstitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour
 me faire exiler. Il y a quinze ans, direz-vous,
 que cela est passé. Non, mes anges, il y a un
 jour, et ces injustices atroces font toujours des
 blessures récentes. Je suis, je l'avoue, comblé
 des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le
 cœur pénétré, la permission de le servir en
 servant le roi de Prusse, son allié et son ami,

(*) Mélanges littéraires, Tome III, page 74.

— 1750. Je ferai toujours son fujet ; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été si mal-traité ? Tout cela ne m'empêcherait pas de songer à Zulime , à Adélaïde , à Aurélie ; mais je n'ai point ici les deux premières. Je comptais , en partant , n'être auprès du roi de Prusse que six semaines. Je vois bien que je mourrai à ses pieds. Sans vous , que je serais heureux de passer dans le sein de la philosophie et de la liberté auprès de mon *Marc-Aurèle* le peu de jours qui me restent ! Mais on ne peut être heureux. Adieu ; je ne vous parlerai ni de l'opéra , ni de Phaéton , ni du spectacle d'un combat de dix mille hommes , ni de tous les plaisirs qui ont succédé ici aux victoires. Je ne suis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'*Argental* conserve sa santé ; que M. de *Choiseul* , M. l'abbé de *Chauvélín* fassent à Neuilly des soupers délicieux ; que M. de *Pont-de-Vesle* se souvienne de moi avec bonté. Adieu , divins anges , adieu.

Il n'y a pas moyen de tenir au carroufel que je viens de voir : c'était à la fois le carroufel de *Louis XIV* , et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-six mille petites lanternes de verre éclairaient la place , et formaient , dans les carrières où l'on courait , une illumination bien dessinée. Trois mille soldats sous

lès armes bordaient toutes les avenues ; quatre échafauds immenses fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confusion , nul bruit , tout le monde assis à l'aise , et attentif en silence , comme à Paris à une scène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus , grâce à . . . Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains , de Carthaginois , de Persans et de Grecs , entrant dans la lice , et en faisant le tour au bruit de leur musique guerrière , la princesse *Amélie* entourée des juges du camp , et donnant le prix. C'était *Vénus* qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas se faire une juste idée de la beauté , de la singularité de ce spectacle ; le tout terminé par un souper à dix tables , et par un bal. C'est le pays des fées. Voilà ce que fait un seul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dresde étaient un bel ornement à ce spectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en suis bien aise pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de *Pont-de-Vesse* avouera sans peine que *Frédéric le grand* est plus grand que *Louis XIV.* Il serait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

1750.

L E T T R E X L V I I I .

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguste.

MON héros , cette lettre partira quand il plaira à DIEU ; mais il faut que je me livre au plaisir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence sur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome , ni de *Cicéron* , ni de *Louis XIV* ; mais , puisque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma situation , je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidelle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être instruit de tout ce qu'un homme qui s'est consacré aux lettres , a à essuyer en France ; mais vous savez en général que j'ai souffert des persécutions de toute espèce. Je fus poursuivi jusque dans la retraite de Cirey , et le théatin *Boyer* m'obligea , en 1736 , de me réfugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres , et à laquelle se prêtait la *vieille mie* qu'on appelait le cardinal de *Fleuri* ? C'était la plaisanterie très-innocente

du Mondain , l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des persécutions à son auteur. 1750.
Le garde des sceaux *Chauvelin* me poursuivait avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Prusse un asile honorable , mais j'avais promis à madame du Châtelet , votre amie , de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole , je revins auprès d'elle , et la mort seule nous a séparés. Vos bontés me firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de son historiographe. Vous savez si j'en conserve une juste reconnaissance. J'aurais voulu passer auprès de vous ma vie , et je vous proteste que si quelque hasard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de passer à Richelieu une partie de l'année , je vous aurais demandé la permission de vous y suivre toujours , et j'aurais voulu cultiver l'esprit de M. le duc de *Fronsac*. C'était-là de mes châteaux en Espagne ; mais je me suis trouvé à Paris un objet de jalousie pour tous ceux qui se mêlent d'écrire , et un objet de persécution pour les dévots.

Lorsque j'étais à Lunéville , le roi *Stanislas* s'avisa de composer un assez médiocre ouvrage , intitulé le Philosophe chrétien ; il en fit corriger les fautes de français par son secrétaire *Solignac* , et envoya le manuscrit à la reine sa

— 1750. fille, la priant de lui en dire son avis. Je soup-
 çonne fort celui que la reine consulta ; mais
 n'ayant pas de certitude , je me contenterai
 de vous dire que la reine manda au roi son
 père , que le manuscrit était l'ouvrage d'un
 athée , qu'on voyait bien que j'en étais l'au-
 teur , et que madame *du Châtelet* et moi nous
 le pervertissions. La reine s'imagina que nous
 étions les confidens du goût du roi *Stanislas*
 pour madame de *Boufflers* , que nous l'entraî-
 nions dans l'irréligion pour lui ôter ses
 remords. Jugez de là quelles impressions elle
 a données de moi à monsieur le dauphin et à
 ses filles. Le théatin *Boyer* a donné encore de
 moi à monsieur le dauphin et à madame la
 dauphine des idées plus funestes.

Je n'avais donc de ressource que dans madame
 de *Pompadour* ; mais tous les gens de lettres
 faisaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de
 moi , et le roi ne me témoignait jamais la
 moindre bonté. Je songeai alors à me faire une
 espèce de rempart des académies , contre les
 persécutions qu'un homme qui a écrit avec
 liberté doit toujours craindre en France. Je
 m'adressai à M. d'*Argenson* , lorsqu'il eut ce
 département. Je demandais qu'il fit , pour son
 ancien camarade de collège , ce que M. de
Maurepas m'avait promis avant qu'il lui plût
 de me persécuter : c'était de me faire entrer

dans l'académie des sciences et dans celle des belles-lettres, comme associé libre ou furnuméraire. La grâce était petite, je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je restai en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'historiographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'histoire de la guerre de 1741: mais, malgré mes travaux, *Moncrif* eut ses entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas. 1750.

Dans ces circonstances le roi de Prusse, après une correspondance suivie de seize années, m'appelle à sa cour, me presse de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carroufels et des plaisirs. Je connaissais toute-cette cour depuis long-temps. Le roi de Prusse me traite-aussi bien qu'on me traitait chez moi. Il me promet de me faire passer le reste de ma vie heureusement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la postérité s'il manquait à sa parole. Ma nièce veut bien alors venir passer auprès de moi une partie du temps qui me reste à vivre. Je lui fais assurer une pension de quatre mille livres, payable à Paris, après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup, désespérerait une femme, je consens à me priver de ma

— nièce ; je lui laisse à Paris ma maison , ma
1750. vaisselle d'argent , mes chevaux , j'augmente
sa fortune.

Il fallait bien que j'acceptasse une pension
du roi , parce que les autres en ont , parce
que les déplacemens coûtent cher , parce que ,
lorsque je la rendrai , il y aura beaucoup
plus de noblesse à la remettre que de honte à
la recevoir , s'il peut être honteux de recevoir
une pension d'un grand roi qui en fait à tant
de princes.

Au reste , le roi de Prusse m'a tenu parole ,
et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis .
J'ai eu un petit moment de bouderie ; mais
l'explication a bientôt tout raccommo-
dé . Je jouis d'une liberté entière . Je jouis surtout de
mon temps ; je ne suis gêné en rien . Croiriez-
vous bien , Monseigneur , que les reines m'ont
dit de venir dîner ou souper chez elles , quand
je voudrais , et trouvent encore bon que j'y
aille très-rarement ? Les soupers avec le roi
sont très-agréables ; je m'y amuse ; cela tient
l'esprit en haleine . La conversation est sou-
vent très-instructive et nourrit l'ame . Je m'en
dispense quand ma mauvaise santé l'ordonne .
Si vous voyez milord *Maréchal* , il peut vous
dire comment tout cela se passe , et vous
avouerez que la vie philosophique de Potsdam
est aussi heureuse que singulière . Elle convient

furtout à une santé aussi délabrée que la mienne. 1750.

Maupertuis est devenu à la vérité infociable, mais *Algarotti* et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge ? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre ? Elle l'est au point que la considération , nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain , est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir , seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or , et les croix et les vingt mille francs que vous me reprochez , pension si rare en France ; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous , et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le *Siècle de Louis XIV* que pour me préparer les voies en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage , je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre ,

1750. qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que je n'ai point fait le parallèle de *Louis XIV* avec un électeur de Brandebourg. Ce ne sont pas choses de même genre. Il faut pardonner au roi de Prusse cette petite complaisance pour son grand-père. J'ai corrigé son ouvrage, mais je me suis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance sur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; et moi j'ai fait le *Siècle de Louis XIV* pour la France. Vous me rendrez sans doute assez de justice, vous êtes assez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je saurai comment une histoire qui intéresse tous les ordres de l'Etat, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, Monseigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de *Louis XIV*; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre son cœur : j'abuse à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai exposé ma situation, mes raisons, ma fortune et mes desirs. Ces desirs feront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, serait-il prudent

prudent de revenir en France dans les ———
circonstances où je suis , et de quitter une 1750.
vie honorable et tranquille , pour m'exposer
à des humiliations et à des orages ?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander
que le roi et madame de *Pompadour* , qui ne
me regardaient pas quand j'étais en France ,
ont été choqués que j'en fusse sorti. Comment
ferai-je donc traité si je reviens ? Madame de
Pompadour , en dernier lieu , semblait s'être
éloignée de moi. Renonceraï-je à la faveur ,
à la familiarité d'un des plus grands rois de
la terre , d'un homme qui ira à la postérité ,
pour aller briguer à une toilette un mot que
je n'obtiendrai pas ? pour solliciter auprès de
M. d'*Argenson* , dans ma vieillesse , la permis-
sion de passer une heure quelquefois aux
assemblées de l'académie des sciences et des
inscriptions ? après qu'il aurait dû m'offrir
lui-même cette consolation.

Je fais qu'avec un peu de philosophie et
une très-mauvaise santé , on peut fort bien
rester chez soi à Paris , et c'est le parti que
probablement mes maladies et la caducité
avancée où je touche me feront prendre. Mais
alors quel triste rôle ! quelle condition équi-
voque ! quelle dépendance de ceux qui pour-
ont me faire sentir que j'ai eu tort de m'en
aller , et tort de revenir ! Ma vieillesse ne

1750 — serait-elle pas empoisonnée , et par les gens de lettres , et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte ?

Daignez donc , Monseigneur , je vous en conjure , peser toutes ces raisons ; puisque vous conservez pour moi tant de bontés , ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma situation et mes raisons ? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France , je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne l'aiment pas ? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté contre moi au sujet d'un petit écrit qu'on m'imputait , intitulé la Voix du peuple et du sage : écrit qui en a fait éclore tant d'autres , comme la Voix du pape , la Voix du prêtre , la Voix du laïque , la Voix du capucin , &c.

Celui qu'on m'imputait , soutenait les droits du roi. Mais le roi ne se soucie guère qu'on soutienne ses droits ; et ceux qui les usurpent , persécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais , au moins , madame de *Pompadour* et les ministres devraient m'en savoir quelque gré.

Voici enfin , si vous n'êtes pas lassé de mes remontrances , voici , je crois , le point où tout se termine.

Né pourriez-vous pas avoir la bonté de ———
représenter à madame de *Pompadour* que j'ai 1750.
précisément les mêmes ennemis qu'elle.. Si
elle est piquée de ma désertion , et si elle
ne me regarde que comme un transfuge , il faut
rester où je suis si bien ; mais si elle croit
que je puis être compté parmi ceux qui , dans
la littérature , peuvent être de quelque utilité ;
si elle souhaite que je revienne , ne pourrez-
vous pas lui dire que vous connaissez mon
attachement pour elle ; qu'elle seule pourrait
me faire quitter le roi de Prusse ; que je n'ai
quitté la France que parce que j'y ai été persé-
cuté par ceux qui la haïssent ? Il me semble
que de telles insinuations employées à propos,
et avec cet ascendant que votre esprit doit
avoir sur le sien , ne feraient pas sans effet ;
et si elle ne les goûtait pas , ce serait m'avertir
que je dois me tenir auprès du roi de Prusse.

Ce ne sont pas des conditions que je pro-
pose , ce sont seulement des essais que je vous
supplierais de faire sans vous compromettre ,
et sans préjudice du voyage que je prétends
faire. Je ne suis point un exilé qui demande
son rappel , je ne suis point un homme néces-
saire qui veut se faire acheter ; je suis votre
ancien serviteur , votre attaché , qui désire
passionnément de vivre auprès de vous d'une
manière convenable et également honorable

— 1750. pour vous qui me protégez , et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai besoin de personne , et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des ministres. Je ne suis point ici dans l'antichambre d'un secrétaire d'Etat , mais dans la chambre de son maître.

Je renoncerai à tout , Monseigneur , quand il le faudra. Je vous aime , j'aime ma patrie , j'aime les lettres plus que jamais , et je vais vous parler encore de Rome sauvée , malgré mes sermens.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu ; je vous demande en grâce de la protéger , de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là , ne l'abandonnez pas. Elle réussira si elle est bien jouée , autant qu'un ouvrage un peu austère peut réussir chez des français. Il est bon que vous fassiez voir à madame de Pompadour qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit , et la farce allobrogè qu'elle a protégée.

Enfin , je mets ma destinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres ; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable qu'il n'a point du tout l'air de mystère. Elle m'instruira avec fureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV.* Je suis enchanté

que son caractère ait eu le bonheur de vous
 plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma ten- 1750.
 dresse pour elle , et mon extrême attachement
 pour vous sont les seules raisons qui puissent
 me rappeler en France. J'aurai sacrifié quelque
 temps à la cour d'un grand roi à la nécessité
 d'amortir l'envie; je donnerai le reste à l'ami-
 tié , si pourtant ce reste peut encore être
 quelque chose , si mes maux ne me jettent
 pas enfin dans un état absolument inutile à
 la société. Je suis menacé d'une vieillesse bien
 cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas ,
 je souffrirai mes maux très-patiemment , et
 je mourrai en vous aimant.

Vivez , Monseigneur ; jouissez long-temps
 de votre réputation , de vos amis , de votre
 considération personnelle. Soyez père heu-
 reux et heureux grand-père. La philosophie et
 les belles-lettres amuseront les momens que
 vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez
 long-temps des plaisirs , et vous ferez toujours
 ceux de la société. Vous ferez le seul homme
 de France dont on parlera dans les pays étran-
 gers. Vous avez des égaux dans les places ,
 vous n'en avez point dans l'estime du monde.
 Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu , Monseigneur ; je ne fais si je vaudrais
Saint-Evremond , mais quel plaisant héros que
 son comte de *Grammont* ! et que sont les

— d'Epéron et les Candale au prix de vous !
 1750. Adieu , mon héros , pour qui je suis pénétré
 de la plus vive tendresse.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons
 de la *Métirie* , j'aurai l'honneur de vous les
 envoyer avec l'Histoire de Brandebourg , non
 pas celle qui est imprimée en Hollande , et
 où il manque la vie du feu roi , mais celle que
 le roi m'a donnée , et dont je crois qu'il n'y
 a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le
 secret sur ce petit envoi. Le volume est trop
 gros pour en charger le courier. Cela vaut un
 peu mieux que les folies incohérentes de la
Métirie. Au reste , il demande s'il peut reve-
 nir en France , s'il peut y passer une année
 sans être recherché. Il prétend que quand
 on y a passé une année , on peut y rester toute
 sa vie. Je vous supplie , Monseigneur , de
 vouloir bien me mander , si le vin de Hongrie se
 gâte sur mer ; s'il ne se gâte pas , la *Métirie* par-
 tira ; s'il se gâte , la *Métirie* restera. Il ne vous
 en coûtera qu'un mot pour décider de sa
 fortune.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie ;
 que ne puis-je vous ennuyer tête à tête , et
 vous dire combien je vous suis attaché !

L E T T R E X L I X.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce premier de septembre.

NE m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'auguste. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce ; mais dans le tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aisément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter ; on remet à la poste suivante, et il n'y a ici que deux postes par semaine : souvent même les lettres d'une poste attendent à Vésel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainsi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à présent être au fait ; vous devez savoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accusez de faiblesse ; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me résoudre à achever mes jours loin de vous, et que

— 1750. j'ai été plus long-temps que vous ne pensez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Prusse que vous avez vue , je puisse jamais me repentir de m'être attaché à lui ; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il est vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût détestable où le public semble plongé aujourd'hui , ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous savez d'ailleurs tout ce que j'ai essuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la conversation d'un philosophe, les agrémens d'un homme aimable , tout cela réuni dans un homme qui veut depuis seize ans me consoler de mes malheurs, et me mettre à l'abri de mes ennemis. Tout est à craindre pour moi dans Paris , tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai , malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je suis sûr d'un fort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque chose, c'est du caractère du roi de Prusse. J'avais été autrefois fort fâché contre lui , au sujet d'un officier français, condamné cruellement par son père , et dont j'avais demandé la grâce. Je ne savais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Prusse fait de très-belles actions sans en avertir son

monde. Il vient d'envoyer cinquante mille francs , dans une petite cassette fort jolie , à une vieille dame de la cour que son père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout-à-fait turque. On reparla , il y a quelque temps , de cette ancienne injustice despotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de son père , ni laisser subsister le tort. Il choisit exprès une terre de cette dame , pour y donner ce beau spectacle d'un combat de dix mille hommes , espèce de spectacle digne du vainqueur de l'Autriche ; il prétendit que , pendant la pièce , on avait coupé une haie dans la terre de la dame en question. On ne lui avait pas abattu une branche ; mais il s'obstina à dire qu'il y avait eu du dégât , et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et respectable ami , comment sont donc faits les grands-hommes , si celui-là n'en est pas un ? Je ne vous en regrette pas moins , je ne suis pas moins affligé , je ne viendrai en France que pour vous y voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse ; et si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui , vous ferez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie ; je resterai chez lui pendant son absence pour quelques arrangemens littéraires. Je ne fais plus quand je contenterai ma fantaisie

1750. de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon. Rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que Rome sauvée est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'Argental, à votre famille, à vos amis. Soit que je voye Rome ou non, je vous embrasserai sûrement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'Argental. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle; et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse insensible aux fêtes de *Lucullus*, et aux vertus de *Marc-Aurèle*?

L E T T R E L.

1750.

A M A D A M E D E N I S.

Berlin, 12 de septembre.

QUI donc peut vous dire que Berlin est ce qu'était Paris du temps de *Hugues-Capet* ? Je vous prie seulement, ma chère enfant, d'aller voir votre ancienne paroisse l'église de Saint-Barthelemi, où vous n'avez, je crois, jamais été. C'était là le palais de ce *Hugues*. Le portail subsiste encore dans toute sa barbarie. Venez, après cela, voir la salle d'opéra de Berlin.

Je voudrais que vous eussiez été au carrousel dont je vous ai déjà dit un petit mot ; remarquez en passant, qu'on ne donne plus de carroufels à présent ailleurs qu'ici. Si vous aviez vu le prince royal de Prusse, avec sa mine noble et douce, habillé en consul romain, couper des têtes de maures, et enfiler des bagues, vous l'auriez pris pour le jeune *Scipion*. Il est sûr que les peintres qui s'avisent de peindre la continence de *Scipion*, ne le prendront pas pour modèle ; vous l'auriez peut-être prié de vous faire violence, si vous l'aviez vu dans e bel équipage. Nous avons eu deux fois ce

1750. — carroufel, une aux flambeaux, et l'autre en plein jour; ensuite nous avons joué Rome sauvée sur un petit théâtre assez joli, que j'ai fait construire dans l'antichambre de la princesse *Amélie*. Moi qui vous parle, j'ai joué *Cicéron*. J'aurais bien voulu que le marquis d'*Adhémar* eût été là en *César*, et que M. de *Thibouville* eût joué son rôle de *Catilina*; mais on ne peut pas tout avoir.

Nous avons eul l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*. *Quinault* n'a plus à se plaindre; *Racine* a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, si vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici, sont dignes du temps de *Hugues-Capet*; mais, en vérité, Berlin est un petit Paris. Il y a de la médisance, de la tracasserie, des jalousies de femmes, des jalousies d'auteurs, et jusqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Versailles vous déciderez sur ma destinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Prusse.

J'ai écrit à notre cher d'*Argental*. J'ai dit à *Algarotti* que nous avions lu ensemble à Paris son *congresso di Citera*. Il en est flatté. Vous savez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embrasse en courant.

L E T T R E L I.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 de septembre.

VOUS devez, mon cher et respectable ami, avoir reçu plusieurs lettres de moi, et madame Denis doit vous en avoir rendu une; elle doit vous avoir dit que je vous sacrifie le pape, mais pour le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmans quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter *Frédéric le grand* comme le saint-père. Je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne fais comment vont les tracasses de *le Kain*. Pour nous, nous jouons ici

— 1750. Rome sauvée sans tracasserie ; je gronde comme je faisais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions ; j'essayerai le rôle d'*Aurélië*, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre ; nous tâcherons d'amuser madame d'*Argental*. Tout ce tracas-là fait du bien à la fanté. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pillules de *Sthal*. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues ? bagatelle. Voyez Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie ; c'était une promenade. Nous nous effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont de francs libairiens. Vive le roi de Prusse, il va à Königsberg comme vous allez à Neuilly ; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous. Messieurs de Neuilly, je suis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la fanté de madame d'*Argental*.

Adieu, adieu ; aimez-moi toujours ; je vous en prie.

L E T T R E L I I.

1750.

A U M E M E.

A Berlin , ce 23 de septembre.

MO-N cher et respectable ami , vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois ; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'*Argental* , mais , après vous , il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc , me dira-t-on , quittez-vous M. d'*Argental* pour lui ? Ah ! mon cher ami , ce n'est pas vous que je quitte , ce sont les petites cabales et les grandes haines , les calomnies , les injustices , tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute cette patrie , et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer ; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon français à Paris , à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils , et que jamais je n'ai mieux mérité votre amitié ; mais je suis un peu comme *Chiantpot-la-perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire ;

— c'était un homme qui quitta Paris , parce que
 1750. les petits garçons couraient après lui. Il alla
 à Lyon par la diligence , et en descendant ,
 il fut salué d'une huée de polissons. Voilà à
 peu-près mon cas. D'*Arnaud* fait ici des chan-
 sons pour les filles , et on imprime dans les
 gazettes : *Chanson de l'illustre Voltaire pour l'au-*
guste princesse Amélie. Un chambellan de la
 princesse de *Bareith* , bon catholique , ayant
 la fièvre et le transport au cerveau , croit
 demander un lavement , on lui apporte le
 viatique et l'extrême-onction ; il prend le
 prêtre pour un apothicaire , tourne le cu :
 et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai
 amené avec moi , espèce de rimailleur , fait
 des vers sur cette aventure , et on imprime :
Vers de l'illustre Voltaire , sur le cu d'un cham-
 bellan de *Bareith* , et sur son extrême-onction.
 Ainsi , je porte glorieusement les péchés de
 d'*Arnaud* et de *Tinois* ; mais malheureusement
 j'ai peur que les mauvais vers de *Tinois* , por-
 tés par la beauté du sujet , ne parviennent à
 Paris , et ne causent du scandale. J'ai grondé
 vivement le poète , et je vous prie , si cette
 sottise parvient dans le pays natal de ces
 fadaïses , de détruire la calomnie ; car , quoi-
 que les vers aient l'air à peu-près d'être faits
 par un laquais , il y a d'honnêtes gens qui
 pourraient bien me les imputer , et cela n'est

pas

pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Franchement , il y aurait de la cruauté à m'imputer des vers scandaleux , à moi qui suis , à mon corps défendant , un exemple de sagesse dans ce pays-ci. Protestez donc , je vous en prie , dans le grand livre de madame *Doublet*, contre les impertinens qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins sérieusement qu'à mon ordinaire , c'est que je suis plus gai. Je vous reverrai bientôt , et je compte passer ma vie entre *Frédéric* , le modèle des rois , et vous , le modèle des hommes. On est à Paris en trois semaines , et on travaille chemin faisant ; on ne perd point son temps. Qu'est-ce que trois semaines dans une année ? Rien n'est plus sain que d'aller. Vous m'allez dire que c'est une chimère ; non , croyez tout d'un homme qui vous a sacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier Rome sauvée , le roi était encore en Silésie. Nous avions une compagnie choisie ; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambassadeur anglais qui fait par cœur les *Catilinaires*. Ce n'est pas milord *Tirconel* , c'est l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais sur Rome sauvée ; il dit que c'est mon meilleur ouvrage. C'est une vraie pièce pour des ministres ; madame la chancelière en est fort contente.

Corresp. générale. Tome IV. † K

— Nos d'Agneſſeau aiment ici la comédie en
1750. réformant les lois. Adieu ; je ſuis un bavard ,
je vous aime de tout mon cœur.

L E T T R E L I I I.

A M A D A M E

D E F O N T A I N E , à Paris.

A-Berlin , 23 de ſeptembre.

Q U A N D vous vous y mettez , ma chère nièce , vous écrivez des lettres charmantes , et vous êtes , en vérité , une des plus aimables femmes qui ſoient au monde. Vous augmentez mes regrets ; vous me faites ſentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une ſociété délicieuſe ; mais enfin , j'eſpère que malheur fera bon à quelque choſe. Je pourrai être plus utile à votre frère ici qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome ; et puisſque *Mahomet* m'a ſi bien mis avec le pape , je ne défefpère pas qu'un huguenot ne faſſe du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous diſ , mon aimable nièce , que

tous chemins mènent à Rome , ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons , mais vous et votre sœur vous me rappelez en France : je vous sacrifie le saint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse ; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous ; il est roi , mais c'est une passion de seize ans : il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens , que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié de l'Allemagne , que l'autre tremblait à son nom , qu'il avait gagné cinq batailles , qu'il était le plus grand général de l'Europe , qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de six pieds : tout cela m'aurait fait fuir mille lieues ; mais le philosophe m'a apprivoisé avec le monarque , et je n'ai vu en lui qu'un grand-homme bon et sociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'*Arnaud* des vers qui ne sont pas ce qu'il a fait de mieux ; mais songez qu'à quatre cents lieues de Paris , il est bien difficile de savoir si un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non : de plus , c'est toujours des vers ; et , bien ou mal appliqués , ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de

1750.

— tout mon cœur. D'ailleurs, d'*Arnaud* est un
 1750. bon diable qui , par-ci par-là , ne laisse pas de
 rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût , il
 se forme ; et s'il arrive qu'il se déforme , il
 n'y a pas grand mal. En un mot , la petite
 méprise du roi de Prusse n'empêche pas qu'il
 ne soit le plus aimable et le plus singulier de
 tous les hommes.

Le climat n'est point si dur qu'on se l'ima-
 gine. Vous autres parisiennes , vous pensez
 que je suis en Laponie : sachez que nous avons
 eu un été aussi chaud que le vôtre , que nous
 avons mangé de bonnes pêches et de bons
 muscats , et que , pour trois ou quatre degrés
 du soleil de plus ou de moins , il ne faut pas
 traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des
 Mahomet , mais moi je joue à Berlin des Rome
 fauvée , et je suis le plus enroué *Cicéron* que
 vous ayez vu. D'ailleurs , mon aimable enfant ,
 digérons ; voilà le grand point. Ma santé est
 à peu-près comme elle était à Paris ; et quand
 j'ai la colique , j'envoie promener tous les
 rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins
 soupers , et je m'en trouve un peu mieux.
 J'ai une grande obligation au roi de Prusse ; il
 m'a donné l'exemple de la sobriété. Quoi !
 ai-je dit , voilà un roi né gourmand , qui se
 met à table sans manger , et qui y est de bonne

compagnie, et moi je me donnerais des indigestions comme un sot ! 1750.

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre ânesse pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de fanté ! Dédommez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaisirs.

Adieu; mes complimens à tout le monde. J'espère, au mois de novembre, vous embrasser très-tendrement. J'écris à votre sœur; mais je veux que vous lui disiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE LIV.

A -M. DE VAUX, à *Nancy*.

A Potsdam, le 7 d'octobre.

Ce n'est point ma paresse, Monsieur, mais ma mauvaise fanté qui a retardé ma réponse, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand besoin d'aller faire un tour aux eaux de Plombières, dans votre voisinage. Le désir de faire encore na cour au roi de Pologne, et de vous revoir, sera mon principal motif. Je voudrais bien,

— 1750. forme , au roi de Prusse. Mon mariage est donc fait ; fera-t-il heureux ? je n'en fais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage , après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir , cet hiver prochain , vous rendre compte de tout , et peut-être vous enlever. Il n'est plus question de mon voyage d'Italie. Je vous ai sacrifié sans remords le saint-père et la ville souterraine ; j'aurais dû peut-être vous sacrifier Potsdam. Qui m'aurait dit , il y a sept ou huit mois , quand j'arrangeais ma maison avec vous à Paris , que je m'établirais à trois cents lieues dans la maison d'un autre ? et cet autre est un maître. Il m'a bien juré que je ne m'en repentirais pas ; il vous a comprise , ma chère enfant , dans une espèce de contrat qu'il a signé avec moi , et que je vous enverrai ; mais viendrez-vous gagner votre douaire de quatre mille livres ?

J'ai bien peur que vous ne fassiez comme madame de Rothembourg , qui a toujours préféré les opéra de Paris à ceux de Berlin. O destinée , comme vous arrangez les événemens , et comme vous gouvernez les pauvres humains !

Il est plaisant que les mêmes gens de lettres de Paris , qui auraient voulu m'*exterminer* , il y a un an , crient actuellement contre mon éloignement ,

éloignement, et l'appellent désertion. Il semble qu'on soit fâché d'avoir perdu sa victime. 1750.
 J'ai très-mal fait de vous quitter; mon cœur me le dit tous les jours plus que vous ne pensez; mais j'ai très-bien fait de m'éloigner de ces messieurs-là.

Je vous embrasse avec tendresse et avec douleur.

L E T T R E L V I.

A M. LE-COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 15 d'octobre.

MON cher ange, il faut que je fasse ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine sur trois cents lieues, et je vous ai vu sur le point d'en faire deux mille; et assurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne seriez pas revenu sur une de mes lettres, comme je reviens sur les vôtres; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me sera plus aisé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me transplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la Mort de César. Nous avons

Corresp. générale. Tome IV. † L

— 1750. déterré un très-bon acteur dans le prince *Henri*, l'un des frères du roi. Nous bâtiſſons ici des théâtres auffi aiſément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chiantpot-la-perruque* eſt ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus caſſé qu'il ne le mérite :

. . . *Niſi quod non ſimul eſſes , cætera lætus.*

Il vous apportera bientôt des gouttes d'*Hoffman*, des pillules de *Sthal*. Si mon voyage contribuait à la fanté de madame d'*Argental* et de vos amis, ne ſerais-je pas le plus heureux des hommes ? L'aventure de *le Kain* et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous répons que le roi mon maître approuve infiniment le roi mon maître. On ne fait guère dans mon nouveau pays ce que c'eſt que des évêques ; mais on y eſt charmé d'apprendre que, dans mon ancien pays, on met à la raiſon des perſonnes aſſez ſacrées pour croire ne devoir rien à l'Etat dont elles ont tout reçu, et mon ancienne cour fait combien elle eſt approuvée de ma nouvelle cour. Je ne ſais pas, mon cher et respectable ami, d'où peut venir le bruit qui s'eſt répandu qu'il étoit entré un peu de dépit dans ma tranſmigration. Il ſ'en faut bien

que j'y aye donné le moindre sujet : le contraire respire dans toutes les lettres que j'ai 1750.
écrites à ceux qui pouvaient en abuser.

J'ai cru avoir des raisons bien fortes de me transplanter. Je mène d'ailleurs ici une vie solitaire et occupée , qui convient à la fois à ma santé et à mes études. De mon cabinet je n'ai que trois pas à faire pour souper avec un homme plein d'esprit, de grâces , d'imagination, qui est le lien de la société, et qui n'a d'autre malheur que d'être un très-grand et très-puissant roi. Je goûte le plaisir de lui être utile dans ses études , et j'en prends de nouvelles forces pour diriger les miennes. J'apprends , en le corrigeant , à me corriger moi-même. Il semble que la nature l'ait fait exprès pour moi ; enfin , toutes mes heures sont délicieuses. Je n'ai pas trouvé ici le moindre bout d'épée dans mes roses. Eh bien , mon cher ami, avec tout cela je ne suis point heureux, et je ne le ferai point ; non, je ne le ferai point, et vous en êtes cause. J'ai bien encore un autre chagrin, mais ce sera pour notre entrevue : le bonheur de vous revoir l'adoucir. Si je vous en parlais à présent , je m'attristerais sans consolation. Je ne veux vous montrer mes blessures que quand vous y verserez du baumé.

Préparez-vous à voir encore Rome sauvée sur notre petit théâtre du grenier. Je me soucie

— fort peu de celui du faubourg Saint-Germain.
 1750. Adieu , vous qui me tenez lieu de public ,
 vous que j'aimerai tendrement toute ma vie.
 Adieu , vous que je n'ai pu quitter que pour
Frédéric le grand. Mille tendres respects au bois
 de Boulogne.

L E T T R E L V I I .

A U M E M E .

A Potsdam , ce 27 d'octobre.

MON historiographie est donnée , mes
 anges ; madame de *Pompadour*, qui me l'écrit ,
 me mande en même temps que le roi a la
 bonté de me conserver une ancienne pension
 de deux mille livres. Je n'ai que des grâces à
 rendre. Le bien que je dis de ma patrie , en
 fera moins suspect ; n'étant plus historiographe ,
 je n'en serai que meilleur historien. Les éloges
 que le chambellan du roi de Prusse donnera
 au roi de France , ne feront que la voix de la
 vérité. Mon cher et respectable ami ; voici
 le temps où il ne faut plus faire que de la prose.
 Un vieux poëte , un vieil amant , un vieux
 chanteur et un vieux cheval , ne valent rien.
 Il vous reviendra Rome sauvée , Zulime ,

Adélaïde. Cela est bien honnête , et je viendrai prendre congé sur le théâtre de mon grenier. J'espère que madame d'*Argental* viendra nous entendre. Mes derniers travaux seront pour mes anges. Je voudrais déjà être auprès de vous ; je voudrais me consoler avec vous de mon bonheur. Pourquoi faut-il que je sois si heureux à Potsdam , quand vous êtes à Paris ? pourquoi tous les êtres pensans et bien pensans , les gens de goût , les bons cœurs ne font-ils pas un petit peloton dans quelque coin de ce monde ? Quand vous reverrai-je ? Il n'y a pas moyen de se mettre en route dans le terrain fangeux de l'Allemagne. On ne se tire point des boues dans ce temps-ci , surtout dans les abominables campagnes de la Westphalie ; il faudra absolument attendre les gelées , alors on va comme le vent du nord , et on n'a jamais froid ; car on est tout fourré dans son carrosse , et on ne descend que dans des étuves. Il ne fait froid qu'en France en hiver , parce qu'on y oublie au mois de juin qu'il y aura un mois de décembre.

Je ne vous oublierai jamais , mes anges , dans aucun mois de l'année , dans aucun lieu de la terre ; mais , encore une fois et cent fois , je n'ai pu ni dû refuser les bontés du roi de Prusse. Je vois tous les jours des gens qui s'en vont au diable pour de bien moins fortes

— raïsons. Non-seulement on les approuve, mais
 1750. on les regarde comme des gens favorisés de
 la fortune. Or, je vous jure qu'il n'y a aucune
 comparaïson à faire de mon état à celui de tous
 ceux qui s'expatrient pour aller dire le roi
 mon maître. Comptez que j'ai toutes sortes
 de raïsons, et que je n'ai qu'un seul chagrin;
 je n'ai aussi qu'un seul désir. Tout cela sera
 tiré au clair au mois de décembre; et s'il gelait
 plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais
 tant le vent du nord, je l'invoque à présent,
 comme les poètes grecs invoquaient le zéphyr?
 Que faites-vous cependant? avez-vous reçu
 le *Kain*? y a-t-il bien des tracasseries à la comé-
 die? applaudit-on toujours des sottises qui
 ont l'air de l'esprit? joue-t-on des opéra détes-
 tables? fait-on de mauvaises chansons? Qui
 est-ce qui fait un plat discours à l'académie,
 en succédant à *Gilles* le philosophe? *Duclos*
 n'est-il pas historiographe? Mademoiselle
Duménil boit-elle toujours pinte? en perd-elle
 sa santé et son talent? Mademoiselle *Gauffin*
 croit-elle toujours être grande tragique?
 a-t-elle quelque notaire ou quelque prince?
 Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours
 un peu.

L E T T R E L V I I I.

1750.

A M A D A M E D E N I S.

A Potfdam , 28 d'octobre.

JE ne fais pas pourquoi le roi me prive de la place d'hiftoriographe de France , et qu'il daigne me confervcr le brevet de fon gentil-homme ordinaire ; c'eft précifément parce que je fuis en pays étranger que je fuis plus propre à être hiftorien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poids à la vérité. Ma chère enfant , pour écrire l'hiftoire de fon pays , il faut être hors de fon pays.

Me voilà donc à préfent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut fervir deux maîtres à la fois , avait affurément bien raifon ; auffi , pour ne point le contredire , je n'en fers aucun. Je vous jure que je m'enfuirais s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan , comme dans les autres cours. Ma fonction eft de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Pruffe pour arrondir un peu fes ouvrages de profe et de vers. Je fuis fon grammairien et point fon chambellan. Le refte du jour eft à moi , et la

soirée finit par un souper agréable. Il arrivera
 1750. qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas ,
 je n'exercerai point du tout la chambellanie ,
 et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes
 extraits sur *Louis XIV.* Je ferai venir de Leip-
 sique les livres dont j'aurai besoin , et je finirai
 ici ce Siècle de *Louis XIV.*, que peut-être je
 n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont
 j'élevais ce monument à l'honneur de ma
 patrie , auraient servi à m'écraser. Un mot
 hardi eût paru une licence effrénée ; on aurait
 interprété les choses les plus innocentes avec
 cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce
 qui est arrivé à *Duclos* après son Histoire de
Louis XI. S'il est mon successeur en historio-
 graphie , comme on le dit , je lui conseille
 de n'écrire que quand il fera, comme moi, un
 petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que
 le roi de Prusse va faire de l'histoire de son
 pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce
 qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce
 droit dans toute son étendue. Figurez-vous
 que , pour avoir l'air plus impartial , il tombe
 sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai
 rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un
 peu ce grand-père , parce qu'il était magni-
 fique et qu'il a laissé de beaux monumens.

J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi ; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides , et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit : C'est votre grand-père , ce n'est pas le mien , faites-en tout ce que vous voudrez ; et je me suis réduit à éplucher des phrases. Tout cela amuse et rend la journée pleine ; mais , ma chère enfant , ces journées se passent loin de vous. Je ne vous écris jamais sans regrets , sans remords et sans amertume.

L E T T R E L I X.

A L A M E M E.

A Potsdam , 6 de novembre.

ON fait donc à Paris, ma chère enfant , que nous avons joué à Potsdam la Mort de César, que le prince *Henri* est bon acteur, n'a point d'accent, et est très-aimable, et qu'il y a ici du plaisir ? Tout cela est vrai ; . . . mais . . . les soupers du roi sont délicieux ; on y parle raison , esprit , science ; la liberté y règne : il est l'ame de tout cela ; point de mauvaise humeur, point de nuage, du moins point d'orages. Ma vie est libre et occupée ; mais . . . mais . . .

— 1750. opéra, comédies, carroufels, soupers à Sans-fouci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures ; mais . . . mais . . . la ville de Berlin grande, bien mieux percée que Paris, palais, salles de spectacles, reines affables, princesses charmantes, filles d'honneur belles et bien faites, la maison de madame de *Tirconel* toujours pleine et souvent trop ; . . . mais . . . mais . . . ma chère enfant, le temps commence à se mettre à un beau froid.

Je suis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il est impossible que je parte avant le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentimens qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à *M. d'Argental* ; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce *M. d'Argental*. Mais est-il vrai que notre *Isaac d'Argens* est allé se confiner à Monaco avec sa femme qui est grande virtuose ? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien lians ; il prend mes dimensions durement avec son

quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai, c'est *la Métrie*. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscriit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné; il ne savait pas ce qu'il avait écrit; il écrira demain le contraire si on veut. Dieu me garde de le prendre pour mon médecin; il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'Histoire de l'Eglise. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris Rome sauvée? mais... mais... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

1750.

L E T T R E L X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 14 de novembre.

CHIANTPOT-LA-PERRUQUE a été fidelle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'*Arnaud* la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'*Argens*, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poësies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les filles d'honneur; et enfin, quand il me vit arrivé, il fut désespéré, quoique, en vérité, je n'aye pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui; mais le roi me traite avec des bontés distinguées; mais Rome sauvée a été très-bien

reque , et son Mauvais riche assez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers , qui ont du goût , les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon , adressés à la princesse *Amélie* , quel parti a pris mon *Baculard d'Arnaud* ? mon *Baculard* a voulu aussi défavouer une mauvaise préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaise édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne savait pas que j'avais expressément défendu qu'on fît usage de cette rapsodie dont , par parenthèse , j'ai l'original écrit et signé de sa main. Il s'adresse donc à mon cher ami *Fréron* , il lui mande que je l'ai perdu à la cour , que j'ai mis en usage une politique profonde pour le perdre dans l'esprit du roi , que j'ai ajouté à sa préface des choses horribles contre la France , et qu'en un mot , il prie l'illustre *Fréron* d'annoncer au public , qui a les yeux sur *Baculard* , qu'il se lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires , qui écrivent ici les sottises de Paris , mandent ce beau défaveu. Par hasard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue , et il a vu qu'il n'y avait pas un seul mot contre la France , que par conséquent *Baculard* est un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé , et il avait quelque

1750. envie de renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur, et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. *Baculard d'Arnaud* ne fait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit, il veut savoir s'il est vrai que d'Arnaud ait écrit à *Fréron* que je l'avais desservi dans l'esprit de sa Majesté, &c. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris, que M. *Berrier* avait voulu voir la lettre de d'Arnaud à *Fréron*, que cette lettre était publique. Franchement, vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz : Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissez-vous *Baculard* briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du

monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie donc de m'en mander tout ce que vous savez. Ne pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron*? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'*Arnaud* défavoue la préface en question; je parle de la lettre particulière dans laquelle il se déchaîne, lettre que *Fréron* aura sans doute communiquée. 1750.

A l'égard de cette préface que j'ai profrite; il y a long-temps, j'ignore si le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu; mais à trois cents lieues, on court risque d'être mal servi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'*Arnaud*, fussent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiseries; mais ne m'eus-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines? Chacun a les siennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui est si paresseux d'écrire, et qui ne l'est jamais d'être bienfaisant.

1750. P. S. J'écris à M. Berrier. Je lui envoie cette préface, afin qu'il soit convaincu par ses yeux de l'imposture, qu'il impose silence à Fréron, ou qu'il l'oblige à se rétracter.

L E T T R E L X I.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, 17 de novembre.

J'E-fais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes surtout sont déchainées, comme elles l'étaient à Montpellier contre M. d'Affouci; mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être page :
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voisinage
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. Algarotti me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dresde un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il faisait : *Io sono*, répondit-il, *il cattolico di sua maestà*; pour moi je suis *il pedagogo di sua maestà*.

maestà. Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes , je vivrai tranquille. 1750.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de *Pasiphaë* , je l'aurais laissé faire avec son taureau , et j'aurais dit comme cet anglais à peu-près en pareil cas : *Je ne me mêle pas de leurs amours*. Les *mais* , ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre , ne tombent point du tout sur ce qu'on dit dans le monde , ni sur les reproches qu'on me fait en France d'être ici. Je vous expliquerai mon énigme quand nous nous verrons.

En attendant , je vous envoie Rome par le courier de milord *Tirconel*. Faites de la république romaine tout ce qui vous plaira. Je suis toujours d'avis que cela est bon à jouer dans la grand'salle du palais devant messieurs des enquêtes ou devant l'université. J'aime mieux , à la vérité , une scène de César et de Catilina , que tout Zaïre ; mais cette Zaïre fait pleurer les saintes ames et les ames tendres. Il y en a beaucoup , et à Paris il y a bien peu de romains.

Puisque le courier me donne du temps , je ne peux m'empêcher de vous donner la clef d'un de ces *mais* , de peur que votre imagination ne fasse de fausses clefs. J'ai bien peur de dire au roi de Prusse comme *Jasmin* : *Vous n'êtes pas trop corrigé , mon maître*. J'avais vu

— 1750. une lettre touchante , pathétique , et même fort chrétienne que le roi avait daigné écrire à d'Arget sur la mort de sa femme. J'ai appris que le même jour sa Majesté avait fait une épigramme contre la défunte ; cela ne laisse pas de donner à penser. Nous sommes ici trois ou quatre étrangers comme des moines dans une abbaye. Dieu veuille que le père abbé se contente de se moquer de nous. Cependant il y a ici une dose assez honnête *di questa rabbia detta gelosia*. Où l'envie ne se fourre-t-elle pas , puisqu'elle est ici ? Ah ! je vous jure qu'il n'y a rien à envier. Il n'y aurait qu'à vivre paisiblement ; mais les rois sont comme les coquettes ; leurs regards sont jaloux , et Frédéric est une très-grande coquette ; mais , après tout , il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre.

Le plus cruel de tous les *mais* , c'est que je vois bien , ma chère enfant , que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour , c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées , attendez-moi à Paris , et nous raisonnerons. Adieu ; que votre amitié me soutienne.

L E T T R E L X I I.

1750.

A LA MEME.

A Potsdam, 24 de novembre.

LE soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'*Arnaud* s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi, ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlotembourg, il y a quelque temps, sa comédie du Mauvais riche; mais les pièces tirées du nouveau Testament ne réussissent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme *Ovide* dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir dans vingt-quatre heures; et comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'*Arnaud* avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poète du roi, et sa Majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très-galans. Nous n'avons point, depuis *Bélifaire*,

— de plus terrible chute. Comme le monarque
1750. bel esprit, traite un de ses deux soleils ! Je
lui avais écrit sur la route, quand j'allais à
sa cour :

Quel diable de Marc-Antonin !
Et quelle malice est la vôtre !
Vous égratignez d'une main ,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours ;
mais . . . adieu , adieu ; je brûle de venir vous
embrasser.

L E T T R E L X I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 de novembre.

MON cher ange, vous me rendez bien la
justice de croire que j'attends avec quelque
impatience le moment de vous revoir ; mais ,
ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés
de *Frédéric le grand*, ni le palais enchanté où
ma chevalerie errante est retenue, ni mes
ouvrages que je corrige tous les jours, ni
l'aventure de d'*Arnaud*, ne me permettent de
partir avant le 15 ou le 20 de décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de *Mouhi* s'est amusé à écrire quelquefois des sottises contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire; rien n'est plus vrai, ni si public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre son ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre son propre frère. On ne fait pas assurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de *Mouhi*; mais vous m'avouerez qu'il est fort plaisant que ce *Mouhi* me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il se flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ses petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie; il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponse pour moi, et qu'elle l'assurât de tous mes sentimens pour lui et pour la chevalière.

Votre Aménophis est de *Linant*; c'est l'Artaxerce de *Metastasio*. Ce pauvre diable a été sifflé de son vivant et après sa mort. Les sifflets et la faim l'avaient fait périr, digne sort d'un auteur. Cependant vos badauds ne cessent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les siennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce

— 1750. beau pays-là , et de jouir du repos auprès
 d'un héros , à l'abri de la canaille qui me per-
 fécutait , des graves pédans qui ne me défen-
 daient pas , des dévots qui , tôt ou tard ,
 m'auraient joué un mauvais tour , et de l'envie
 qui ne cesse de fucer le sang que quand on
 n'en a plus. La nature a fait *Frédéric le grand*
 pour moi. Il faudra que le diable s'en mêle ,
 si les dernières années de ma vie ne sont pas
 heureuses auprès d'un prince qui pense en
 tout comme moi , et qui daigne m'aimer
 autant qu'un roi en est capable. On croit que
 je suis dans une cour , et je suis dans une
 retraite philosophique ; mais vous me man-
 quez , mes chers anges. Je me suis arraché la
 moitié du cœur pour mettre l'autre en sûreté ,
 et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous
 parlerons à mon retour. En attendant , je joins
 ici , pour vous amuser , une page d'une épître
 que j'ai corrigée. Il me semble que vous y
 êtes pour quelque chose. Il s'agit de la vertu
 et de l'amitié. Dites-moi si l'allemand agâ-
 te mon français , et si je me suis rouillé comme
Rouffseau. N'allez pas croire que j'apprenne
 sérieusement la langue tudesque ; je me borne
 prudemment à savoir ce qu'il en faut pour
 parler à mes gens , à mes chevaux. Je ne suis
 pas d'un âge à entrer dans toutes les délica-
 tesses de cette langue si douce et si harmo-

nieuse ; mais il faut savoir se faire entendre d'un postillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'*Argental*, M. de *Pont-de-Vesle*, M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin* auront toujours pour moi les mêmes bontés : et qui fait si un jour car Adieu ; je vous embrasse tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baise vos ailes de bien loin. 1750.

L E T T R E L X I V.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUOI QUE vous paraissiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur ; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu consolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'*Arnaud*. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commission dont il était honoré, devait servir à vous faire regretter ; et la manière dont il s'est conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en suis bien

— honteux ; s'il n'avait été qu'ingrat envers
1750. moi , je ne vous en parlerais pas.

Voilà , mon ancien ami , ce que sont ces hommes qui prétendent à la littérature : *O inhumaniores litteræ !* Je gémis sur les belles-lettres , si elles sont ainsi infectées ; et je gémis sur ma patrie , si elle souffre les serpens que les cendres des *Desfontaines* ont produits. Mais , après tout , en plaignant les méchans et ceux qui les tolèrent , en plaignant jusqu'à d'*Arnaud* même , tombé par l'opprobre dans la misère , je ne laisse pas de jouir d'un repos assez doux , de la faveur et de la société d'un des plus grands rois qui aient jamais été , d'un philosophe sur le trône , d'un héros qui méprise jusqu'à l'héroïsme , et qui vit dans Potsdam comme *Platon* vivait avec ses amis. Les dignités , les honneurs , les bienfaits dont il me comble , sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue ; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres , que tant de misérables déshonorent , fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné le matin , et gouverné seul , il est philosophe le reste du jour , et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris ; ils sont toujours délicieux ,
mais

mais on y parle toujours raison ; on y pense hardiment , on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit , et il en donne. Ma foi , d'*Arnaud* avait raison de vouloir souper avec lui ; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu ; quand vous souperez avec M. de *la Poplinière* , songez aux soupers de *Frédéric le grand* ; félicitez-moi de vivre de son temps , et pardonnez à l'envie , si mon bonheur extrême et inoui lui fait grincer les dents. 1750.

L E T T R E L X V.

A M A D A M E

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam , le 8 de décembre.

RÉCEVEZ , Madame , mes hommages , mes regrets , mes souhaits , des gouttes d'*Hoffmann* et des pilules de *Sthal* , par M. d'*Amon* (*), mon camarade en chambellanie , et mon très-supérieur en négociations. Il est envoyé du roi de Prusse ; il vient resserrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre aussi forts et aussi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu

(*) Ou *Damon*.

— 1759. l'accompagner ! Mais sa jeunesse et sa santé lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop présumé de moi ; mon cœur m'avait séduit selon la louable coutume ; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges ; mais l'archange *Frédéric*, et le froid, et ma poitrine serrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, Madame, une autre cargaison un peu plus ample de gouttes et de pilules. Le médecin du roi, qui doit me les donner, est allé accompagner madame la margrave de *Bareith* ; et il est difficile de trouver à Potsdam, qui est à huit lieues de Berlin, de ces pilules de *Sthal*, dont personne ne fait ici usage. Il en est de ces pilules comme de moi ; elles ne sont point prophètes dans leur pays. Il semble qu'il faille se transplanter pour réussir. On va chercher bien loin le bonheur et la santé. Tout cela est à présent chez vous. M. d'*Argental* m'a mandé que votre santé était raffermie ; ainsi me voilà un peu consolé. Si les ministres ont à cœur autre chose que les intérêts politiques, M. d'*Amon* vous dira, Madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur ; il vous dira que, sans vous, je serais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de *Frédéric le grand* et le vôtre fussent dans le même climat. Il y a bien loin

de la rue Saint-Honoré à Potsdam, mais vous étendez votre empire par-tout. Je suis à 1750. Potsdam votre sujet comme à Paris. J'ai crié, dans toutes mes lettres, après M. de *Pont-de-Vesle*, M. de *Choiseul*, M. l'abbé de *Chauvelin*; ils sont tous des indifférens; ils ne pensent à moi que quand il est question d'une tragédie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi. Paris endure le cœur. Vous avez trop de plaisir, vous autres, pour penser à un homme de l'autre monde, que quarante ans de tracasseries, de cabales, d'injustices et de méchancetés ont forcé enfin de venir chercher le repos dans le séjour de la gloire. Adieu, Madame; conservez-moi des bontés qu'en vérité mon cœur mérite. J'ai reçu une lettre de M. d'*Argental*, du 24 de novembre, toute en *Baculard*. Vous savez que le roi l'a chassé honteusement, comme il le méritait. Il s'est réfugié à Dresde, où il dit qu'il était le favori des rois et des reines, et qu'une grande passion d'une grande princesse pour ce grand *Baculard*, l'a obligé de s'arracher aux plaisirs de Berlin, et de venir faire les délices de Dresde. Bonsoir, mes divins anges; je vous recommande l'envoyé de Prusse, et j'espère le suivre bientôt. Comptez qu'il m'a été absolument impossible d'avancer mon voyage, et que quand je vous parlerai, vous ne me condamnerez sur rien.

1750.

L E T T R E L X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam , ce 11 de décembre.

ME voilà toujours *Sancho-Pança* dans mon île , après avoir été *Chiantpot-la-perruque* parfois. Mes divins anges , comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé , et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Vessphalie ? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me fessiez oublier mon âge , ma faiblesse , et enfin le roi de Prusse lui-même ; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues , quand on va avoir de beaux opéra italiens , quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi , lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit *Baculard* demande absolument ma présence , ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu ? Mes anges , pardon ; je ne peux m'en dispenser , mille raisons m'y forcent ; mais , ô mes anges ! *Belzébuth* aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome sauvée à présent , et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie ? Le public a

été pour moi quand *Boyer*, l'ancien âne de Mirepoix, me persécutait ; quand il avait , 1750. avec l'eunuque *Bagoas*, l'insolence et le crédit de m'exclure de l'académie ; mais à présent qu'on me croit heureux , tout est devenu *Boyer*. Mon éloignement ramènerait les esprits si c'était un exil , mais on m'a regardé comme un homme piqué, comblé d'honneurs et de biens , et on voudrait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous , et cependant j'ai ici plus de patience. Je fais attendre , et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service , ce serait de faire jouer Sémiramis et Oreste. On va bien les représenter ici. Pourquoi leur préférerait-on à Paris le Comte d'Essex , et je ne fais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et d'être méprisés ? Cependant , dites-moi si M. *Maboul*, ce savant homme , est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux ? quel autre est à la tête des lois , ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom ? Il y a un an que je plaide par humeur en France , contre un coquin qui s'est avisé de vouloir être jugé en la prévôté du louvre , sous prétexte que j'étais de la maison du roi. J'ai voulu

— le remettre dans les règles, le renvoyer à son
 1750. juge naturel, et ce beau règlement de juges
 n'a pu encore être fait. Si pareille chose arrivait
 ici, le magistrat qui en ferait coupable ferait
 sévèrement puni; car le roi a dit de lui-même :

J'appris à distinguer l'homme du souverain,
 Et je fus roi sévère et citoyen humain.

En effet, il est tout cela, et tout va bien, et on
 est heureux. *Salomon* était un pauvre homme
 en comparaison de lui. Il ne lui manque que
 de connaître un peu plutôt ses *Baculard*. Je
 vous remercie, mon cher et respectable ami,
 de la lettre que vous m'avez écrite sur ce
 malheureux correspondant de *Fréron*. Et on
 souffre des *Frérons* ! et ils sont protégés ! et on
 veut que je revienne ! *Virtutem incolumem*
odimus sublatam ex oculis, quærimus invidi. On
 a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on
 m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont
 conduit dans un port tranquille et glorieux,
 je ne le quitterai assurément que pour vous.

L E T T R E L X V I I.

1750.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Berlin, au château, 26 de décembre.

JE vous écris à côté d'un poële, la tête pesante et le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Phaëton. Mademoiselle *Astrua* est la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

Je suis à peine convalescent, comment partir? Le char d'*Apollon* s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas.

1750.

Ma destinée est d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée ; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'*Aurélië*. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayez des rivales, que vous fassiez des rivaux ; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, Mesdames, *Cicéron* et *Caton* ne sont pas galans ; *César* et *Catiline* couchaient avec vous, j'en conviens ; mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre et son *Cicéron*, et lisez Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de *Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de *Nervinde* et

d'Hochstet. *Varité, c'est ma devise.* J'ai besoin de plus d'une consolation. Ce ne sont point les rois, cç sont les belles-lettres qui la donnent. 1750.

L E T T R E L X V I I I.

A L A M E M E , à Paris.

A Berlin, 3 de janvier.

MA chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaissez *Jeanne*, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amusait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de *Chapelain*. Cette Pucelle, faite pour être enfermée sous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de *Tinois* n'a pas résisté aux prières et aux présens du prince *Henri*, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnés* en sa possession. Il a transcrit le poëme, il a livré mon sérail au prince *Henri* pour quelques ducats. J'ai chassé *Tinois*; je l'ai renvoyé dans son pays. J'ai été me plaindre au prince *Henri*; il m'a juré qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Ce n'est, à la vérité, qu'un serment de prince, mais il est honnête homme. Enfin, il est aimable, il m'a séduit; je suis faible, je lui ai laissé *Jeanne*; 1751.

1751. — mais s'il arrive jamais un malheur, si on fait une seconde copie, où me cacher ? Ma barbe devient fort grise; la poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de Louis XIV.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers souffert qu'on m'eût dit : *Dove avete pigliato tante coglionerie ?* mais aujourd'hui cela ferait trop ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladium ! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens ; mais je n'ai point d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux sentimens bien désagréables, la tristesse et la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé ; mais ayez surtout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah, faut-il vivre d'espérance ! Adieu ; je vous embrasse tristement.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 de janvier.

Ce climat-ci me tue , mes anges ; et vous me tuez encore par vos reproches , par vos rigueurs , par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons , de ma mauvaise santé , des affaires qui me retiennent , d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière , et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois , de semaine en semaine. Une petite partie de mon ame est ici , l'autre est avec vous. Je n'ose plus , de peur de mentir , vous dire : je partirai dans huit jours , dans quinze ; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt. Ne le soyez pas non plus , si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges , la destinée se joue des faibles mortels ; elle vous force , vous , monsieur d'*Argental* , à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées ; elle fait rester madame d'*Argental* dans sa chaise longue ; elle fait mourir le fade *Roselli* par l'insipide *Ribou* ; elle tue le maréchal de *Saxe*

— 1751. à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats, et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je fais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand-homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec DIEU, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car, dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste. On vous dira peut-être que, tout languissant que je suis, je ne laisse pas de jouer la comédie; mais vous remarquerez que je suis le bon homme *Lusignan*; je le représente d'après nature, et tout le monde a avoué qu'on ne pouvait pas avoir l'air plus mourant. On dit que *Bellecour* ne réussit pas si bien avec sa belle figure; mais, mon cher ange, ne parlons des délices du théâtre que

quand je ferai à Paris. Puisque vous êtes toujours comme le peuple romain, fou des spectacles, j'ai de quoi vous amuser. 1751.

Il y avait, depuis un mois, une grande lettre pour madame d'Argental, avec un paquet, entre les mains d'un envoyé prussien qui devait loger chez moi à Paris. Cet envoyé ne part pas sitôt, et peut-être le devancerai-je. Bonsoir, mes divins anges.

Non, non, vraiment; notre prussien partira avant moi, et comptez, mes anges, que j'en suis pénétré de douleur.

LETTRE LXX.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Berlin, 12 de janvier.

ENFIN, voici notre chambellan d'Amon. Il vous remettra mon gros paquet, il couchera dans mon lit. J'aimerais mieux y être que dans celui où je suis; c'est pourtant le lit du grand électeur. C'est le bisaïeul du roi régnant. Chaque pays a son grand-homme. Il avait du moins un bon lit, chose assez rare de son temps. Le dernier roi ne connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien-étonné de me voir ici,

— 1751. et encore plus, d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaïses de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi, mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué *Zaïre*. La princesse *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Lusignan*. Notre princesse joue bien mieux *Hermione*; aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'est très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel* c'est un digne anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours ferré et caustique, je ne fais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courier de Hambourg. D'*Amon* est un vrai nom de comédie, mais il ne joue que sa comédie

de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume —
ni au rôle que je joue ni à votre absence, 1751.
foyez-en bien convaincue.

L E T T R E L X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, dernier de janvier.

MON cher ange, mon cher ami, j'ai écrit à ma nièce que tout ce que je lui disais était pour vous, et je vous en dis autant pour elle. Ma santé est devenue bien déplorable. Je ne peux pas écrire long-temps. Je commencerai d'abord par vous dire qu'il faut absolument attendre un temps plus doux pour revenir au colombier. J'ajouterai que je crains beaucoup de me trouver à Paris au milieu de toutes les tracasseries que vont causer ces éditions, d'essuyer les querelles des libraires, de compromettre les examinateurs des livres, d'essuyer les murmures des dévots, et d'être exposé aux *Frérons*. Il est impossible qu'un homme de lettres, qui a pensé librement, et qui passe pour être heureux, ne soit pas persécuté en France. La fureur publique poursuit toujours un homme public qu'on n'a pu rendre infortuné. Je n'ai jamais éprouvé de faveur que

— quand l'ancien évêque de Mirepoix me per-
1751. fécutait.

Lambert a très-mal fait d'entreprendre une édition de mes sottises en vers et en prose, sans m'en avertir ; il a mal fait, après l'avoir entreprise, de n'en pas précipiter l'exécution, et il a plus mal fait de demander des examinateurs. Pour peu que ces examinateurs craignent, malgré leur philosophie et leur bonne volonté, de se commettre avec des gens qui n'ont ni bonne volonté ni philosophie, il en naîtra une hydre de tracasseries, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour essuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choses trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permission tacite. Je vous avoue, mon cher et respectable ami, que je voudrais bien ne reparaitre que quand tous ces petits orages seront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches vous avez eu la bonté de faire. Votre est à l'épreuve du temps et de l'absence. ne me verrez plus jouer *Cicéron*. Je l'ai entré sur le petit théâtre que j'ai créé le palais de Berlin, et je vous assure que j'ai bien mieux joué qu'à Paris ; mais, pour jouer *Cicéron*, il faut avoir des dents, et ma maladie

maladie me les a fait perdre en grande partie. —
Je ne suis plus qu'un vieux radoteur , 1751.

Et je ne vis pas un moment
Sans sentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus se prodiguer au monde. J'aurais voulu passer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas ; mais je vous répète que, quand j'aurai la consolation de vous entretenir, vous serez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puisqu'il m'a séparé de vous. Madame d'*Argental* a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pilules de *Sthal* que je lui adressai au commencement de décembre, quand le chambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à présent. Un ministre qui se porte bien peut voyager au milieu des neiges ; mais, dans l'état où je suis, il faut que j'attende une saison moins rude. Adieu ; je ne ferai plus de complimens à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

1751.

L E T T R E L X X I . I .

A MADAME DENIS.

A Berlin , 20 de février.

JE vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuse, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV.* Il serait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans son pays natal; mais il ne ferait pas écrit si librement. Je me retrouverais le matin avec des jansénistes, le soir avec des molinistes; la préférence m'embarrasserait; au lieu qu'ici je jouis de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention est donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons si vous y réussirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait scandalisé les dévots de Paris. J'imagine bien qu'à Constantinople on trouverait mauvais que j'eusse ainsi traité le grand prophète des osmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoristes? En vérité, c'est un plaisant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel

que l'abbé *Desfontaines*, eût persuadé à quelques gens de robe mal instruits que cette tragédie était dangereuse à la religion ? Encore si j'avais fait l'embrâsement de Sodôme , cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre ; mais rien ne l'attachait à *Mahomet*. Enfin , il parvint à exciter le zèle d'un homme en place ; et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste encore , et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de *Richelieu* aura beau faire , les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié ! Si cet ouvrage avait été d'un inconnu , on n'aurait rien dit ; mais il était de moi , et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfans d'*Apollon*, c'est de la patience, et ce n'est pas là-d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qui vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains ; ce sont deux saintes villes. Pour moi , je ne fais plus à quel saint me vouer depuis que j'en me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

1751.

L E T T R E L X X I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de février, des neiges de Berlin.

O Destinée, destinée ! ô neiges ! ô maladies ! ô absence ! Comment vous portez-vous , mes anges ? Sans la santé tout est amertume. Le roi de Prusse m'a donné la jouissance d'une maison charmante ; mais, tout *Salomon* qu'il est , il ne me guérira pas. Tous les rois de la terre ne peuvent rendre un malingre heureux ! Il faut que je vous parle d'une autre anicroche : *André*, cet échappé du système , s'avise , au bout de trente ans , un jour avant la prescription , de faire revivre un billet que je lui fis en jeune homme , pour des billets de banque qu'il me donna dans la décadence du système , et que je voulus faire en vain passer au *vîsa* , en faveur de madame de *Vinterfeld* , qui était alors dans le besoin. Ces billets de banque d'*André* étaient des feuilles de chêne. Il m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec toutes les paperasses de ce temps-là ; aujourd'hui il le retrouve pendant mon absence , il le vend à un procureur , et fait saisir tout mon bien. Ne trouvez-vous pas l'action honnête ? J'ai

trouvé ici une espèce d'*André* qui m'a voulu voler une somme un peu plus considérable ; 1751.
 mais il n'y a pas réussi, et j'ai eu bonne justice. Mais, pour l'*André* de Paris, je crois que je serai obligé de le payer et de le déshonorer, attendu que mon billet est pur et simple, et qu'il n'y a pas moyen de plaider contre sa signature et contre un procureur.

J'ai appris avec délices que M. de la *Bourdonnaye* avait gagné son procès ; mais qui lui rendra ses dents qu'il a perdues à la bastille ? Mon cher ange, je perds ici les miennes. Une affection scorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on eût les mêmes maux dans le palais du roi de Prusse et à la bastille ? Ma santé est bien déplorable ; sans cela il me semble que j'aurais fait bien des choses qui vous auraient plu ; et vous auriez avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin, et que, dans les glaces de mon âge, il s'était glissé quelque étincelle du feu dont le *Salomon* du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tous tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout son cœur.

1751.

L E T T R E L X X I V.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 de mars.

J'ESPÈRE, Monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poème qui méritait le prix ; c'est le sort des *Ximenès* d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois ; mais les bontés extrêmes du grand-homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce, pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de son loisir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions si distinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter ; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excusable auprès d'eux. Permettez-moi, Monsieur, de présenter mes respects à madame votre mère, et recevez les miens.

L E T T R E L X X V.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Potsdam, 15 de mars.

MON adorable ange, vous avez donc vu mon prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et resouper avec madame d'Argental et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recrus à Rome sauvée, à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de *Louis XIV*; car je serai historiographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eû tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de *Pont-de-Vesle* avouera que si *Louis XIV* n'est pas grand, son siècle l'est. Je n'ai pu accompagner notre chambellan dans les fanges et dans les neiges, où j'aurais été enterré; j'étais malade. D'*Arnaud* et compagnie, et les petits barbouilleurs auraient été trop aises. D'*Arnaud*, animé du vrai désir de la gloire, n'ayant pu encore se faire un nom assez illustre par ses immortels ouvrages, s'en est fait un par son ingratitude envers moi, et par ses procédés. Il s'est noblement lié avec

— un *Rozemberg*, mauvais comédien souffert à
 1751. Berlin, et avec les *Frérons* soufferts à Paris ;
 et que de belles nouvelles envoyées de canaille
 à canaille, et perçant chez les oisifs honnêtes
 gens du beau monde de Paris ! A entendre
 ces beaux messieurs, j'avais perdu un grand
 procès, j'avais trompé un honnête banquier
 juif ; et le roi qui, sans doute, prend contre
 moi le parti de l'ancien Testament, m'avait
 disgrâcié ; et j'étais perdu, et *Fréron* riait, et
Nivelle-la-Chauffée racontait tout cela aussi froi-
 dement qu'il en est capable, et on imprimait
 ma Pucelle, et ensuite on me faisait mort. Je
 suis pourtant encore en vie ; et le roi a eu
 tant de bonté pour moi, pendant ma maladie,
 que je serais le plus ingrat des hommes si je
 ne passais pas encore quelques mois auprès
 de lui. J'étais le seul animal de mon espèce
 qu'il logeât dans son palais à Berlin, et quand
 il partit pour Potsdam, et que je ne pus le
 suivre, il me laissa équipages, cuisiniers, et
cætera ; et ses mulets et ses chevaux condui-
 saient mes meubles de passage à une maison
 délicieuse, dont il m'a laissé la jouissance,
 aux portes de Potsdam ; et il me conservait un
 appartement charmant dans son palais de
 Potsdam, où je couche une partie de la
 semaine ; et j'admire toujours de près ce génie
 unique, et il daigne se communiquer à moi ;

et,

et, enfin, si je n'étais pas à trois cents lieues de vous, si je ne vous aimais pas avec la plus vive tendresse, et si j'avais un peu de santé, je serais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux successeurs des *Desfontaines*, aux petits beaux esprits, aux cuistres qui disent : Est-il possible qu'il ait vingt mille francs de pension, tandis que nous n'en avons point ? qu'il ait une clef d'or à sa poche, tandis que nous n'y avons pas de mouchoir ? et une grande croix bleue à son cou, quand nous voudrions l'étrangler ? Ils ne savent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma pension, ne me touchent ; que j'abandonnerais tout cela sans le moindre regret, si je n'étais pas uniquement attaché à la personne d'un grand-homme qui fait mon bonheur. Ils ne savent pas que je vis heureux, et que je serai encore plus heureux, quand je pourrai vous embrasser et vous consacrer les derniers momens de ma vie. Mille tendres respects à toute votre maison et à vos amis. •

1751.

LETTRE LXXVI.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, 20 de mars.

ME voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne sont pas trop favorables à un convalescent. Je n'espère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je suis entre *Louis XIV* et *Frédéric*. Je ferais bien mieux de corriger assidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'est être dans le cas de l'abbé *Villers*, qui avait fait un livre intitulé *Réflexions sur les défauts d'autrui*. Il alla au sermon d'un capucin; le moine dit, en naillant, à son auditoire : Mes chers frères, j'avais dessein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église, *Réflexions sur les défauts d'autrui* : eh, mon ami, que n'en fais-tu sur les tiens ! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris sitôt qu'elle sera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas seulement entendre parler. Voilà trop de bâtards; je

voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je sois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiseres. Le bon n'a jamais été si rare. Il faut qu'il le soit, sans quoi il ne serait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'esprit !

Tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, mon enfant, parce que le siècle passé a été le précepteur du nôtre ; mais le génie est un don de DIEU ; c'est la grâce, c'est le partage du très-petit nombre des élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour ; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter *Virgile* et *Racine* pour les feuilles volantes de nos jours ! Don *Quichotte* fit une infidélité d'un moment à *Dulcinée* pour *Mari-torne*. Adieu, adieu ; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

1751.

L E T T R E L X X V I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam , 27 d'avril.

M O N cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiselle *Guichard*. Vous ne m'en dites rien ; vous ne me confiez jamais ni vos plaisirs , ni vos peines , comme si je ne les partageais pas , comme si trois cents lieues étaient quelque chose pour le cœur , et pouvaient affaiblir les sentimens. Voilà donc cette pauvre petite fleur , si souvent battue de la grêle , à la fin coupée pour jamais ! Mon cher ange , conservez bien madame d'*Argental* ; c'est une fleur d'une plus belle espèce et plus forte ; mais elle a été exposée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle se porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année ? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir : sans doute , je le devrais et je le voudrais ; mais ma Porte-Maillot est à Potsdam et à Sans-souci. J'ai toutes mes paperasses ; il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'historiographe comme indélébile. Mon Siècle de *Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps

que ma mauvaise fanté peut me laisser encore; pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne suis-je pas un bon français? n'est-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus? 1751.

Potsdam est plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les *Algarotti* et les *Maupertuis* y sont. On travaille, on soupe ensuite gaiement avec un roi qui est un grand-homme de bonne compagnie. Tout cela serait charmant; mais la fanté! Ah! la fanté, et vous, mon cher ange, vous me manquez absolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns souffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un *Fontenelle*, cent *Guichard*. Allons toujours pourtant; on ne laisse pas d'avoir quelques roses à cueillir dans ce champ d'épines. Monsieur fort tous les jours, sans doute, à quatre heures; monsieur va aux spectacles, et porte ensuite à souper sa joie douce et son humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je suis, tenant mon ventre à deux mains, et ensuite ma plume; souffrant, travaillant, soupant, espérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, sans ces maux d'entrailles, sans votre absence, le pays où je suis serait

1751. — mon paradis. Etre dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au soir; avoir abjuré les dîners trop brillans, trop considérables, trop-mal sains; souper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philosophe; aller travailler à son Siècle dans une maison de campagne dont une belle rivière baigne les murs; tout cela serait délicieux, mais vous me gêtez tout. On dit que je n'ai pas grand'chose à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux arts, de spectacles et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertissez-moi, et j'y ferai un petit tour: mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'est un préliminaire indispensable.

Adieu; je vous écris en souffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres respects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

LETTRE LXXVIII.

1751.

A U M E M E, à Paris.

4 de mai.

MON cher ange , le roi de Prusse , tout roi et tout grand-homme qu'il est , ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour augmente ces regrets ; ils sont bien justes. J'ai quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conseil, mon ami , ma consolation. On a quatre jours à vivre ; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer ? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable ; mais , mon cher ange , encore une fois , daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Etait-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent rivaux , d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissans , et d'avoir toujours des dévots à craindre ? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement ? ai-je de grandes obligations aux ministres ? et qu'est-ce qu'un public bizarre , qui approuve et qui condamne tout de travers ? et qu'est-ce qu'une cour qui préfère *Bellecour* à *le Kain* , *Coypel* à *Vanloo* , *Royer* à *Rameau* ? n'est-il pas bien

1751. — permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme *César*, qui pense comme *Julien*, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je ferais dans l'antichambre de M. *Mefnard*. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'*Oreste*, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on pourrait reprendre cette *Sémiramis* que vous aimiez, et dont M. l'abbé de *Chauvelin* était si content.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaitre ce que vous avez approuvé? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et surtout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le Siècle de *Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce Siècle que j'ai renoncé aux vers et à tout

commerce, excepté vous et madame Denis. —
 Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce 1751.
 n'est qu'après avoir refait une oreille à Zulime
 et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle
 est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait
 transcrire deux bonnes copies, je revolerai
 vers vous. C'est, ne vous déplaîse, un ouvrage
 immense. Je le reverrai avec des yeux sévères,
 je m'étudierai surtout à ne rendre jamais la
 vérité odieuse et dangereuse. Après mon Siè-
 cle, il me faut mon ange. Il me reverra plus
 digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-
 Maillot. Voyez-vous quelquefois monsieur de
 Mairan? voulez-vous bien le faire souvenir
 de moi? Son ennemi est un homme un peu
 dur, médiocrement sociable, et assez baissé;
 mais point de vérité odieuse.

Valete, ô cari!

LETTRE LXXIX.

A M. DE VAUX.

A Potsdam, le 8 de mai.

MON cher *Panpan* (car il n'y a pas moyen
 d'oublier le nom sous lequel vous étiez si
 aimable), le jour même que je reçus vos
 ordres de servir votre ami, prière est ordre en
 ce cas, je courus chez un prince, et puis chez

— un autre, et les places étaient prises. J'écrivis
 1751. le lendemain à la sœur d'un héros, à la digne
 sœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour savoir si
 elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui
 fût à la fois de bonne compagnie et de service,
 Point de décision encore. Je comptais ne vous
 écrire que pour vous envoyer quelque brevet
 signé *Wuillielmine*, pour votre ami; mais puis-
 qu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à
 vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de
 moi, ce sera sûrement l'exécution de vos
 volontés, et M. de *Litbaud* pourra partir sur
 le champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il
 n'y aura rien de fait.

Moncher *Panpan*, mettez-moi, je vous prie,
 aux pieds de la plus aimable veuve des veuves.
 Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai
 en France, elle fera cause assurément que je
 prendrai ma route par la Lorraine. Vous y
 aurez bien votre part, mon cher et ancien
 ami. Je viendrai vous prier de me présenter à
 votre académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie
 perpétuelle. Je laisse le roi faire le *Mars* tout
 le matin, mais le soir il fait l'*Apollon*, et il
 ne paraît pas à souper qu'il ait exercé cinq
 ou six mille héros de six pieds; ceci est
 Sparte et Athènes; c'est un camp et le jardin

d'*Epicure* ; des trompettes et des violons,,
 de la guerre et de la philosophie. J'ai tout 1751.
 mon temps à moi ; je suis à la cour , je
 suis libre ; et si je n'étais pas entièrement
 libre , ni une énorme pension , ni une
 clef d'or qui déchire la poche , ni le licou
 qu'on appelle cordon d'un ordre , ni même
 les soupers avec un philosophe qui a gagné
 cinq batailles , ne pourraient me donner un
 grain de bonheur. Je vieillis , je n'ai guère de
 santé , et je préfère d'être à mon aise avec
 mes paperasses , mon *Catilina* , mon *Siècle*
 de *Louis XIV* et mes pilules , aux soupers
 des rois , et à ce qu'on appelle honneur et
 fortune. Il s'agit d'être content , d'être tran-
 quille ; le reste est chimère. Je regrette mes
 amis , je corrige mes ouvrages , et je prends
 médecine. Voilà ma vie , mon cher *Panpan*.
 S'il y a quelqu'un par hasard dans *Lunéville* ,
 qui se souvienne du solitaire de *Potsdam* ,
 présentez mes respects à ce quelqu'un.

Il a été un temps où tout ce qui porte le
 nom de *Beauvau* me prenait sous sa protection ;
 ce temps est-il absolument passé ? madame la
 marquise de *Boufflers* daigne-t-elle me conser-
 ver quelques bontés ? serait-elle bien aise de
 me revoir à sa cour ? serait-elle assez bonne
 pour dire au roi de Pologne , qui ne s'en
 souciera peut-être guère , que je ferai toute

ma vie pénétré des bontés et des vertus de
 1751. sa Majesté. C'est le meilleur des rois, car il
 fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher *Panpan*. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

L E T T R E L X X X.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 29 de mai.

MON très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en fais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome sauvée, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux:

La mort ravit tout sans pudeur. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aver-
 sion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes du dieu *Mars*. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De là il court au fond de ses Etats voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier; je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement : *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchans soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque.

Enfin, voilà donc M. de *Chauvelin* en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir

— faire ; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de *Chauvelin* ne lui ait pas nui , et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé son frère me garde toujours rancune ; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. *Algarotti* en est bien content : ce serait un *gran traditore* , s'il me flattait ; il y aurait conscience , car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme *Dufresni* : *Fais-moi bien peur* ; car il faut que , dans une histoire moderne , tout soit aussi sage que vrai , et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes yeux. Je n'avais presque songé qu'à l'aimer de tout mon cœur ; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'estime et de reconnaissance. Elle s'est conduite avec l'habileté d'un ministre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire ! Je détesterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le sien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis ; mais aussi soyez bien persuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me suis fait ancien pour qu'on me rendit un peu plus de justice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome sauvée.

Je ne demande pas que ma Rome soit imprimée au Louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaîra pas à ceux qui aiment une fidelle peinture des Romains, en vers français qui ne soient pas goths. 1751.

Virtutem incolamem odimus

Sublatam ex oculis, quærimus invidi.

Vous me donnez des espérances de retrouver madame d'Argental en bonne santé; donnez-moi aussi celle de retrouver son amitié.

Dites-moi ce que c'est que des Mémoires qui ont paru sur mademoiselle Lenclos. Je m'y intéresse en qualité de légataire. Il y a ici un ministre du saint Evangile qui m'a demandé des anecdotes sur cette célèbre fille : je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiser les huguenots. (*)

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce, Je vous embrasse tendrement.

(*) Voyez Mélanges littéraires, tome IV. Lettre sur mademoiselle de Lenclos, datée par erreur 1771.

1751.

L E T T R E L X X X I.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier de mai.

APPAREMMENT, Madame, que mon camarade d'Amon sert son roi aussi vite qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire, dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en seriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de Clèves; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et surtout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dinée. Voilà le

secret

secrét d'éviter l'ennui dont vous me parlez ; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif. 1751.

Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'esprit qu'on n'entend point, tout hérissés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, savez-vous bien, Madame, ce que nous faisons ? nous ne les lisons point. Tous les bons livres du siècle passé sont ici, et cela est fort honnête : on les relit pour se préserver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes sottises. Il est bien clair, Madame, que la moins ample est la moins mauvaise. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je pense que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais seulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut, à toute force, être digne de la postérité.

On me mande que l'édition de Paris est incomparablement moins mauvaise que celle de Rouen, qu'elle est beaucoup plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la présenter si j'étais à Paris. On veut que j'en fasse une ici à ma fantaisie, mais je ne sais comment m'y prendre.

— 1751. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux sentimens de pénitence ; je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de *Louis XIV.* J'ai apporté tous mes matériaux ; ils font d'or et de pierreries ; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce siècle était beau ; il a enseigné à penser et à parler à celui-ci ; mais gare que les disciples ne soient au-dessous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement ; et j'espère que quand je reverrai Paris, on ne m'entendra plus. M. le président *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choses assez tendres, parce que je les pense, m'aurait-il tout-à-fait oublié ? Il ne faut pas que les saints dédaignent ainsi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ses bontés qu'il est du siècle de *Louis XIV.*

Vous allez donc toujours à Scëaux, Madame ? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon* pour madame la duchesse du *Maine* ; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre ; madame de *Staal* et madame de *Malauze*.

Conservez-vous, ne mangez point trop ; je vous ai prédit, quand vous étiez si malade, que vous vivriez très-long-temps. Surtout ne

vous dégoûtez point de la vie ; car , en vérité ,
 après y avoir bien rêvé , on trouve qu'il n'y 1751.
 a rien de mieux. Je conserverai pendant toute
 la mienne les sentimens que je vous ai voués ,
 et j'aimerai toujours Paris à cause de vous et
 du petit nombre des élus.

L E T T R E L X X X I I .

A M. D E V A U X .

MON cher *Panpan* , je vous assure que je
 ressens bien vivement la douleur de vous être
 inutile. Croyez que ce n'est pas le zèle qui
 m'a manqué. Vous ne doutez pas de la satis-
 faction extrême que j'aurais eue à faire réussir
 ce que vous m'avez recommandé ; mais ce qui
 est difficile en Lorraine est encore plus difficile
 en Prusse , où la quantité de surnuméraires est
 prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi
Stanislas , et venir me mettre aux pieds de
 madame de *Boufflers* au premier voyage que
 je ferai en France , et assurément je postulerai
 fort et ferme une place dans votre académie.
 J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque
 titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de
 prendre la liberté d'aimer de tout son cœur.

1751. Cette place, mon cher et ancien ami, me
ferait encore plus précieuse si je me comptais
au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame
de *Bassompierre*, et c'est en partie ce qui m'a
privé long-temps du plaisir de vous écrire.
J'aurais bien de la vanité si je supportais mes
maux avec cette douceur et cette égalité
d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances,
et qu'ont si rarement les gens qui se portent
bien. Je vous supplie de me conserver dans
son souvenir, et de ne me pas oublier auprès
de madame de *Boufflers*. Est-ce que M. le
marquis du *Châtelet* est actuellement à Luné-
ville? Présentez-lui, je vous prie, mes respects.
J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce
que je fais de votre côté, c'est que je la
regrette, même dans la société du héros phi-
losophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je fais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert*
d'avoir exclus *Roi*, ce méchant homme. Vou-
dra-t-il se souvenir de moi avec amitié? Je
vous assure que j'en ressentirais une grande con-
solation, quoiqu'il j'aye absolument renoncé
à la comète. Cependant je n'ai point oublié
la maison de M. *Alliot*, et vous me ferez grand
plaisir de me protéger un peu dans cette
maison.

Mon cher *Panpan*, vous ne sauriez croire

combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce ———
 que vous m'avez recommandé. Je serais incon- 1751.
 solable si vous pouviez penser que j'aye man-
 qué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur,

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 13 de juillet.

MON cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe ? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de Rome suscite un autre *César* que *Drouin* pour la sauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en feront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changemens, mais ils étaient faits trop à la hâte et trop insuffisans. Je crois toujours qu'il faut rendre *Auréli* un peu complice de *Catilina*. Ce ne ferait pas la peine de l'avoir épousée en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté, à représenter *Auréli* comme une

— femme qui voit le précipice et qui s'y jette.
 1751. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point *Aurélié*. Le sujet est Rome, *Cicéron*, *Caton*, *César*. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je fais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodemens. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de *Cicéron*, de *Catiline*, de *César*, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi, on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au Louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'*Aurélié* arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation, sans faire sortir *César* de son caractère, et donner une espèce de triomphe à *Catiline*, afin que l'arrivée d'*Aurélié* produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut

que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'*Auguste* avec *Cinna* et *Maxime*. Les cas sont bien différens , et le goût consiste à mettre les choses à leur place. 1751.

La première scène du cinquième acte est absolument nécessaire , cependant elle est froide ; ce n'est pas sa faute , c'est la mienne. Ce qui est nécessaire ne doit jamais refroidir. Il faut supposer , il faut dire que le danger est extrême dès le premier vers de cette scène , que *Cicéron* est allé combattre dans Rome avec une partie du sénat , tandis que l'autre reste pour sa défense. Il faut que les reproches de *Caton* et de *Claudius* soient plus vifs , et qu'on voye que *Cicéron* sera puni d'avoir sauvé la patrie ; c'est là un des objets de la pièce. *Cicéron*, sauvant le sénat malgré lui , est la principale figure du tableau ; il ne reste qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il est susceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raisonnablement conduit ; il est une peinture assez fidelle et assez vive des mœurs de Rome. J'ose espérer qu'il ne fera pas mal reçu de tous ceux qui connaissent un peu l'antiquité , et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le style d'aujourd'hui.

Je vais donc , mon cher et respectable ami , mettre tous mes soins à fortifier et à embellir ,

— 1751. autant que ma faiblesse le permettra , tous les endroits de cet ouvrage qui me paraissent en avoir besoin. J'ai déjà fait bien des changemens ; mais je ne suis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il soit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de disposer l'armée avec laquelle vous daigniez me soutenir.

Vous ne m'avez point répondu sur une petite question que je vous avais faite , laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agissait du nombre des cures de France ; qui est très-fautif dans tous les livres , et sur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion sûre , notion qu'il peut très-bien communiquer sans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marseille très-singulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour ; mais je ne conçois pas comment le roi est réduit à emprunter. Nous n'empruntons point , et toutes les charges du royaume sont payées le premier du mois. Adieu , société charmante , qui valez mieux que tous les royaumes.

LETTRE LXXXIV.

1751.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, 20 de juillet.

VOTRE souvenir et vos bontés, Madame, me donnent bien des regrets. Je suis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait souvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous assurer que, si tout le monde pensait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laisser enlever. Mais, Madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le sens où je l'étais, savez-vous ce qu'il faut faire ? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite : mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très-douce, très-libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un supplice : savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté

Corresp. générale. Tome IV. † R

1751. — que l'on goûte à Potsdam avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici ; et t'est un superflu qui n'est pas chose très-nécessaire.

Avec tout cela, Madame, je vous regrette très sincèrement, vous et M. le président *Hénault*, et M. d'*Alembert* pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président *Hénault*, je le lis, et je crois que je fais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le Siècle de *Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome sauvée ! vous me prenez par mon faible, Madame. Des gens malins expliqueront ce que je vous dis là, en disant que cette pièce est mon côté faible ; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à

des personnes de votre espèce que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'est à peu-près comme si je fefais jouer *Confucius*. 1751.

Vous me direz que le *Catilina* de *Crébillon* a réussi ; mais l'auteur a été plus adroit que moi : il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, Madame, ne montrez point ma Lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent et au discret d'*Argental* ; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu ; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise ; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand ; je ne peux répondre que de mes sentimens ; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'*Encyclopédie*, et peut-être mademoiselle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la sorbonne ? On disait que cette sorbonne voulait condamner le système de *Buffon* et les faillies du président de *Montesquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Etrennes de la Saint-Jean* sur le bureau, et messieurs du clergé

— Adieu, Madame ; je suis si accoutumé à parler
1751. librement , que je suis toujours prêt à écrire
une sottise.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé
de *Chauvelin* ; il me rend jaloux de mes ouvra-
ges ; il les aime , et il ne m'aime point, Vous
daignez m'écrire , et il me laisse là ; il s'ima-
gine qu'il faut rompre avec les gens parce
qu'ils sont à Potsdam ; il met sa vertu à cela.
J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi
vos bontés , Madame ; et faites-moi bien sentir
combien il ferait doux de passer auprès de vous
les dernières années d'une vie philosophique.

L E T T R E L X X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL , à *Paris*.

Juillet.

J E viens de lire Manlius. Il y a de grandes
beautés , mais elles sont plus historiques que
tragiques ; et , à tout prendre , cette pièce ne
me paraît que la conjuration de Venise de
l'abbé de *Saint-Réal*, gâtée. Je n'y ai pas trouvé,
à beaucoup près , autant d'intérêt que dans
l'abbé de *Saint-Réal* ; et en voici , je crois ,
les raisons.

1°. La conspiration n'est ni assez terrible ,
ni assez grande , ni assez détaillée. 1751.

2°. *Manlius* est d'abord le premier personnage , ensuite *Servilius* le devient.

3°. *Manlius* , qui devrait être un homme d'une ambition respectable , propose à un nommé *Rutile* (qu'on ne connaît pas , et qui fait l'entendu , sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir *Servilius* dans la troupe , comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise , et nullement vraisemblable dans celle de *Manlius* qui doit être un chef impérieux et absolu.

4°. La femme de *Servilius* devine , sans aucune raison , qu'on veut assassiner son père , et *Servilius* l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5°. Cette faiblesse de *Servilius* fait toute la pièce , et éclipse absolument *Manlius* qui n'agit point , et qui n'est plus là que pour être pendu.

6°. *Valérie* , qui pourrait deviner ou ignorer le secret , qui , après l'avoir su , pourrait le garder ou le révéler , prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité , et vient ensuite en avertir son imbécille de mari , qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que *Manlius*.

7°. Autre événement qui pourrait arriver

— dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est
 1751. pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres, le sénat manque honteusement de parole à *Valérie*.

8°. *Manlius* une fois condamné, tout est fini; tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle faccagée et soumise? ne le sera-t-elle pas? *Catilina* fera-t-il égorger *Cicéron*, ou *Cicéron* le fera-t-il pendre? quel parti prendra *César*? que feront *Aurélié* et son père, dont on prend la maison pour servir de retraite aux conjurés? Tout cela fait l'objet de la curiosité, dès le premier acte jusqu'à la dernière scène. Tout est en action, et on voit de moment en moment Rome, *Catilina*, *Cicéron* dans le plus grand danger. Le père d'*Aurélié* arrive; *Catilina* prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus décisif que l'inutile proposition que fait un coupe-jarret subalterne, comme *Rutile*, de tuer un sénateur romain sur ce qu'il a paru un peu rêveur; proposition d'ailleurs inutile à la pièce.

Je ne fais si je me trompe, mais j'ose croire

que la pièce de Rome sauvée a beaucoup plus d'unité, est plus tragique, est plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conséquent plus intéressant, qu'*Auréli* soit principalement occupée des dangers de son mari, que si elle lui disait des lieux communs pour le ramener à son devoir. Il me paraît qu'étant cause de la mort de son père elle est un personnage assez tragique, et que sa situation dans le sénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges du comité; mais je les supplie encore très-inflammamment de mettre un très-long intervalle entre *Manlius* et *Rome sauvée*. On ferait là de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article est un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme *Drouin* ferait tomber *César* sur le nez; j'aimerais mieux que *la Noue* jouât *Cicéron*; et *Grandval*, *César*; mais, en ce cas, il faudrait mettre *la Noue* trois mois au soleil, en espalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence nécessaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce considéré, Messieurs, il vous plaise avoir égard à la requête du suppliant.

1751. Le grand point encore est que *Cicéron* puisse un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne sera jamais *Zaïre*, ni *Inès*, ni *Bérénice*; mais j'ai la sottise de croire qu'une scène de *Catilina* et de *César* vaut mieux que tout cela. Je n'espère pas un succès suivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait trop de ressorts pour remonter sur le théâtre une machine si compliquée; mais vous m'avez autorisé à penser que les gens raisonnables ne verraient pas sans quelque plaisir une peinture assez fidelle des mœurs de l'ancienne Rome; et pourvu que je plaise à la saine partie de Paris, je serai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaisir; et c'en est un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la *Henriade*? Je repasse ainsi toutes mes anciennes erreurs. C'est ici une confession générale continuelle. Je me suis mis à être un peu sévère avec des gens pour qui on l'est rarement, mais je le suis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra absolument la faire jouer, n'importe quand; mais je veux en avoir le cœur net. Ce sera une belle négociation, et assez amusante pour

vos conjurés. Vous déciderez entre un singe et un coq-d'inde qui des deux représentera *César*. Il est bien douloureux de n'avoir à choisir qu'entre de tels héros ; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie , si ma nièce a le bonheur de vous voir , de lui dire que je ne lui écris point cette poste-ci. La raison est que je ne peux plus vous écrire , qu'il faut fermer ma lettre , qu'il n'y a pas un moment à perdre , et que je n'ai que celui de vous dire que je suis à vous pour jamais , sain , malade ; triste ou gai , prussien , français , bon ou mauvais poète , plat historien. Adieu , adorables anges.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam , 24 d'auguste.

Vous recevrez , ma chère plénipotentiaire , le paquet ci-joint par un héros danois , russe , polonais et français. Je crois que ce sera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liasse de vers alexandrins , de Berlin à Paris. Je ne crois pas , quoi qu'on en dise , que M. le maréchal de *Lovendal* soit chargé d'autres négociations. Il est venu en Allemagne pour

— 1751. ses affaires ; et en qualité de preneur de Berg-op-zoom, il est venu voir le preneur de la Silésie. Le roi lui montrera ses soldats , et ne lui montrera point ses ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris aveugle comme *la Motte* ; et messieurs les écumeurs littéraires n'en feront pas moins déchainés contre moi.

Ma fanté dépérit tous les jours ; l'abbé de *Bernis* ne me louera jamais d'être devenu vieux , comme il vient de louer *Fontenelle* d'avoir su parvenir à l'âge de quatre-vingt-seize ans ; je suis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puisque le parlement fait actuellement si grand bruit pour un hôpital , et qu'il ne se mêle plus que des malades , j'ai envie de me venir mettre sous sa protection. Soyez bien sûr que je serais à Paris , sans les imprimeurs de Berlin , qui ne me servent pas si vite que le roi. Je supporte *Maupertuis* n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre ? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé *Raynal* de son académie. Qu'il y a de différence entre être

philosophe et parler de philosophie ! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de *Fleuri* lui cita, quand il prit congé, un vers de *Virgile* qui revient à peu-près à celui-ci. 1751.

Ah, réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence ; mais le cardinal de *Fleuri* régnait doucement et poliment. Je vous jure que *Maupertuis* n'en use pas ainsi dans son tripot où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur ; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues ; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent, ni ceux qui vivent avec lui ; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de *Lovendal*. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris ; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand maréchal d'Ecosse ; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de *Stuart*, condamné dans son

— 1751. pays depuis long-temps , et retiré à Berlin après avoir servi en Espagne. Son frère , le maréchal *Kéith*, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes , il y a quelques années. Enfin , les deux frères sont ici , et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite turque qu'il emmène avec lui ; on la prit au siège d'Ocfakow , et on en fit présent à notre écossais , qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare , qui a l'honneur d'être païen ; pour lui , il est , je crois , anglican ou à peu près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre ensemble en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un irlandais ministre de France à Berlin , et un écossais ministre de Berlin à Paris ? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez sa turque , et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam , quand vous verrez une mahométane à Paris ; et concluez que la Providence se moque de nous.

L E T T R E L X X X I X.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 28 d'août.

MON cher et respectable ami, milord *Maréchal*, qui est une espèce d'ancien romain, apporte Rome à madame *Denis*. *Cicéron* ne se doutait pas qu'un jour un écossais apporterait de Prusse à Paris ses *Catilinaires* en vers français. C'est d'ailleurs une assez bonne épigramme contre le roi *George*, que deux braves rebelles de chez lui, ambassadeurs en France et en Prusse. Il est vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philosophe que d'un conjuré : cependant il a été conjuré. C'est peut-être en cette qualité qu'il m'a paru assez content de Rome sauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer *Cicéron*. Enfin, il apporte la pièce, et *Nonnius* est le père d'*Aurélié* ; ce qui est beaucoup mieux, parce que *Nonnius* est fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt, j'aurais glissé quatre vers à *Catilina* pour accuser ce *Nonnius* d'être un perfide qui trompait *Cicéron*. Je vous jure que la scène est toujours dans le temple de *Tellus*, et que *Caton*, au cinquième acte, dit au reste des sénateurs qui

1751.

font là, qu'il a marché avec *Cicéron* et l'autre partie du sénat. S'il faut encore des coups de rabet, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'est impossible de partir de quelques mois; car non-seulement j'ai encore quelques petites besognes littéraires avec mon roi philosophe, mais j'ai un *Siècle* sur les bras. Je suis dans les angoisses de l'impression et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardiesse à la postérité, et avec circonspection à ses contemporains. Il est bien difficile de réunir les deux devoirs.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de *Malèsherbès*, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de *Richelieu* doit un peu s'intéresser à l'histoire de ce siècle; lui et M. le maréchal de *Bellisle* sont les deux seuls hommes vivans dont je parle; mais en même temps il doit sentir l'impossibilité physique où je suis de venir faire un tour en France avant que ce *Siècle* soit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'est que de faire imprimer à la fois son *Siècle* et une nouvelle édition de ses pauvres œuvres; de se tuer du soir au matin à tâcher de plaire à ce public ingrat; de courir après toutes les fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai
jamais

jamais été si occupé. Laissez-moi bâtir ces deux maisons avant que je parte ; les abandonner , ce serait les jeter par terre. Mon cher ange , représentez vivement à M. le maréchal de *Richelieu* la nécessité indispensable où je me trouve , de toutes façons , de rester encore quelques mois où je suis. Ma santé va mal ; mais elle n'a jamais été bien : je suis étonné de vivre. Il me semble que je vis de l'espérance de vous revoir ; je viens de lire *Zarès* ; l'imprimera-t-on au louvre ? Adieu ; mille tendres respects à tous les anges. 1751.

Vraiment j'oubliais le bon , et j'allais fermer ma lettre sans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'aussi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons si je séduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet , c'est qu'il finit par une pantalonnade ; mais *le Kain* dit si bien : *Il est donc des remords.*

A propos de remords , j'en ai bien d'être si loin de vous , et si long-temps ! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimez plus.

1751.

L E T T R E X C.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin , 31 d'auguste.

MON héros , un domestique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous , qui m'ont fait tant de plaisir , qui m'ont pénétré de tant de reconnaissance , que moi qui suis *prime-sautier* , comme dit *Montagne* , je partirais sur le champ pour venir vous remercier , si je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes musulmans que pour vos calvinistes des Cévennes. DIEU vous bénira d'avoir protégé la liberté de conscience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris , et laisser prier DIEU en français dans vos montagnes du Languedoc , sont deux choses qui m'édifient merveilleusement ; mais vous croyez bien que je suis plus sensible à la première. Je vous dois des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape ; car enfin , il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome ; mais la pièce traduite a été représentée dans des assemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui est , comme vous savez , terre papale. Vous voyez

que vous pouvez, en fureté de conscience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point hasardé le Catilina, car, quoique celui de *Crébillon* ait réussi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère *Crébillon*, parce que je ne suis pas si vieux. 1751.

Si vous permettez que je raisonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, mise aux nues du temps de la fronde. Heureusement les conspirations sont passées de mode; heureusement, pour l'Etat s'entend, et très-malheureusement pour le théâtre. Il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien mises, très-françaises et peu romaines, qui aillent à nos spectacles; il faut leur parler de ce qu'elles font, et sans amour point de salut. Je ne peux pas réformer ma nation; mais il faut dire pourtant à son honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réussi sans être fondés sur une intrigue amoureuse. Je ne dis pas que ma *Rome sauvée* fût jouée aussi souvent que *Zaïre*; mais je crois que, si elle était bien représentée, les Français pourraient se piquer d'aimer *Cicéron* et *César*; et je vous avoue que j'ai la faiblesse de penser qu'il y a dans cet ouvrage je ne fais quoi qui ressent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de

— 1751. mon mieux. Jen'entrerais ici dans aucune discussion, quoique j'en aye bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Ecosse, tout propre à se charger de ma conspiration de *Catilina*; vous en jugerez; ainsi je laisse là tous les raisonnemens que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuser en vous envoyant quelques petits morceaux du *Siècle de Louis XIV.* C'est ce *Siècle* qui me prive à présent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un *bénédictin*. Une édition du *Siècle*, une autre de mes anciennes sottises qu'on réimprime et que je dirige, des *Rome* sauvée à la traversé, voyez si je peux quitter, et si j'ai un instant dont je puisse disposer. Vous me direz que je suis un franc pédant, et vous aurez raison; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé, et peut-être ne ferez-vous pas fâché de voir mon *Siècle*.

Dites-moi, je vous en prie, Monseigneur, si je me trompe. J'ai pensé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans son pays, l'histoire de son pays. *M. d'Aguesseau* tyrannisait la littérature quand je quittai Paris; et vous

sentez bien qu'il n'y avait pas un petit censeur de livres qui ne se fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le supprimer. Vous ne savez pas la centième partie des tribulations que j'ai éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection. 1751.

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin *Boyer*, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Eglise, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-déliques qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de *Montespan*, et madame de *Maintenon*, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer ces faits. Il faut faire sentir ce que les suites

1751. — très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France ; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux ; mais , en disant ainsi la vérité , j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de *Louis XIV* un monument plus durable que toutes les flatteries dont il a été accablé pendant sa vie. On a fait beaucoup d'histoires de lui ; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai poussé l'histoire du siècle jusqu'au temps présent dans un tableau raccourci de l'Europe , depuis la paix d'Utrecht jusqu'à 1750 ? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de *Fleuri* , comme je crois , en ma conscience , qu'il doit l'être ? Vous sentez que tout cela est à vue d'oiseau , presque point de détails ; j'ai voulu seulement montrer comme on a ou suivi ou changé les vues de *Louis XIV* , perfectionné ce qu'il avait établi , ou réparé les malheurs qu'il avait essuyés sur la fin de sa vie ; et comme j'ai commencé son siècle par un portrait de l'Europe , je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'est nommé , excepté vous et M. le maréchal de *Bellisle* ; mais sans aucune affectation. Encore une fois ,

je peux me tromper ; mais je me flatte que si le roi avait le temps de lire cet ouvrage , il n'en ferait pas mécontent. Je crois surtout que madame de *Pompadour* pourrait ne pas désapprouver la manière dont je parle de mesdames de *la Vallière* , de *Montespan* et de *Maintenon* , dont tant d'historiens ont parlé avec une grossièreté révoltante et avec des préjugés outrageans. 1751.

Enfin , malgré tous mes soins et malgré celui de plaire , la nature de l'ouvrage est telle que , malgré mon zèle pour ma patrie , j'ai cru devoir imprimer cette histoire en pays étranger. Un historiographe de France ne vaudra jamais rien en France.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie , acquerront plus de poids lorsque je serai loin d'elle , et que ce qui passerait pour adulation , s'il était d'abord imprimé à Paris , passera seulement pour vérité quand il sera dit ailleurs.

S'il arrivait , après tous les ménagemens et toutes les précautions possibles , que je parusse trop libre en France , jugez alors si ma retraite en Prusse n'aura pas été très-heureuse ; mais je me flatte de ne point déplaire , surtout après avoir sondé les esprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet essai sur *Louis XIV* , et par les anecdotes

— 1751. où je dis des choses très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcusable du parlement dans la régence d'*Anne d'Autriche*.

Je vais actuellement répondre à la question que vous me faites ; pourquoi je suis en Prusse ; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'histoire , dussent tous les commis de toutes les postes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Prusse , comptant ensuite voir l'Italie , et revenir après avoir fait imprimer le *Siècle de Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam ; les grands yeux du roi , et son doux sourire , et sa voix de sirène , ses cinq batailles , son goût extrême pour la retraite et pour l'occupation , et pour les vers et pour la prose ; enfin , des bontés à tourner la tête , une conversation délicieuse , de la liberté , l'oubli de la royauté dans le commerce , mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier ; tout cela me renverse la cervelle. Je me donne à lui par passion ; par aveuglement et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère , et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure , comme si j'allais mourir , il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi , ni madame de *Pompadour* prissent seulement garde à moi ,

et

et qu'ils pussent être piqués le moins du monde. Je me disais : Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins ? J'étais en France , harcelé , balotté , persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille , je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé , j'ai tout mon temps à moi , nul devoir à rendre ; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre , et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an ; et je vous avoue que , sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour , qui me trouble sans cesse , et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur , je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si long-temps de moi-même , si vous ne me l'aviez ordonné ; ainsi , encore un petit mot , je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan , la croix et vingt mille francs de pension ? parce que je croyais alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée , mais la vie de Potsdam , qui est délicieuse pour moi , ferait affreuse pour une femme ; ainsi , me voilà malheureux dans mon bonheur , chose fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur , ma sensibilité et mes regrets , ce qui me ravit et

— ce qui me déchire , c'est cette bonté avec
 1751. laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs
 et dans mes misères. Comment avez-vous eu
 le temps d'avoir tant de bonté ? Quoi , vous
 avez du temps ! Ah , si vous étiez un peu
 sédentaire , comme mon roi de Prusse ! . . .
 mais . . . Vous auriez mis le comble à vós
 grâces si vous m'aviez dit un petit mot
 de mademoiselle de *Richelieu* et de M. le duc
 de *Fronsac*. Vous me dites que vous devenez
 vieux : vous ne le ferez jamais ; la nature
 vous a donné ce feu avec lequel on ne sent
 jamais la langueur de l'âge. Vous ferez plus
 philosophe , mais vous ne ferez jamais vieux ;
 c'est moi , indigne , qui le suis devenu terri-
 blement , et j'ai bien peur d'être dans peu
 hors d'état de profiter des charmes des rois
 et des maréchaux de *Richelieu*. Il faut au moins
 avoir des jambes pour marcher , et des dents
 pour parler. Le roi de Prusse m'assure qu'il
 me trouvera fort bien sans dents ; mais voyez
 la belle conversation quand on ne peut plus
 articuler ! On meurt ainsi en détail , après
 avoir vu mourir presque tous ses amis , et
 ce songe pénible de la vie est bientôt fini.

Je doute fort que vous puissiez avoir le
 volume qui a été envoyé au roi. Il me semble
 qu'il n'y en a plus. On en avait tiré un fort
 petit nombre d'exemplaires qui ont été , je

crois, tous distribués. Le président *Hénault*, ———
 qui semblait y avoir quelque droit, comme 1751.
 cité dans la préface, s'y est pris trop tard
 pour en avoir un exemplaire. Au reste, le
 roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne
 revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir, par la première occa-
 sion, les incohérentes hardiesses de *celà Métrie*.
 Cet homme est le contraire de don *Quichotte*; il
 est sage dans l'exercice de sa profession, et un
 peu fou dans tout le reste. DIEU l'a fait ainsi.
 Nous sommes comme la nature nous a pétris,
 automates pensans, faits pour aller un certain
 temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu
 encore mon cher *Isaac d'Argens*; il est à la
 campagne auprès de Potsdam, et moi à
 Berlin avec mon *Siècle*. Dès que j'aurai fini
 et fait parvenir cette besogne à Paris pour y
 être examinée, je viendrai assurément me
 mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr
 que personne au monde ne sent plus vive-
 ment et tout ce que vous valez, et toutes vos
 bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'hon-
 neur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi
 respectable dans l'amitié que vous avez été
 charmant dans l'amour; vous êtes l'homme
 de tous les temps, plein d'agrémens, comblé
 de gloire. Je n'aime pas excessivement votre
 oncle le cardinal, mais j'ai pour vous tous les

— 1751. sentimens que je lui refuse. En vérité, vous devez sentir que si je ne suis pas parti à la réception de vos lettres, c'est que la chose est impossible. Laissez-moi finir mes travaux, mes éditions, sans quoi vous seriez aussi injuste qu'aimable. Recevez mes tendres respects et mon éternel dévouement.

L E T T R E X C I.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le.....

Io sono un poco casalingo, e pigro, mio caro signor conte; voi sapete qual sia il cattivo stato della mia sanità. Non o gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aspetterò dunque il mio gentil frate nel nostro monastero, e quando egli avrà disposto del pomo in favor della polputa *Venere* astringua, e quando avrà goduto abbastanza i favori della sua *Elena*, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti, ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a suoi dotti, e leggiadri lavori, a quelle ingegnose ed istruttive lettere, che faranno l'onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

L E T T R E X C I I .

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le septembre.

M O N cher ange , parlons d'abord de *Catilina* et de *Nonnius* ; car , si je me mettais d'abord sur vos bontés , sur les regrets que vous , et ma nièce , et mes amis m'inspirent continuellement , je ne finirais jamais ; il n'y aurait plus de place pour Rome sauvée.

Sans doute , il y a beaucoup d'obscurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre *Nonnius* ; mais il est aisé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à *Aurélie* , au troisième acte :

Et je te donne au moins , quoi qu'on puisse entreprendre ,

Le temps de quitter Rome et d'oser t'y défendre ;
Je vole et je reviens.

Cette promesse de revenir , fait déjà voir qu'elle ne fera pas long-temps avec son père , et donne à *Catilina* le loisir d'exécuter son projet , dès qu'*Aurélie* aura quitté *Nonnius*. Il faut qu'on sente aussi qu'il ne compte point

— du tout sur le pouvoir de sa femme auprès
1751. de *Nonnius*. Ainsi , il dit à part :

Ciel , quel nouveau danger !

Ecoutez... le fort change, il me force à changer....
Je me rends , je vous cède , il faut vous satisfaire....
Mais songez qu'un époux est pour vous plus qu'un
père , &c.

ensuite quand il a laissé sortir *Aurélié* , voici
l'ordre précis qu'il donne à *Martian* et à
Septime :

Vous , fidelle affranchi , brave et prudent *Septime* ,
Et toi , cher *Martian* , qu'un même zèle anime ,
Observez *Aurélié* , observez *Nonnius* ;
Allez , et dans l'instant qu'ils ne se verront plus ,
Abordez-le en secret , parlez-lui de sa fille ,
Peignez-lui son danger , celui de sa famille ,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur , &c.

Il me semble qu'à présent tout est éclairci.
Vous savez qu'il a dit , quelques vers auparavant , que l'entretien de *Nonnius* et d'*Aurélié*
lui donnerait le temps nécessaire à son dessein ;
c'est donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de *Nonnius* ; *Aurélié* a donc
très-grande raison de dire que c'est en demandant grâce à son père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors ces deux vers :

Et pour mieux l'égorger , le prenant dans mes bras ,
 J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire. 1751.

ces deux vers , dis-je , n'ont plus de sens
 équivoque , et en ont un très-touchant.

A l'égard du vers : *Vous nous perdez tous
 trois ; je vous en averti* , qui rime à *démenti* ,
 il rime très-bien ; il est permis d'ôter l's aux
 verbes en *ir*. *Racine* a usé de cette permission
 en pareil cas :

Vifir , je vous en averti ,
 Et sans compter sur moi prenez votre parti.

Il faut , dans une tragédie , certains vers
 qui semblent profaïques , pour relever les
 autres , et pour conserver la nature du dia-
 logue. Cependant j'aimerais infiniment mieux
 les vers suivans :

Ne vous aveuglez point , vous nous perdez tous trois.
 Je fais qu'en vos conseils on compte peu ma voix ,
 Qu'on y ménage à peine une épouse timide ;
 Je fais , Catilina , que ton ame intrépide
 Sacrifiera sans trouble et ta femme et ton fils
 A l'espoir incertain d'accabler ton pays , &c.

Tu n'es plus qu'un tyran , tu ne vois plus en moi
 Qu'une épouse tremblante , indigne de ta foi , &c.

— Je vous supplie donc de communiquer à
 1751. ma chère nièce toutes ces petites corrections ,
 qu'elle aura la bonté de faire copier sur la
 pièce. Votre critique du vers , *ont écrit dans
 le sang* , est très-juste. - Voici comme je corrige
 cet endroit :

Achevez son naufrage , allez , braves amis ,
 Les destins du sénat en vos mains sont remis ,
 Songez que ces destins sont celui de la terre.
 Ce n'est point conspirer , c'est déclarer la guerre ; -
 C'est reprendre vos droits , et c'est vous refaire
 De l'univers dompté qu'on osait vous ravir ;
 L'univers votre bien , le prix de votre épée ;
 Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
 Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

U N C O N J U R É.

Nous attestons Sylla , nous en jurons par toi.

U N C O N J U R É.

Périffe le sénat !

U N A U T R E.

Périffe l'infidelle !

et à l'égard du vers ,

L'ambition l'emporte , évanouissez-vous.

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le
 monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes*

d'Etat. Je ne fais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'Etat*. Plus je lis ce *Corneille*, plus je le trouve le père du galimatias, aussi-bien que le père du théâtre. 1751.

Mon cher ange, voilà à peu-près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

Aimez-vous mieux,

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre, par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien de raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

1751.

L E T T R E X C I I I.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Berlin, 2 de septembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de *la Métrie* pour M. le maréchal de *Richelieu*; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme figai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de *Richelieu* à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied; mais moi! pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce *la Métrie* est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu :

*J'aurais besoin de lui encore un an , tout au plus ;
on presse l'orange , et on en jette l'écorce.* — 1751.

Je me suis fait répéter ces douces paroles ; j'ai redoublé mes interrogations ; il a redoublé ses sermens. Le croirez-vous ? dois-je le croire ? cela est-il possible ? Quoi ! après seize ans de bontés , d'offres , de promesses ; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole ! et dans quel temps encore , s'il vous plaît ? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir , que non-seulement je corrige ses ouvrages , mais que je lui fais à la marge une rhétorique , une poétique suivie , composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue , à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer ; ne cherchant qu'à aider son génie , qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins !

Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie ; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces , un roi du Nord qui fait des vers en notre langue , un roi enfin que je n'avais pas cherché , et qui me disait qu'il m'aimait ! pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? je m'y perds ; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie*.

1751. Je ne fais pourtant. En relisant les vers ,
je suis tombé sur une épître à un peintre
nommé Pène , qui est à lui ; en voici les
premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !

Cher Pène , ton pinceau te place au rang des Dieux.

Ce Pène est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est le cher Pène, c'est un dieu. Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire , pas grand'chose. Peut-être que , dans tout ce qu'il écrit , son esprit seul le conduit , et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres , où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes , ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. Jourdain qui disait : *Puis-je rien* *de la cour qui m'appelle son* *vous répondrai : C'est un*

en quelles réflexions ,
baras , et , pour tout
de la Métrie fait
mais moi
Quand on a

commencé quelque chose , il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras , et des engagements pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire ? ignorer que *la Métrie* m'ait parlé , ne me confier qu'à vous , tout oublier , et attendre. Vous ferez sûrement ma consolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous seriez reine , vous seriez sincère.

Mandez-moi , je vous en prie , fort au long tout ce que vous pensez , par le premier courrier qu'on dépêchera à milord *Tirconel*.

L E T T R E X C I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potfdam , septembre.

MON cher *Isaac* , soyez le bien revenu dans votre terre promise. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous , et me mettre aux pieds de votre *Rebecca* , si je me portais bien ; et même , sain ou malade , je viendrai vous voir , en cas que vous m'aimiez un peu ; car , si cher *Isaac* me traite en ismaélite , j'irai tout droit de pèlerinage pour lui.

1751.

A U M E M E.

J'AI reçu votre lettre et celle de madame Denis ; je vous en remercie. Ah ! ah ! vous m'appellez *monfieur* ; et moi , sur la parole du maréchal de *Richelieu* et de ma nièce , croyant que vous m'aimiez toujours , je vous disais bonnement , *mon cher Isaac* ! Eh bien , *monfieur* , je vous aime de tout mon cœur ; je grille de vous embrasser.

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muse , madame la marquise d'*Argens* , et je vous prie surtout de me conserver une amitié qui fera ici la douceur de ma vie.

A U M E M E.

TRÈS-CHER frère, vous me faites un grand plaisir. Je lirai le tout avec avidité , et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité , il faudrait abolir la sottise , une fois pour toutes : c'est un petit amusement. Frère, j'ai ces deux morceaux de la dernière partie qui

A U M E M E.

1751.

FRÈRE, vous avez un don de DIEU pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, si on découvre que ce saint de Marseille est un fripon d'Italie. N'est-il pas parent du révérend père *Mecenati*? Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugemens téméraires. Cet homme est prêtre, il a son obédience en bonne forme, sa croix de mathurin, il parle latin... Un matelot piémontais ne parle point latin. Invoquons le Saint-Esprit, et examinons cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

A U M E M E.

FRÈRE équitable, vous avez lu le libelle de *Boindin*; lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décrotteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs allongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres

— célèbres, et non des favetiers célèbres. Enfin,
 1751. lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de
 me renvoyer le livre avec votre décision.
Vale, et me ama.

A U M E M E.

FRÈRE, *fi loquela sua manifestum hunc facit*,
 s'il est piémontais, matelot et fripon, Dieu
 soit loué, et les méchans confondus. Mais
 cette belle obédience ! mais cette croix ! mais
 ces lettres ! Frère, il y a de grandes présomp-
 tions contre ce saint. Cependant, tremblons
 de condamner nos frères légèrement, exami-
 nons encore. Craignons les justes jugemens
 de DIEU.

Je me recommande à vos prières, et je
 m'anéantis devant le Tout-puissant. La paix
 soit avec vous.

L E T T R E X C V.

1751.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Berlin , le 14 de septembre.

JE dois à votre goût pour la littérature, monsieur le Duc, la lettre dont vous m'honorez ; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remerciemens. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choses de ce monde ; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs : elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'ame jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous ; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités, celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame du Châtelet dont je vois, avec consolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire.

Corresp. générale. . Tome IV. † V

— 1751. Je crois que madame la duchesse de *la Vallière*, votre sœur, et madame de *Luxembourg* m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidèlement dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour du roi de Prusse, de lire les thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon; mais sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont épuré les mœurs.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de mal-honnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talens; mais de quoi n'abuse-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dit qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces dijonais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une méprise et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de *Montesquieu*. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit

Montagne : ses imaginations élancent les miennes. Madame *du Deffant* a eu raison d'appeler son livre *de l'esprit sur les lois* ; on ne peut mieux , ce me semble , le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui , et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par les esclaves des préjugés ; c'est un des mérites de notre siècle que ces esclaves ne soient pas dangereux. Ces misérables voudraient que le reste du monde fût garrotté des mêmes chaînes qu'eux. 1751.

Vous ne paraîsez pas fait pour partager ces chaînes avilissantes de l'esprit humain , et vous pensez sur tout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correspondance qui me flatte beaucoup. J'espère être à Paris dans quelques mois , et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma discrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je suis avec beaucoup de respect , &c.

1751.

LETTRÉ XCVI.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam , 24 de septembre.

NON posso immaginare , caro mio conte , quali siano i commenti fatti in Roma intorno alla dannazione del nostro rè piucchè eretico. Se io l'avessi posto in purgatorio , ben convennebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l'ho dannato affatto senza misericordia , non veggo ciò che i moderni romani abbiano à fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della vostra savia e leggiadra risposta à questo indefeso scrittore , à questo valente cardinal *Quirini* ; egli mi a favorito d'una lettera , e d'alcune nuove stampe dove la sua modestia e vigorosamente combattuta. Non gli o ancora risposto , mà lo farò coll' ajuto di dio , di voi , mio agno di Padova , e di Berlino : *Si Mimnermus uti censet, sine amore jocisque non est vivendum , vivas in amore jocisque* ; mà non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

L E T T R E X C V I I.

1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

MON cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire, page 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de *Caumartin* (j'entends le vieux conseiller d'Etat) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne? J'en suis fâché; cela était touchant; cependant, il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce; j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que surtout elle raye ce mot de *dernière*.

1751. Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que *Dubois* est devenu un grand acteur ; voilà une bonne aubaine pour notre Rome , que je recommande toujours à vos soins paternels.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de cartons qu'on voudra ; vous savez que je ne plains pas ma peine , et que j'aime à me corriger.

Adieu , mon cher ange ; dites bien à madame *Denis* combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument *Borak* de *Mahomet* pour venir l'embrasser ; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre et *dulces moriens reminiscitur Argos*. Adieu ; mes respects aux anges ; vous êtes mon Argos.

L E T T R E X C V I I I .

1751.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, 29 d'octobre.

Vous êtes de mon avis ; cela me fait croire que j'ai raison ; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez ; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire : vous triomphez des cabales et même des dévots ; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre ; car j'ai fait *Mahomet* un peu plus méchant qu'il n'était ; aussi milord *Maréchal* me mande-t-il que sa jeune turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-scandalisée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de son prophète à Berlin ; cela peut être ; il faut être poli. Comment ne pas louer *Mahomet* devant les femmes, qui sont notre récompense dans son paradis ?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de passer sitôt de la Mecque à Rome. Laissons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions DIEU qu'il n'endorme point son monde.

1751. Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne passent pas long-temps par milord *Tirconel*. Il s'est avisé de se rompre un gros vaisseau dans la poitrine. C'est la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi est dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à *l'écorce d'orange*; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penser que leurs femmes sont très-fidelles. Les pauvres gens sentent au fond de leur cœur quelque chose qui les avertit de leur désastre.

Ce dont je suis très-sûr, c'est que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de son règne depuis 1740. Il y a, dans ses poésies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi fasse des épigrammes contre des rois, cela peut même aller jusqu'aux ministres; mais il ne devrait pas grêler sur le profil.

Figurez-vous que sa Majesté, dans ses goguettes, a affublé son secrétaire d'*Arget* d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très-scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poème du *Palladium*, et le poème est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires.

Que

Que voulez-vous que je vous dise ? Il faut se consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont ils se moquent ; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire ? se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail ; le reste de ma vie doit vous l'être. 1751.

Je suis très-aise du retour de frère *Isaac d'Argens*. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec *Algaratti*. Nous vivons comme frères ; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère, de là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait : *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire ; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

1751.

L E T T R E X C I X.

A M. LE-COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam , 13 de novembre.

MON cher ange , j'ai pour principe qu'il faut croire ses amis. Vous ne me paraissez pas tout-à-fait du parti d'*Aurèle* ; elle vous a paru faible , et , dans le fond , vous ne seriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine ; pour moi j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre , je peindrais *Catilina* les yeux égarés et l'air terrible. *Cicéron* faisant de grands gestes , *Caton* menaçant , *César* se moquant d'eux , et *Aurélié* craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris , dans le royaume des femmes , que les femmes soient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation si contraire à la loi salique. Il n'est pas étonnant que je sois devenu si peu galant dans le couvent de frère *Philippe* , où il n'y a point d'oies ; mais enfin j'ai cédé : la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de *Catilina* , et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin , j'ai refait trois actes. Les deux premiers surtout sont entièrement différens.

Algarotti prétend que cela est beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi je suis jusqu'à présent de son avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes sont partis , escortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que *Catilina* aimât sa femme ; il ne l'aime , à la vérité , qu'en *Catilina* ; mais s'il ne la regardait que comme une personne indifférente dont il se sert pour cacher des armes dans sa cave , cette femme serait trop peu de chose. Un personnage n'intéresse guère que quand un autre personnage s'intéresse à lui , à moins qu'il n'ait une violente passion ; et ce n'est pas ici le cas des passions violentes. Enfin , vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir , une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre , et Rome sauvée par-dessus : en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame *Denis* à donner Rome sauvée. Je ne puis en refuser l'impression à mon libraire qui fait ma nouvelle édition , et à qui je l'ai promise ; c'est une parole à laquelle je ne peux manquer.

J'ai envoyé aussi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous sentirez un peu de faible ;

1751. — mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doux et tendre de notre théâtre, qu'une scène de César et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne fais pas trop ce que madame Denis a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome sauvée; c'est après le succès (supposé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment présent. On croit le Catilina de Crébillon un chef-d'œuvre; il n'y a que le succès d'un bon ouvrage et le temps qui puissent détromper.

On dit que l'abbé de Bernis va être ambassadeur à Venise. Je plains le procureur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baise toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin, nommé la Métrie, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de santé? Il va secourir milord Tirconel qui se mourait; notre irlandais lui fait manger tout un pâté de faisan, et le malade tue son médecin. Astruc en rira, s'il peut rire.

L E T T R E C.

1751.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 13 de novembre.

C E *la Mitré*, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuse santé, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faisan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevées. *La Mitré* est mort précisément de la même maladie dont le roi réchappa si heureusement en 1744. Il laisse à Berlin une maîtresse éplorée, qui malheureusement n'est pas jolie, et à Paris des enfans qui meurent de faim. Il a prié milord *Tirconel*, par son testament, de le faire enterrer dans son jardin.

Vous avez peut-être reçu, Monseigneur, une grande ennuyeuse lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous importunais encore d'une certaine terre d'Assay, qui est dans votre censive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas ! très-volontiers. Vous êtes mon seigneur fuzerain, et vous ferez de moi tout ce

— 1751. que vous voudrez. Elle prétend aussi que vous ne voulez pas qu'*Aurélië* soit traitée en petite fille , et que *Catilina* et *Cithégus* la renvoyent faire de la tapisserie au premier acte. Vous la voulez plus nécessaire , plus résolue , plus respectée dans la maison. Je suis entièrement de votre avis. Les trois premiers actes sont absolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe , si c'en est un , sera amusant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année.

En attendant , je vous prie , à vos heures perdues , de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de *Louis XIV.* J'aurais bien voulu en raisonner avec vous à Richelieu , mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potsdam me plaît toujours beaucoup , sans me faire oublier le vôtre. La société est douce et délicieuse. Ma machine va fort mal , mais mon ame va bien , elle est tranquille ; et cette ame est toute à vous. Je serais bien fâché qu'elle quittât mon corps sans vous avoir fait sa cour. De près ou de loin , sain ou malade , philosophe ou faible , je vous suis bien tendrement dévoué jusqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

Adieu , Monseigneur ; daignez m'aimer

toujours un peu , et vous souvenir un peu de
votre ancien serviteur dans le chien de tour- 1751.
billon où vous êtes. Jouissez , digérez tout
le plus long-temps qu'il est possible , et goûtez
ce songe de la vie.

L E T T R E C I.

- A M A D A M E D E N I S.

A Potsdam , 14 de novembre.

PROTECTRICE de l'Alcoran, nous sommes
tous ici malades. Milord *Tirconel* empire , le
comte de *Rothembourg* se meurt , d'*Arget* se
plaint à DIEU et aux dames du col de sa
veste ; pour le major *Chasot* , qui a dû vous
rendre une lettre , il s'était emmailloté la tête
et avait feint une grosse maladie pour avoir
permission d'aller à Paris. Il se porte bien
celui-là , et si bien qu'il ne reviendra plus. Il
avait pris son parti depuis long-temps ; mais
notre fou de *la Mítie* n'a point fait semblant ;
il vient de prendre le parti de mourir. Notre
médecin est crevé à la fleur de son âge , bril-
lant , frais , alerte , respirant la santé et la
joie , et se flattant d'enterrer tous ses malades
et tous les médecins ; une indigestion l'a
emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement.
 1751. Milord *Tirconel* envoie prier *la Métrie* de venir le voir pour le guérir ou pour l'amaigrir. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. *La Métrie* part, arrive chez son malade dans le temps que madame *Tirconel* se met à table, il mange et boit, et parle, et rit plus que tous les convives; quand il en a jusqu'au menton, on apporte un pâté d'aigle déguisé en faisan, qu'on avait envoyé du Nord, bien farci de mauvais lard, de hachis de porc et de gingembre; mon homme mange tout le pâté, et meurt le lendemain chez milord *Tirconel*, assisté de deux médecins dont il s'était moqué. Voilà une grande époque dans l'histoire des gourmands.

Il y a actuellement une grande dispute pour savoir s'il est mort en chrétien ou en médecin. Le fait est qu'il pria le comte de *Tirconel* de le faire enterrer dans son jardin. Les bien-séances n'ont pas permis qu'on eût égard à son testament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré malgré, dans l'église catholique où il est tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roseaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé son ode, et je ne

m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de divin, comme le peintre *Pène*. Nous savons ce que ces mots-là signifient. Cette lettre vous sera rendue par le tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduise ce bon calmonc au plus vite. 1751.

L E T T R E C I I .

A M. LE DUC D'ŒZÈS.

A Potsdam, 4 de décembre.

C'EST par un heureux hasard, monsieur le Duc, que je reçus ; il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait long-temps que deux genevois, qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal ; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise genevoise qu'on

1751. — m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur le champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe, peut inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le Duc, que vous connaissez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour quand vous dites que, de quarante années, on en passe souvent trente-neuf dans des inutilités. Rien n'est plus vrai, et la plupart des hommes meurent sans avoir vécu. Vous vivez beaucoup, puisque vous pensez beaucoup; c'est du moins une consolation pour une ame bien faite. Il y en a peu qui soient capables de se supporter elles-mêmes dans la retraite. Le tourbillon du monde étourdit toujours, et la solitude ennuie quelquefois. Je m'imagine que vous n'êtes pas solitaire à Uzès, que vous y avez quelque compagnie digne de vous, à qui vous pouvez communiquer vos idées. Il faut que les ames pensantes se frottent l'une contre l'autre, pour faire jaillir de la lumière. Ne seriez-vous point à Uzès à

peu-près comme le roi de Prusse à Potsdam ,
soulant avec trois ou quatre philosophes , 1751.
après avoir expédié les affaires de votre duché ?
Cette vie serait assez douce. Il y a apparence
que c'est la meilleure , puisque c'est celle qu'a
choisie un homme qui pouvait vivre avec tout
le fracas de la puissance et tout l'attirail de la
vanité. Il me semble encore que vos idées
philosophiques sont semblables aux siennes.
Ce n'est pas une chose ordinaire qu'il y ait des
rois et des ducs et pairs philosophes. Pour
rendre la ressemblance plus complète, vous
m'annoncez quelques poésies ; en vérité, c'est
tout comme ici, et je crois que la nature vous
avait fait naître pour être duc et pair à Pots-
dam. Je comptais passer l'hiver à Paris ; mais
les bontés du roi d'un côté , et mes maladies
de l'autre, m'ont retenu , et je me suis partagé
entre mon héros et mon apothicaire. Si vous
voulez ajouter à la félicité de mon ame ,
et diminuer les souffrances de mon corps ,
envoyez-moi les ouvrages dont vous me par-
lez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je
ne les montrerai au roi qu'en cas que vous
me l'ordonniez , et je vous dirai ce que je
croirai la vérité. Ayez la bonté de recom-
mander d'adresser les paquets par Nuremberg
et par les chariots de poste , comme on envoie
les marchandises ; car les gros paquets de

1751. lettres qui sont portés par les courriers, sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces meilleurs-là sont fort curieux.

Pardonnez, monsieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, &c.

L E T T R E C I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

14 de décembre.

M O N cher ami, le nez à la romaine doit être allongé de quelques lignes, car notre *Auréli* ne dit plus :

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piège conduite ?

Ni

Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise,
mais elle dit :

J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée ;
S'ils étaient généreux tu m'aurais consultée.

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme; elle s'anime par degrés; elle

1751.
 aime , mais en femme vertueuse ; et on sent que dans le fond elle impose un peu à *Catiline*, tout impitoyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre , dans l'amour de *Catiline* pour elle , que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs les plus corrompus ; et quoique *Catiline* aime en maître , on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse , s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées , mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès , mon cher ange , sur ce que *Cicéron* dit à *Catiline* ,

Je te protégerai si tu n'es point coupable ,

Fuis Rome si tu l'es.

C'est précisément ce que *Cicéron* a dit de son vivant ; ce sont des mots consacrés , et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera : *Eh bien , ferme , Caton* , comme on prononcerait : *Allons , ferme , Caton ?* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras ? n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la comédie ? il me semble qu'à présent tout est cahale chez vous autres , de tous les côtés.

1751. Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne ; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina : je voudrais plutôt être désiré que d'entrer par la brèche. Il me semble qu'il faut laisser passer les plus pressés , et attendre que le public soit rassasié de mauvais ouvrages. Je crains encore qu'au parti de *Crébillon* , il ne se joigne un plaisir secret d'humilier à Paris un homme qu'on croit heureux à Berlin. On ne fait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant , c'est d'être souverainement malheureux. Il n'y aura qu'à faire afficher mon agonie avec la pièce ; encore le secret n'est-il pas sûr.

Je tremble aussi pour ce Siècle de *Louis XIV.* On ne me passera peut-être pas ce que l'on a passé à *Réboulet* , et à *Larrey* , et à *Limiers* , et à *la Martinière* , et à tant d'autres. C'est donc assez d'avoir été ou d'être historiographe de France pour ne devoir point écrire l'histoire ? *Duclos* fait fort bien d'écrire des romans ; voilà comme il faut faire sa charge pour réussir. Ses romans sont détestables , à ce qu'on dit ; mais n'importe , l'auteur triomphe.

Quels mal-entendus n'y a-t-il pas eu pour ces Siècles ! J'en avais envoyé deux paquets à madame *Denis* ; il y en avait pour vous , pour votre société des anges : un de ces

- paquets a été arrêté à la douane sur la frontière; l'autre qui est arrivé, lui a été enlevé par ceux qui se sont jetés dessus; et le livre court, et les mauvaises impressions seront prises, et je suis bien fâché, et je ne fais comment faire. 1751.

Je vous demande en grâce de dire ou de faire dire au président *Hénault* qu'il y a plus d'un mois que je lui ai adressé aussi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction est sur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en désertant j'ai mérité cette malédiction; mais, mon cher ange, en restant n'étais-je pas exposé à une suite éternelle de tribulations? Après avoir été persécuté trente ans, devais-je expirer sous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les blessures aient été bien profondes, puisque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui fesaient ma consolation et mon secours. Comptez que, quand je pense à tout cela (et j'y pense souvent), je suis partagé entre l'horreur et la tendresse. Je vais écrire à M. le comte de *Choiseul*, et lui envoyer des *Siècles*. Je ne peux prendre la voie de la poste, cela est impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés ou qu'on lui a pris! *Louis XIV* et *Catilina* me coûtent bien des tourmens; mais à Paris ils m'auraient fait mourir.

1751. Mille tendres respects à tous les anges.
 Vous ne m'écrivez point de la santé de madame
 d'Argental. Je vous embrasse bien tendrement.

L E T T R E C I V.

A U M E M E.

Décembre.

Vous voyez ce qu'il m'en coûte pour trouver grâce devant vous ! J'ai déjà envoyé à madame Denis trois feuilles du *Siècle de Louis XIV.* Je ne crois pas qu'elles réussissent auprès d'un certain homme de beaucoup d'esprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* est sa bête, et il me semble que j'en ai fait un bien grand-homme dans l'administration intérieure de son Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puisse m'accuser d'avoir élevé le siècle passé aux dépens du siècle présent ; mais enfin, quiconque écrit, et surtout sur des matières si délicates, a tout à craindre. Vous savez qu'on s'avisa de faire le premier chapitre de cette histoire, quand je le donnai pour essayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de persécution si injuste et si ridicule ; c'est aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'ose le dire, à toute l'Europe l'envie de voir

le

le rester. J'ai réfléchi trop tard sur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen , parce qu'il est le seul qui ait donné à sa patrie un poëme épique , et qu'il a réussi dans d'autres ouvrages qui ont plu à cette même patrie ; et cette lâche envie ne se borne pas aux gens de lettres , elle s'étend aux plus indifférens. Le Français est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent , en quelque genre que ce puisse être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris , on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vite. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus , et qu'elles ne se déchaînent pas contre Rome sauvée et contre l'histoire du siècle. J'enverrai incessamment à madame Denis le premier tome tout entier ; je vous donnerai encore Adélaïde toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang , connu. *Quodcumque ostendis mihi sic , incredulus odi.* J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés , qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maîtres du palais , et des Maures qui

— ravageaient alors la France , vaudra bien
 1751. *Charles VII* et les Anglais. Du moins , mon
 cher ami , je répare autant que je peux mon
 absence par de fréquens hommages ; j'aurais
 moins travaillé à Paris.

Adieu ; je vous recommande Rome et mon
 Siècle. Votre amitié , votre zèle et mon éloig-
 nement sont beaucoup. Je me flatte que vous
 engagerez fortement M. de *Richelieu* dans
 votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma
 nièce cet ordinaire ; la poste va partir ; montrez-
 lui ma lettre , qui est pour elle comme pour
 vous. Ma santé est bien mauvaise , mais je
 travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter
 votre amitié et votre suffrage. Je me recom-
 mande aux bontés de toute votre société. Je
 prie ma nièce de me faire réponse sur tous les
 petits articles qu'elle a peut-être oubliés en
 faveur de Rome et de la Mecque qui l'occu-
 pent. Adieu ; comptez que vous n'avez jamais
 été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes
 à trois cents lieues.

L E T T R E C V.

1751.

A M A D A M E D E N I S.

A Potsdam , 24 de décembre.

JE ne vous écris plus , ma chère enfant , que par des couriers extraordinaires , et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de *Louis XIV* , corrigés à la main. Point de privilège , s'il vous plaît ; on se moquerait de moi. Un privilège n'est qu'une permission de flatter , scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilège et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité , je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à *la Méttrie* , à l'article de la mort , des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame , sur le point de paraître devant DIEU , n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes , mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très-exactement de la manière dont il était mort ; s'il avait passé par toutes les formes

1754. catholiques , s'il y avait eu quelque édification : enfin , il a été bien éclairci que ce gourmand était mort en philosophe. *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi , *pour le repos de son ame* ; nous nous sommes mis à rire , et lui aussi.

Il me disait hier devant d'*Argens* qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui , cela ne ressemble pas à l'*écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de *Chafot*. Je suis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris , et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse ? Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte presque jamais , n'est qu'un bénéfice simple ; que je n'ai point fait de serment ; que ma croix est un joujou , auquel je préfère mon écritoire ; en un mot , je ne suis point naturalisé vandale , et j'ose croire que ceux qui liront l'histoire de *Louis XIV* verront bien que je suis français. Cela est étrange , qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse , qui aime les belles-lettres , sans soulever nos compatriotes ! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé , et vous

savez que ce ne fera pas pour eux que je
reviendrai. Le meunier, l'âne et son fils n'ont
pas essuyé plus de contradictions que moi. 1751.

On voit de loin les objets bien autrement
qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines
qui veulent quitter leur couvent pour venir
auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait
quatre vers français. Des gens que je n'ai
jamais connus, m'écrivent : *Comme vous êtes
l'ami du roi de Prusse, je vous prie de faire ma
fortune.* Un autre m'envoie un paquet de rêve-
ries ; il me mande qu'il a trouvé la pierre
philosophale, et qu'il ne veut dire son secret
qu'au roi. Je lui renvoie son paquet, et je lui
mande que c'est le roi qui a la pierre philo-
sophale. D'autres, qui vivaient avec moi dans
la plus parfaite indifférence, me reprochent
tendrement d'avoir quitté mes amis. Ma chère
enfant, il n'y a que vos lettres qui me plaisent
et qui me consolent ; elles font le charme de
ma vie.

1752.

L E T T R E C V I.

A M. LE PRÉSIDENT HENAUT, à Paris.

A Berlin, le 8 de janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, c'est d'être instruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaissance. Je profiterai sur le champ de la plupart de vos remarques ; mais il faut d'abord que je vous en remercie.

Il y a quelques endroits sur lesquels je pourrais faire quelques représentations, comme sur le prince de *Vaudemont* ; il ne s'agit pas là du père, mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de *Commerci*.

Si vous pouvez croire sérieusement que le vicomte de *Turenne* changea de religion à cinquante ans par persuasion, vous avez assurément une bonne amé. Cependant si, en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'aussi grands seigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que *Mademoiselle* fit tirer, l'ordre ne fut signé qu'après coup ; et vous reconnaissez bien là l'incertitude et la faiblesse de *Gaston*.

Je pourrais , si je voulais , me justifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand *Condé* ; il me semble que rien ne ferait plus aisé. Si c'est du premier tome que vous parlez, sa retraite à Chantilly est celle de *Scipion* à Linterne, et de *Marlborough* à Blenheim ; si c'est du deuxième volume , il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de *Montespan*. C'est vous autres , Messieurs , qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de *Condé* les dernières années de sa vie : et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais , en vérité , je n'en dis rien , quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste , je jetterais mon ouvrage au feu , si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints , et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition , un nœud et un dénouement dans une histoire , comme dans une tragédie , sans quoi on n'est qu'un *Réboulet*, ou un *Limiers*, ou un *la Hode*. Il y a d'ailleurs , dans ce vaste tableau , des anecdotes intéressantes. Je hais

— les petits faits ; assez d'autres en ont chargé
1752. leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de *Lamberti*. Je me suis surtout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : *Philippe V* sera-t-il roi ? sera-t-il chassé d'Espagne ? la Hollande sera-t-elle détruite ? *Louis XIV* succombera-t-il ? en un mot, j'ai voulu émouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à *Duclos* tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion : les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quietisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécration, et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que
c'était

c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre : les gens sages 1752. doivent m'approuver.

La Liste raisonnée des écrivains, &c. , que vous daigniez approuver , serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris ; je me serais plus étendu sur tous les arts : c'était mon principal objet ; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que *Louis XIV* paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, Monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume : ce serait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un si beau palais, mettez quelques pierres à ma maisonnette. Consolez-moi d'être si loin de vous : vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la persécution de la canaille des gens de lettres, puisqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin de vos yeux.

1752.

L E T T R E C V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Berlin, ce 8 de janvier.

Article par article, MON CHER ANGE,

1°. JE vois que madame *Denis*, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où *Cicéron* dit expressément, en parlant de *Catiline* à *Caton* :

Je viens de lui parler, j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours, son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.

Non-seulement cela doit être dans la copie de madame *Denis*, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je suis bien trompé.

2°. Il y a aussi au second acte la correction que vous demandez.

Ce coup prématuré.

Armerait le sénat qui flotte et qui s'arrête;

L'orage au même instant doit fondre sur leur tête.

3°. Si vous voulez que *Catilina* recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons : 1752.

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce sera un peu de peine pour madame *Denis*, de rassembler tous les membres épars de ce pauvre *Catilina*, et d'en former un corps ; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi, elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que *Cicéron*, au commencement du cinquième acte, instruisse ce public du décret qui lui donne *par interim* la puissance de dictateur ; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de *Cicéron*, et avec quelques mouvemens passionnés qui conviennent à la situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler ; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de *Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez, de tous côtés poursuivez ces pervers,
 1752. Et que, malgré César, on les charge de fers.
 Sénat, tu m'as remis les rênes de l'Empire;
 Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire,
 Je vengerai l'Etat, je vengerai la loi:
 Sénat, tu feras libre, et même malgré toi.
 Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, &c.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre tout cela à l'habit de *Catilina*. Je ne crois pas qu'elle ait absolument toutes les corrections; par exemple, il y avait deux fois dans la pièce: *Affis dans le rang des maîtres de la terre*, ou quelque chose d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte, *Catilina* dise:

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
 Plébéien qui régis les souverains du monde.

Si, avec tous ces changemens, avec tout l'art que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et hasardé d'*Aurélius*, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des personnages; avec les peines continues et redoublées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet si peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que Rome sauvée peut être jouée, je ne m'y oppose pas; mais

je tremble beaucoup. Je dois tomber, puisque la farce allobroge de *Crébillon* a réussi. Le même vertige qui a fait avoir vingt représentations à cet ouvrage qui déshonore la nation dans toute l'Europe ; doit faire siffler le mien. Les cabales , petites et grandes , sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin , je me remercierais de m'être échappé de ce temps de décadence et de ce séjour de folie dangereuse , si la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence , et si je ne m'étais arraché à tout ce que j'aime ; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité , et j'ai cela furieusement sur le cœur.

Ils' est certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du *Siècle de Louis XIV.*, corrigés à la main.

Ces corrections , avec les cartons qu'il a fallu faire , tout cela prend du temps , et on n'a pas toutes ses aises où je suis. Des ouvriers allemands sont de terribles gens. Enfin , vous recevrez ce *Siècle*. Je supplie instamment M. de *Choiseul*, M. de *Chauvelin*, aussi-bien que vous , mon cher ange , de m'envoyer force remarques ; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le secours de ses amis , et surtout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, Messieurs , pour amuser votre loisir , mais pour exercer

— 1752. votre critique et votre amitié. Ce n'est point du tout un petit plaisir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir ; c'est un très-grand service que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va se donner pour Rome. Il y a une conspiration contre moi plus forte que celle de *Catilina* ; soyez mes *Cicérons*. Je ne fais comment va la santé de madame d'*Argental*. Je lui présente mes respects , et lui souhaite une meilleure santé que la mienne.

L E T T R E C V I I I .

A M A D A M E D E N I S , à Paris.

A Berlin , 18 de janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme : je ne fais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit ; et puis on agit , on fait des projets comme si on était

immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne. 1752.

Nous avons su, après la mort du comte de Rothembourg, qu'il ne nous épargnait pas toujours dans les petites conférences qu'il avait avec sa Majesté. C'est-là l'étiquette des cours : on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de Rothembourg a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie : cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poêles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie : les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais ; et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

— C'est une chose plaisante de voir ici les
 1752. courtisans monter l'escalier avec un grand
 manteau doublé de peaux de loup ou de
 renard, et très-souvent la fourrure en dehors.
 Cette procession fourrée m'étonne toujours,
 tandis que les dames vont les bras nus, la
 gorge découverte, et l'amplitude bouffante
 du panier ouverte à tous les vents. Je main-
 tiens que les femmes ont plus de courage que
 les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur
 naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste
 chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe
 du Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas.
 Je suis toujours pour qu'on écrive comme on
 parle, cette méthode serait bien plus facile
 pour les étrangers. Comment est-ce qu'un
 palatin de Pologne distinguerait *François I* ou
S^t François d'avec un *Français*? ne se croira-
 t-il pas en droit de prononcer il voyoit, il
 croyoit, au lieu de dire il voyait, il croyait?
 Nous avons conservé l'habitude barbare
 d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec
 un *a*; pourquoi? parce qu'on prononçait
 durement tous ces *o* autrefois: parce que
 voyoit, lisoit, rimait avec exploit. Nous avons
 adouci la prononciation, il faut donc adoucir
 aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une
 même parure.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur. 1752.

L E T T R E C I X.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Berlin, 27 de janvier.

J'ENVOIE à mon héros des folies qu'il m'a demandées, et qui orneront sa bibliothèque par la belle impression et les grandes marges. Il est vrai qu'il n'y a pas une bonne page dans tout cela ; mais il y a quelques bonnes lignes. Au reste, ce n'est pas la meilleure morale du monde, et il est heureux que de tels livres soient mal faits. Il y a une grande différence entre combattre les superstitions des hommes, et rompre les liens de la société et les chaînes de la vertu. *La Métrie* aurait été trop dangereux s'il n'avait pas été tout-à-fait fou. Son livre contre les médecins est d'un enragé et d'un mal-honnête homme ; avec cela, c'était un assez bon diable dans la société. Comment concilier tout cela ? c'est que la folie concilie tout. Il a laissé une mémoire exécrable à tous ceux qui se piquent de mœurs un peu austères.

— 1752. Il est fort triste qu'on ait lu son éloge à l'académie, *écrit de main de maître*. Tous ceux qui sont attachés à ce maître en gémissent. Il semble que la folie de *la Métrie* soit une maladie épidémique qui se soit communiquée. Cela fera grand tort à l'écrivain ; mais, avec cent cinquante mille hommes, on se moque de tout, et on brave les jugemens des hommes.

Madame de Pompadour m'a écrit que *mes amis avaient fait ce qu'ils avaient pu pour lui faire croire que je n'avais quitté la France, que parce que j'étais au désespoir qu'elle protégât Crébillon*. Ce serait bien là une autre folie, dont assurément je suis incapable. J'ai quitté la France, parce que j'ai trouvé ailleurs plus de considération et de liberté, et que je me suis laissé enchanter par les empressements et les prières d'un roi qui a de la réputation dans le monde. Madame de Pompadour peut, tant qu'elle voudra, protéger de mauvais poètes, de mauvais musiciens et de mauvais peintres, sans que je m'en mette en peine.

D'ailleurs, mes maladies qui augmentent, me mettent dans un état à ne plus guère m'embarrasser ni des faveurs du roi, ni du goût des belles dames. Je fais plus de cas d'un rayon de soleil et d'un bon pottage que de toutes les cours du monde. Je serais fâché seulement de mourir sans avoir vu Saint-

Pierre de Rome, la ville souterraine, votre statue, et sans avoir encore eu l'honneur de vous embrasser. 1752.

J'ai écrit à M. le maréchal de *Noailles*, et j'ai pris la liberté de le prier de m'aider un peu de ses lumières. Peut-être sera-t-il un peu mortifié que son nom ne se trouve pas dans l'histoire militaire du siècle, et que le vôtre s'y trouve. Le président *Hénault* est plus content du deuxième tome que du premier. Il est bien aisé de se corriger, et c'est à quoi je passe ma vie. Ma nièce, à qui j'avais donné le gouvernement de Rome sauvée, en use despotiquement; elle fait jouer la pièce malgré mes craintes, et même malgré les vôtres: cela doit faire un beau conflit de cabales! je suis bien aise de ne pas me trouver là. Mais où je voudrais me trouver, c'est au coin de votre feu, Monseigneur; c'est auprès de votre belle ame et de votre charmante imagination. Je vous regrette tous les jours. Le temps va bien rapidement, et j'ai bien peur de ne reparaître que quand une décrépitude avancée m'aura imposé la nécessité de ne me plus montrer. Je perds loin de vous ce qui me reste de vie. Quelquefois, quand je m'anime un peu à souper, je me dis tout bas: Ah, si M. le maréchal de *Richelieu* était là! Le roi de Prusse en pense autant; mais il serait jaloux de vous: car,

— il faut l'avouer, il n'est que le second des
1752. hommes séduisans. Adieu, Monseigneur,
n'oubliez pas votre ancien courtisan.

L E T T R E C X.

A M. LE PRESIDENT HÉNAULT, à Paris.

A Berlin, 28 de janvier.

JE vous dois de nouveaux remerciemens, mon cher et illustre confrère, et c'est à vous que je dois dédier le Siècle de *Louis XIV*, si on en fait en France une édition qui aille la tête levée. J'ai envoyé à Paris le premier tome corrigé selon vos vûes. Je me flatte qu'on ne s'opposera pas à l'impression d'un ouvrage qui est, autant que je l'ai pu, l'éloge de la patrie, et qui va inonder l'Europe.

Je suis bien étonné de l'apparence d'ironie que vous trouvez dans ce premier tome : j'ai voulu n'y mettre que de la philosophie et de la vérité : j'ai voulu passer légèrement sur ce fatras de détails de guerres qui dans leur temps causent tant de malheurs et tant d'attention, et qui, au bout d'un siècle, ne causent que de l'ennui. J'ai même fini ainsi ce premier tome,

„ Voilà le précis, peut-être encore trop
„ long, des plus importans événemens de ce

„ siècle ; ces grandes choses paraîtront petites
 „ un jour , quand elles seront confondues 1752.
 „ dans la multitude immense des révolutions
 „ qui bouleversent le monde : et il n'en reste-
 „ rait alors qu'un faible souvenir, si les arts
 „ perfectionnés ne répandaient sur ce siècle
 „ une gloire unique qui ne périra jamais. „

Vous voyez par là que mon second tome
 est mon principal objet ; et cet objet aurait
 été bien mieux rempli, si j'avais travaillé en
 France. Les bontés d'un grand roi, et l'achar-
 nement de mes ennemis, m'ont privé de cette
 ressource. Je vous supplie, Monsieur, d'ajouter
 à toutes vos bontés celle de dire à monsieur
 d'*Argenson* que je compte sur les siennes. On
 m'a dit qu'il a été mécontent d'un parallèle
 entre *Louis XIV* et le roi *Guillaume*.

Il est vrai que malheureusement on a omis
 dans l'impression le trait principal qui donne
 tout l'avantage au roi de France. Le voici :

„ Ceux qui estiment plus un roi de France
 „ qui fait donner l'Espagne à son petit-fils,
 „ qu'un gendre qui détrône son beau-père ;
 „ ceux qui admirent davantage le protecteur
 „ que le persécuteur du roi *Jacques*, ceux-là
 „ donneront la préférence à *Louis XIV*. „

D'ailleurs, M. d'*Argenson* ne peut ignorer
 que *Louis XIV* et *Guillaume* ont toujours été
 deux objets de comparaison dans l'Europe. Il

1752. ignore encore moins que l'histoire ne doit point être un fade panégyrique : et s'il a eu le temps de lire le livre, il a pu s'apercevoir que, sans m'écarter de la vérité, j'ai loué autant que je l'ai pu, et autant que je l'ai dû, la nation, et ceux qui l'ont bien servie. L'article de son père n'a pas dû lui déplaire.

Enfin, Monsieur, j'ai prétendu ériger un monument à la vérité et à la patrie ; et j'espère qu'on ne prendra pas les pierres de cet édifice pour me lapider. Je me flatte encore que vous ne vous bornerez pas au service de m'avoir éclairé. Je voudrais que la postérité sût que l'homme du royaume le plus capable de me donner des lumières, a été celui dont j'ai reçu le plus de marques de bonté.

Je vous supplie de ne me pas oublier auprès de madame *du Deffant*, et de me conserver une amitié qui fait ma gloire et ma consolation.

P. S. J'avais toujours ouï dire que le prince de *Condé* était mort à Chantilly de sa maladie de courtisan prise à Fontainebleau. Je n'ai point ici de livres : si vous me trompez, je mets cela sur votre conscience.

A propos, je suis bien malade ; si je meurs, dites, je vous en prie, comme frère *Jean* : J'y perds un bon ami.

L E T T R E C X I.

1752.

A U M E M E.

A Berlin , premier de février.

J'APPRENDS que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère ; je crains que vous ne le soyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la santé ? Je l'ai perdue sans ressource ; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimats ; mais quelles eaux ? je n'en fais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le *Siècle de Louis XIV.* Je vous avertis très-sérieusement que si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que si *Corneille* vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoie deux petits morceaux que j'ajoute à ce *Siècle* : ils sont bien à la gloire de *Louis XIV.* Je vous supplie,

— quand vous les aurez lus , de les envoyer à ma
 1752. nièce , afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur *Louis XIV*. Daignez relire seulement cette page imprimée , et voyez si on peut faire *Louis XIV* plus grand.

J'ai traité , je crois , comme je le devais , l'article de la conversion du maréchal de *Turenne*. J'ai adouci les teintes , autant que le peut un homme aussi fermement persuadé que moi , qu'un vieux général , un vieux politique et un vieux galant ne change point de religion par un coup de la grâce.

Enfin , j'ai tâché en tout de respecter la vérité , de rendre ma patrie respectable aux yeux de l'Europe , et de détruire une partie des impressions odieuses que tant de nations conservent encore contre *Louis XIV* et contre nous. Si j'en avais dit davantage , j'aurais révolté. On parle notre langue dans l'Europe , grâce à nos bons écrivains ; nous avons enseigné les nations , mais on n'en hait pas moins notre gouvernement : croyez-en un homme qui a vu l'Angleterre , l'Allemagne et la Hollande.

Si vous pouvez , par votre suffrage et par vos bons offices , m'obtenir la permission

tacite

facile de laisser publier en France l'ouvrage tel que je l'ai réformé, vous empêcherez que l'édition imparfaite, qui commence à percer en Allemagne, ne paraisse en France. On ne pourra certainement empêcher que les libraires de Rouen et de Lyon ne contrefassent cette édition vicieuse ; et il vaut mieux laisser paraître le livre bien fait que mal fait. 1752.

Ces difficultés sont abominables. J'ai sans peine un privilège de l'empereur pour dire que *Léopold* était un poltron ; j'en ai un en Hollande pour dire que les Hollandais sont des ingrats, et que leur commerce dépérit ; je peux hardiment imprimer, sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul, le grand électeur, s'abaisa inutilement devant *Louis XIV*, et lui résista aussi inutilement : il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de *Louis XIV* et de la France ! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisemens. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie ? Mais, franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud ; car le climat où je suis, me fait autant de mal que les désagrémens attachés en France à la littérature me font de peine.

— 1752. Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir : en ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'affurer de mes respects monsieur d'*Argenson* et madame du *Deffant*. Bonsoir ; je me meurs et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin ! il n'y en a que douze ; *Pélisson* même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort-du Tholus. Le fameux fort de Shenk, dont parle *Boileau*, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'*Albe*. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'*Argenson*.

L E T T R E C X I I.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 de février.

MON très-cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre âme, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de *Pandore*; mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle *Gauffin*; je m'en accuse très-sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que des

A a 2

— 1752. *Crébillons* sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût aux sentimens des autres. Je voulais un contraste de douleur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de *Catiline*; il y a assez de romains dans cette pièce; je ne voulais pas d'un *Caton* en cornettes. On m'y a forcé, et M. le maréchal de *Richelieu* a été las, pour la première fois, des femmes tendres et complaisantes. J'aimais que la femme de *Catiline* se bornât à aimer; qu'elle dît :

J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
Dans ces divisions dont Rome est déchirée.

Il me semble que la mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle *Gauffin*. Je l'aurais déparée; ce ferait donner des bottes et des éperons à *Vénus*. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre,

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes; et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épithète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer.

Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme. (*) Je remercie madame d'*Argental* de ses anecdotes, et surtout des deux filles d'honneur et de joie ; mais elle parle de l'établissement que le grand *Duquène* (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes. 1752.

Je ne fais si les exemplaires, qui vous sont enfin parvenus, sont corrigés ou non ; mais il y en a un entre les mains de madame *Denis*, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'est celui-là qui est destiné pour l'impression, en cas que le président *Hénault* ait, comme je l'espère, la vertu et le courage de dire à M. d'*Argenson* qu'une histoire n'est point un panégyrique, et que, quand le mensonge paraît à Paris sous les noms de *Limiers*, de *la Martinière*, de *Larrey* et de tant d'autres, la vérité peut paraître sous le mien.

J'envoie aussi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que *la Noue* ne fasse pas siffler cette pièce. *La Naue*, *Cicéron* ! cela est bien pis

(*) M. d'*Argental* est neveu du cardinal de *Tencin* qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

1752.

que de préférer mademoiselle *Clairon* à mademoiselle *Gauffin*. Je vous avoue que ce finge me fait trembler. Quoi ! ni voix , ni visage , ni ame , et jouer *Cicéron* ! cela seul serait capable d'augmenter mes maux ; mais je ne veux pas mourir des coups de *la Noue*. Je laisserai paisiblement le parterre de Paris tourner *Cicéron* en ridicule. Nos Français sont tous faits pour se moquer des grands-hommes , surtout quand ils paraissent sous de si vilains masques. Mademoiselle *Clairon* ne fera certainement pas pleurer , et *la Noue* fera rire. Je suis bien aise d'être très-malade avant cette catastrophe , car on dirait que c'est la chute de Rome qui m'écrase. Bonsoir , portez-vous bien. Il est juste que le Catilina de *Crébillon* soit honoré , et le mien honni ; mais vous êtes mon public , mes chers anges.

L E T T R È C X I I I .

1752.

A M. D E F O R M O N T .

A Berlin, 25 de février.

JE suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant*; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous êtes au premier rang des personnes que je regrette, comme de celles dont le suffrage m'est le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le *Siècle de Louis XIV*, si je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans lesquelles il n'est pas étonnant que je sois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant presque d'autre secours que mon porte-feuille et ma mémoire. M. *le Bailli* m'est venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réussira dans la carrière qu'il a sagement entreprise. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, si vous habitez votre Normandie; mais comment pourrez-vous quitter madame *du Deffant* dans l'état où elle est?

1752. J'ai vu les Mémoires sur les mœurs du dix-huitième siècle. Ils sont d'un homme qui est en place, et qui par-là est supérieur à sa matière. Il laisse faire la grosse besogne aux pauvres diables qui ne sont plus en charge, et qui n'ont d'autre ressource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me sauver par la prose, puisqu'il se pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aie été sifflé en vers à Paris. Il me semble que *Cicéron* était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. *Crébillon* m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq., ni catin déguisée en homme, ni ce style coulant et enchanteur qui fit réussir sa pièce ; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je sois sifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me priver de votre communion ; et quand je serais condamné par la sorbonne avec l'abbé de *Prades*, je compterais encore sur vos bontés. Adieu, Monsieur ; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame du *Deffant* mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir si vous vouliez me mander sincèrement ce que vous pensez de Rome sauvée. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

L E T T R E C X I V.

1759.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, le 3 de mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont affligé pendant deux mois, et milord *Tirconel* mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de *Tirconel* aura fait un cruel voyage; elle fera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque *Madame* est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'*Orléans* est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappans; ils étonnent le premier moment; on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *ferre* et on avance, n'a eu que trop raison.

D'*Arget* part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux paquets que je vous aye encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domestique français, qui m'était bien nécessaire; c'est un jeune picard qui s'est mis à

Corresp. générale. Tome IV. † B b

— 1752. pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Prussiens se moquent de lui parce qu'il est petit et qu'il n'est que français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas sept pieds de haut, et qu'*Alexandre* était petit ; il m'a répondu qu'*Alexandre* et le roi de Prusse n'étaient pas picards. Enfin, il ne me reste plus de domestique de Paris.

D'*Arget* dit qu'il veut voir la première représentation de Rome ; je ne sais si elle sera sauvée ou perdue. C'est un grand jour pour le beau monde oisif de Paris qu'une première représentation : les cabales battent le tambour ; on se dispute les loges ; les valets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce est jugée avant qu'on l'ait vue : femmes contre femmes, petits-mâîtres contre petits-mâîtres, sociétés contre sociétés ; les cafés sont comblés de gens qui disputent ; la foule est dans la rue en attendant qu'elle soit au parterre. Il y a des paris ; on joue le succès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur aussi. Je suis bien aise d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potsdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre.

L E T T R E C X V.

1752.

A M. DE GIDEVILLE.

A Potsdam, le 10 de mars.

MON cher et ancien ami, ce n'est pas l'ivresse passagère du public, ce n'est pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaisir à un homme qui connaît son monde, et qui a vécu ; c'est votre approbation, c'est votre sensibilité, c'est votre amitié qui fait mon vrai succès et mon vrai bonheur. Je laisse le public faire sa petite amende honorable en attendant qu'il me lapide à la première occasion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la consolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la satisfaction la plus touchante et la plus pure ? ce n'est ni *César* ni *Cicéron* ; c'est madame *Denis*. C'est elle qui est une romaine. Quelle intrépidité et quelle patience ! quelle chaleur et quelle raison elle a mis dans toutes les affaires dont sa respectable amitié s'est chargée ! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome sauvée.

1752. On se lassera bien vite d'une diable de tragédie sans amour, d'un consul en *on*, de conjurés en *us*, d'un sujet dans lequel le tendre *Crébillon* m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques représentations, à quelques ressources de l'art, à la peine que j'ai eue de subjuguier un terrain ingrat; mais à la fin il ne restera que l'aridité du sol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le sujet de *Catilina* me paraît fait pour être traité devant le sénat de Venise, le parlement d'Angleterre, et messieurs de l'université. Comptez qu'on verra bientôt disparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand'chambre ne viennent en premières loges, *Cicéron* aura beau crier : *O tempora, ô mores!* on demandera *Inès de Castro* et *Turcaret*.

Mais c'est beaucoup d'avoir plu aux connaisseurs, aux gens sages, et même aux cicéroniens. L'abbé d'*Olivet* me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monsieur le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me ferait bien plus doux de venir vous embrasser en français, de souper avec madame *Denis* et avec vous dans ma maison, ou du moins de vous voir souper. Je

demanderai assurément permission à l'enchanteur auprès duquel je suis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma santé en a grand besoin, mon cœur davantage. 1752.

Je prendrai le temps qu'il va voir ses armées et ses provinces; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma santé, conservez-moi votre amitié, et soyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre est charmante, mais je vous trouve bien modeste de dater notre amitié de trente ans : mon cher *Cideville*, il y en a plus de quarante.

LET TRE CXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 11 de mars.

MON divin ange, madame d'*Argental* était donc là en grande loge? elle se porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du succès passager de Rome sauvée. Je connais mon public : l'enthousiasme passe; il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on

— bat des mains , demain on se refroidit , après-
 1752. demain on lapide. *Cimon* et *Miltiade* n'ont pas
 plus effuyé l'inconstance d'Athènes que moi
 celle de Paris. Je relisais hier *Oreste*, je le
 trouvais beaucoup plus tragique que *Cicéron* ;
 et cependant quelle différence dans l'accueil !
 Si j'avais été à Paris ce carême , on m'aurait
 sifflé à la ville , on se serait moqué de moi à
 la cour , on aurait dénoncé le Siècle de
Louis XIV, comme sentant l'hérésie , téméraire
 et mal-sonnant. Il aurait fallu aller se justifier
 dans l'antichambre du lieutenant de police.
 Les exempts auraient dit en me voyant passer :
 Voilà un homme qui nous appartient. Le
 poète *Roi* aurait bégayé à Versailles que je
 suis un mauvais poète et un mauvais citoyen ;
 et *Hardion* aurait dit en grec et en latin , chez
 monsieur le dauphin , qu'il faut bien se donner
 de garde de me donner une chaire au collège
 royal. Mon cher ange , *qui bene latuit , bene*
vixit.

Mais ma destinée était d'être je ne fais quel
 homme public , coiffé de trois ou quatre
 petits bonnets de lauriers et d'une trentaine
 de couronnes d'épines. Il est doux de faire son
 entrée à Paris sur son âne , mais au bout de
 huit jours on y est fessé. Il faut qu'un méné-
 trier qui joue dans cet empyrée-là ait pour
 lui *Jupiter* ou *Vénus* , sans quoi il passe mal son

temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux *Duclos*, aux *Crébillon*, ni le petit verre qu'on a donné aux *Moncrif*; mais, je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de *Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez *Grangé* les *Lettres juives*? Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilège pour dire que *Leopold* était un poltron, et que je n'aye pas en France la permission tacite de prouver que *Louis XIV* était un grand-homme. Franchement, cela est indigne. Il faut donc faire l'histoire des mœurs du dix-huitième siècle? Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne âme qui fera rougir les pédans de leur pédanterie, et les fots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera : *Parate vias Domini*? Où est l'intrépide abbé de *Chauvelin*? *tu dors, Brutus!* Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux *Chauvelin*; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la vérité, ils sont courageux comme de petits lions. Lâchez-les sur les fots.

Vous m'avez bien consolé en me disant que mademoiselle *Gauffin* n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus

— de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au
 275a. parterre. J'aime tendrement mademoiselle
Gauffin, malgré mes cheveux blancs et la
 turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas
 tant écrire : je n'en peux plus. Mais qui eût
 dit que ce gros cochon de milord *Tirconel*, si
 frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie
 avant moi? C'est bien pis que d'avoir des
 tracasseries pour son siècle. O vanité, ô fumée!
 Qu'est-ce que la vie? *Madame*, morte à vingt-
 deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous
 bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE CXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 14 de mars.

MON héros, je suis fort en peine d'un gros
 paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer
 par le courier du-cabinet, il y a environ deux
 mois. J'en chargeai *Bailly*, mon camarade,
 gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait
 depuis fix mois les affaires, pendant la maladie
 de milord *Tirconel*. Le ballot pesait environ
 dix livres, et contenait les volumes que vous
 m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre

pour vous , et un paquet pour ma nièce , que je vous suppliais d'ordonner qui lui fût rendu. 1752.
 Pardon de la liberté grande. Vous êtes informé sans doute , Monseigneur , de la mort du comte de *Tirconel*. Il était le second gourmand de ce monde , car *la Métrie* était le premier. Le médecin et le malade se sont tués , pour avoir cru que DIEU a fait l'homme pour manger et pour boire ; ils pensaient encore que DIEU l'a fait pour médire. Ces deux hommes , d'ailleurs fort différens l'un de l'autre , n'épargnaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde , et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens , et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi , qui n'ai plus de dents , je ne suis ni gourmand , ni médifant , et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'*Argens* et *Algarotti*. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France , et jouir du bonheur de voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gènes de plus digne d'orner une histoire , vous me feriez grand plaisir ; mais vous vous en garderez bien ; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. de *Broun*. Je n'exige pas de grands détails , les détails ennui ; il ne faut

— rien que d'intéressant et de piquant. Je dis
 1752. hardiment qu'on vous doit en très-grande
 partie le gain de la bataille de Fontenoi, et
 j'observe une chose singulière, c'est que Fon-
 tenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de
 la Flandre, sont entièrement l'ouvrage des
 officiers français, sans que le général y ait eu
 part. Je ne prétends pas assurément diminuer
 la gloire du maréchal de Saxe, mais il me
 semble qu'il devait faire un peu plus de cas
 de la nation. Vous voyez que je suis toujours
 bon citoyen. On m'a ôté la place d'historio-
 graphe de France, mais on devrait me donner
 celle de trompette des rois de France. J'ai
 sonné pour *Henri IV*, pour *Louis XIV* et pour
Louis XV, à perdre les poumons. Si vous avez
 du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette
 place de trompette; mais franchement, j'ai-
 merai mieux quelque petite anecdote de
 Gènes qui m'aidât à vous mettre dans votre
 cadre. Vous savez que ma folie est de chanter
 les grands-hommes. J'en vois un ici tous les
 jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle
 d'être *Achille* et *Homère*, et encore *Thucydide*.
 Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se
 contente-t-il du sien? Si les héros se mettent
 à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres
 diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que
 le cardinal de Richelieu, et vous avez par-dessus

lui de n'être point auteur. Vous seriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez; 1752. et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle.

Pour Dieu, Monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. *Buffy* doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de *Fronsac* et mademoiselle de *Richelieu* sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

LETTRE CXVIII.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL, à Paris.

Potfdam, 14 de mars.

BENIE soit cette Rome, Madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à *Atticus*, *Mongaut*, *Bouhier* et d'*Olivet*, qui savaient plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des Rome, quand on a de pareilles parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument

— de *Louis XIV* fera sur son piédestal. Il y a des
 1752. gens qui ont voulu renverser cette statue, et
 je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle
 ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il
 faut servir les Français de loin, et malgré eux ;
 c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volon-
 taire est presque la seule ressource qui reste à
 ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien
 mériter de la patrie ; mais je défie *Cimon* et
Miltiade d'avoir plus regretté leurs amis que
 moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, Madame,
 avec le comte *Algarotti*. Il fait les délices de
 notre retraite de *Pöfssdam*. Nous avons souvent
 l'honneur de souper ensemble avec un grand-
 homme qui oublie avec nous sa grandeur et
 même sa gloire. Les soupers des sept sages ne
 valaient pas ceux que nous faisons ; il n'y a
 que les vôtres qui soient au-dessus.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne
 fais rien de plus amusant et de plus instructif
 qu'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à
Venise sur la fin de cette année. Vous qui
 entendez l'italien, Madame, vous aurez un
 plaisir nouveau. On ne fait pas de ces choses-
 là en Italie à présent : le génie y est tombé
 plus qu'en France. Si vous avez à Paris des
Catilina et des Histoires des mœurs du dix-
 huitième siècle, les Italiens n'ont que des

sonnets. C'est une chose assez singulière que l'abbé *Metastasio* soit à Vienne, M. *Algarotti* à 1758, Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici bien douce ; elle le serait encore davantage si *Maupertuis* avait voulu. L'envie de plaire n'entre pas dans ses mesures géométriques ; et les agrémens de la société ne sont pas des problèmes qu'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est point géomètre, et M. *Algarotti* ne l'est qu'autant qu'il faut pour joindre la solidité aux grâces. Nous travaillons chacun de notre côté, nous nous rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs avoir pour ma mauvaise santé une indulgence à laquelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les commodités dont je peux jouir dans le palais d'un grand roi, sans aucun des désagrémens ni même des devoirs d'une cour. Figurez-vous la vie de château, la vie de campagne la plus libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire tant de Siècles qu'il me plaît.

C'est dans cette retraite charmante, Madame, que je vous regrette tous les jours. C'est de là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre société aux rois, et même aux rois philosophes. Je ne dis rien aux autres

— 1752. anges. J'ai écrit à M. d'*Argental* et à M. le comte de *Choiseul* ; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de *Chauvelin*. Je vous supplie de permettre que M. de *Pont-de-Vesle* trouve ici les assurances de mon inviolable attachement. Conservez votre santé, conservez-moi vos bontés, comptez à jamais sur ma passion respectueuse.

L E T T R E C X I X.

A MADAME DENIS, à Paris.

Le 16 de mars, au soir.

Nous saurons, dans la vallée de *Josaphat*, pourquoi j'ai reçu si tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome sauvée n'est pas perdue. Les bonnes nouvelles sont toujours retardées, et les mauvaises ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne se sont pas, dit-on, trop bien comportés. Est-il vrai que *Cicéron* avait une extinction de voix, et que le sénat était fort gauche ? Toutes les lettres confirment que *César* a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthousiasme dans le parterre.

Savez-vous quel est mon avis ? c'est de nous retirer sur notre gain. Une pièce si romaine et si peu parisienne ne peut long-temps attirer la foule. Les scènes fortes et vigoureuses, les sentimens de grandeur et de générosité ravissent d'abord ; mais l'admiration s'épuise bien vite. On n'aime que les portraits où l'on se retrouve.

Les dames des premières loges se retrouveront-elles dans le sénat romain ? On ne joue plus le Sertorius de *Pierre Corneille*, et on donne souvent le très-plat Comte d'Essex de son frère *Thomas*. Les gens instruits peuvent me savoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un sujet si ingrat et si impraticable ; mais je suis toujours très-persuadé que les loges se lasseront de voir des héros en *us*, des *Lentulus*, des *Céthégus*, des *Clodius*. Ils sont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collège.

Je demande très-instamment à notre petit conseil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois absolument la dédier à madame du Maine ; c'est une dette d'honneur ; je lui en ai fait mon billet. Elle exigéa de moi, quand je partis pour Berlin, de lui signer une promesse en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je suis fait pour les choses singulières.

— 1752. Adieu ; je vous embrasse , je vous remercie ;
je vais répondre à tous nos amis. D'Argè
n'est point encore parti , mais il part.

L E T T R E C X X.

A MADAME DE FONTAINE , à Paris.

Berlin , 18 de mars.

PARDON , ma chère nièce ; je griffonne des tragédies et des Siècles , et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse , et vous avez bien le vôtre ; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours , et je charge souvent votre sœur de vous le dire , et d'en dire autant à votre conseiller du grand conseil. J'ai été bien malade cet hiver ; j'ai cru mourir , mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre , cet été , des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan ; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe , pour aller
souper

souper avec lui ; et quand je suis plus malin-
gre qu'à l'ordinaire , je soupe chez moi. Mon 1752.
appartement est de plain pied à un magnifique
jardin où j'ai fait quelques vers de Rome
sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus
douce et plus commode ; et je ne fais rien
au-dessus , que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant
du bien de votre santé : nous ne sommes de
fer ni vous ni moi , mais avec du régime ,
nous existons ; et je vois mourir à droite et à
gauche de gros cochons à face large et rubi-
conde.

Mille complimens à toute votre famille. Je
vous embrasse tendrement , et je meurs d'envie
de vous revoir.

L E T T R E C X X I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam , premier d'avril.

PLU S ange que jamais , puisque vous m'en-
voyez des critiques , je vous remercie tendre-
ment , mon cher et respectable ami , de votre
lettre du 19 de mars. Vous avez enterré Rome
avec honneur. Ne croyez pas que je veuille
la ressusciter par l'impression ; je la réserve

Corresp. générale. Tome IV. † C c

— pour l'année de M. le maréchal de *Richelieu*,
 1752. avec deux scènes nouvelles et bien des changements. C'est en se corrigeant qu'il faut profiter de sa victoire. Ce terrain de Rome était si ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter, à force d'art, des fruits qui ont été goûtés. Le succès ne m'a rendu que plus sévère et plus laborieux. Il faut travailler jusqu'au dernier moment de sa vie, et ne point imiter *Racine* qui fut assez sot pour aimer mieux être un courtisan qu'un grand-homme. Imitons *Corneille* qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de sa vieillesse. Adélaïde, ou le Duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, est un ouvrage plus théâtral que Rome sauvée. Le rôle de *Lisbois* est peut-être encore plus théâtral que celui de *César*. J'ai travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore tous les jours; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je fais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer fitôt la Guerre de 1741; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps,

ni ce travail que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers ; afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monumens à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger ; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* n'eût point encore vu le jour ; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage ; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentimens sont différens ! ce Catalogue est ce que le président *Hénault* aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remerciemens pour moi à M. le président de *Meynières* et à M. de *Foncemagne*. Ce dernier me permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières, et la recon-

— 1752. naissance que je dois à ses soins obligeans , que le Siècle de *Louis XIV* est un espace de plus de cent années , commençant au cardinal de *Richelieu* ; que si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous *Louis XIII* , il faudrait retrancher *Corneille* ; que les écrivains font honneur à ce siècle sans avoir été formés par *Louis XIV* ; que *le Brun* , *le Nôtre* n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque ; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant *Louis XIV* , et tout fini sous lui ; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation ; qu'à l'égard de *Gacon* et de *Courttilz* , &c. , je n'en ai parlé que pour faire honte au père *Niceron* , et pour marquer la juste horreur que les *Gacon* , *Roi* , *Desfontaines* , *Fréron* , &c. , doivent inspirer ; qu'enfin ce Catalogue raisonné est et sera très-curieux ; mais il faut attendre une édition meilleure , celle-ci n'est qu'un essai. Hélas ! on passe sa vie à essayer ! J'essayerai cet été de venir embrasser mes anges.

Mille tendres respects à tous.

L E T T R E C X X I I.

1752.

A M. DE CIDEVILLE.

Potfdam, 3 d'avril.

EN vous remerciant, mon cher et ancien ami ; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce Siècle ; pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aye corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le Siècle ni Rome sauvée ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme *Ajax* demandait du jour.

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très-sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse ; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à *Louis XIV.* Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris.

1752. — plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord *Tirconel* et la *Métrie*, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie : le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant ; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de *Demouret* ne me convient pas ; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang saumuré et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Barege, de Padoue, d'Ischia pourraient me faire du bien pour un temps ; mais je ne fais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse, est précisément ce qui convient à un malade ; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai : *Deus nobis hæc otia fecit*. Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être ; et vous ajoutez mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, Monsieur, comme un ami que vous vous êtes

fait

fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, &c. 1752.

LETTRE CXXIV.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 d'avril.

VOILA une plaisante idée qu'a *Dumolard* de faire jouer *Philoctète*, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira sûrement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame *Dacier* que je veux dire; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un sexe; c'est la reine *Elisabeth*: elle avait traduit ce *Philoctète* de *Sophocle* en anglais.

Vous savez que le sujet de la pièce est un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de *Philoctète*; le roi de Prusse ferait bien votre affaire; mais au lieu de crier, *aie, aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de *Fénelon*, il voudrait monter à cheval et exercer les soldats de

— *Pyrrhus*. Il a actuellement la goutte bien ferré.
 1752. Imaginez ce qu'il a pris : ses bottes ! Son pied
 s'est enflé de plus belle. Dites à *Dumolard*
 qu'il prenne quelque goutteux du collège de
 Navarre.

On commence actuellement à Dresde une
 seconde édition du *Siècle de Louis XIV*, et
 il faut la diriger ; nouvelle peine , nouveau
 retardement. On m'a envoyé de nouveaux
 mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un trésor ;
 ce sont deux morceaux de la main de *Louis XIV*,
 bien collationnés à l'original. Il n'y a pas
 moyen d'abandonner son édifice, quand on
 trouve des matériaux si précieux. On me flatte
 que cette édition sera bientôt achevée. J'ai
 une autre affaire en tête, et que je vous com-
 muniquerai à la première occasion.

L E T T R E C X X V.

A M. D E F O R M O N T.

A Potsdam, 28 d'avril.

O N croirait presque que je suis laborieux,
 mon cher *Formont*, en voyant l'énorme fatras
 dont j'ai inondé mes contemporains ; mais je
 me trouve le plus paresseux des hommes,

puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire —
 et à vous instruire des raisons qui m'ont empê- 1752.
 ché de vous envoyer, à vous et à madame
du Deffant, ce Siècle de *Louis XIV.* J'y ai
 trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de
 péchés d'omission et de commission qui m'a
 effrayé. Cette première édition n'est qu'un
 essai encore informe. Le fruit que j'en retire,
 c'est de recevoir de tous côtés des remarques,
 des instructions de la part des Français et de
 quelques étrangers, qui m'aideront à faire une
 bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces
 secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage.
 Les mêmes personnes, qui m'ont refusé long-
 temps des instructions quand je travaillais,
 m'envoient à présent des critiques le plus
 volontiers du monde. Il faut tirer parti de
 tout. Je fais une nouvelle édition qui sera
 plus ample d'un quart, et plus curieuse de
 moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant
 qu'il sera en moi, que la première édition,
 qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai
 bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne
 vous trouve point à Paris. Voilà madame *du*
Deffant en Bourgogne; vous avez tout l'air
 d'être dans votre Normandie. Votre parent
 monsieur *le Bailli* fait son chemin de bonne
 heure, comme je vous l'avais dit. Le voilà
 ministre accrédité, en attendant que M. le

1752.

chevalier de *la Touche* arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi son maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la vôtre ; je dirai encore, si on veut, la mienne ; car je vous assure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je sois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une si profonde retraite. Ce serait bien là l'occasion de faire encore des vers, mais j'en ai trop fait. Il faut savoir se retirer à propos, et imposer silence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raison. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir assez donné. Je fais comme vous ; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il serait doux de finir cette journée entre vous et madame *du Deffant* ; c'est une espérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous supplie de lui dire qu'elle est à la tête du petit nombre des personnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui souhaite un estomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher *Formont* ; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute sa vie.

L E T T R E C X X V I.

1752.

A M. R O Q U E S, .

CONSEILLER ECCLESIASTIQUE DU LAND-
GRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

S I ceux qui font des critiques avaient votre politesse, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait; et le public respecterait plus les sciences. Je vous remercie très-sincèrement, Monsieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer sur le *Siècle de Louis XIV.* Je pourrais bien m'être trompé sur le premier article touchant *Falc Constance*, dont vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puisse consulter sur cette matière; je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont servi de matériaux. Les autorités n'y sont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir besoin pour un ouvrage qui n'est point une histoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'esprit humain sous *Louis XIV.*

1752. Je me souviens bien que je n'ai pas toujours suivi l'abbé de *Choisi* dans sa Relation de Siam ; c'est un de mes parens , nommé *Beauregard* , qui avait défendu la citadelle de Bankoke sous M. de *Fargue* , autant qu'il m'en souvient , de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Constance*.

Quant au roi *Jacques* et à la reine sa femme , ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne sont point de pareilles dates dont je me suis embarrassé. Je n'ai songé qu'à exposer les malheurs du roi *Jacques* , la manière dont il se les était attirés , et la magnificence de *Louis XIV*. Mon objet était de peindre en grand les principaux personnages de ce siècle , et de laisser tout le reste aux annalistes. Quand je suis entré dans les détails , comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur , je l'ai fait sur mes propres lumières et sur les témoignages des plus anciens courtisans.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV* avait épousé madame de *Maintenon* ; il m'assura positivement que l'abbé de *Choisi* s'était trompé ; que ce n'était pas le chevalier de *Forbin* , mais *Bontems* et *Moncheureuil* qui avaient assisté comme témoins. En effet , il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occasion ses domestiques

les plus affidés ; et le chevalier de *Forbin*, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque. 1752.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zèle imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beausobre* vous intéresse, vous le trouverez, Monsieur, dans une nouvelle édition, qui va paraître ces jours-ci à *Leipsick* et à *Dresde*, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs, d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à *Dresde* est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et surtout le mariage de l'évêque de *Meaux*.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à *Francfort sur le Mein*. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de *Dresde*, qui a le privilège de l'empereur ; c'est un très-honnête

— homme. Je ne manquerai pas de l'avertir de
 1752. l'obligation qu'il vous aura.

Je suis affligé que M. de la Beaumelle, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa Majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipfick, de là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ses talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

L E T T R E C X X V I I .

1752.

A U M E M E .

A Potsdam , ce 17.

JE suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante , sans me connaître ; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers , et celle du Siècle de *Louis XIV* , que mon libraire doit vous envoyer de ma part , pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeans. Quant à M. de la *Beaumelle* , je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther* ; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrés. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV* ; il n'y a épargné aucun soin ; et voilà que , pour fruit de ses peines , M. de la *Beaumelle* fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort , ville impériale , malgré le privilège de l'empereur dont *Walther* est en possession. Il est libraire du roi de Pologne ,

— 1752. il est protégé ; il est résolu à attaquer M. de la Beaumelle par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de la Beaumelle , et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné , par l'édition des lettres de madame de *Maintenon* , de quoi pouvoit se passer du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs , il doit considérer que toute la librairie se réunira contre lui. Les gens de lettres se plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages , et ici c'est un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire ; c'est un étranger qui , dans l'Empire , attaque un privilège de l'empereur. Que M. de la Beaumelle en pèse toutes les conséquences. Les remarques critiques qu'il joint à son édition ne sont pas une excuse envers mon libraire , et sont envers moi un procédé dont j'aurais sujet de me plaindre. Je ne connais M. de la Beaumelle que par les services que j'ai tâché de lui rendre.

Il m'écrivit , il y a un an , du palais de Copenhague , pour m'intéresser à des éditions des auteurs classiques français , qu'on devait faire , disait-il , en Danemarck , et dont le roi de Danemarck le chargeait , à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de la Beaumelle ; et mon zèle

pour l'honneur de ma patrie, me fit travailler
en conséquence. 1752.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de proposant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Prusse, et il me présenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait assez mal, moi et plusieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choses dont le roi de Danemarck et plusieurs autres puissances devaient s'offenser. Ce livre imprimé à Copenhague, intitulé *Mes Pensées*, n'était pas encore trop public; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il fait que, quoique j'eusse beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de plusieurs petites inadvertances dans lesquelles il était tombé sur ce qui regarde l'histoire; par exemple, sur la constitution d'Angleterre, sur M. *Pâris Duverney*, et sur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorsqu'il fut mis en prison à Berlin, tout le monde sait que je m'intéressai pour lui, et que je parlai même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, disait-on, contribué à son emprisonnement; et à le faire renvoyer de la ville.

1752. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour se plaindre à lui de lui-même, lui répondit : *Il est vrai que je vous ai fait conseiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bientôt renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait besoin de protection; et il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occasion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une grosse pension; mais il partit quelques jours après pour Leipfick. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaisirs*; les lettres initiales de son nom, par M. de la B . . . sont à la tête de ce libelle. Je suis très-éloigné de l'en croire l'auteur, et j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipfick, il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays-là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipfick, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, Monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais

charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé *Mes Pensées*, des observations dont il a fait usage? pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du *Siècle de Louis XIV*, quand il fait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aye passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle, doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi, en faisant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon libraire, un tel procédé aura-t-il des approbateurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne se ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à son avancement?

J'ose vous prier, Monsieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans son cœur les

— 1752. sentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me persuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux serait assurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec l'attachement sincère que vos procédés obligeans m'inspirent, &c.

L E T T R E C X X V I I I .

A U M Ê M E .

Avril.

P O U R répondre, Monsieur, à vos bontés conciliantes dont je suis très-reconnaissant, et à la lettre de M. de *la Beaumette*, dont je suis très-surpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire :

1°. Qu'il est peu intéressant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort,

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, il data sa lettre du château, et me fit entendre que le gouvernement l'avait chargé de l'édition des auteurs classiques français, et que M. de *Bernstorff*, secrétaire d'Etat, m'a écrit le contraire. 1752.

3°. Que quelques jours après, étant renvoyé de Copenhague, il m'envoya de Berlin à Potsdam, à ma réquisition, son livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*, dans lequel il dit que le roi de Prusse a des gens de lettres auprès de lui, par le même principe que les princes d'Allemagne ont des bouffons et des nains.

4°. Qu'il me promet de supprimer ce compliment, et qu'il ne l'a pas fait.

5°. Qu'il me reproche dans ce livre d'avoir sept mille écus de pension, et qu'il doit savoir à présent que j'y ai renoncé, aussi-bien qu'à des honneurs que je crois inutiles à un homme de lettres, et que, dans l'état où je suis, il y a peu de générosité à persécuter un homme dont il n'a jamais eu le moindre sujet de se plaindre.

6°. Qu'il est vrai que je lui donnai des conseils sur quelques méprises où il était tombé, et sur son étonnante hardiesse; qu'à la vérité, il a suivi mes avis sur des faits historiques, mais qu'il les a bien négligés dans

— 1752. quelques exemplaires imprimés à Francfort , où il dit qu'il a vu à la cour de Drefde un roi . . . et tout le reste qui a fait frémir d'horreur. Il ose parler contre le gouvernement et l'armée du roi de Prusse; il s'élève presque contre toutes les puissances. L'*Arétin* gagnait autrefois des chaînes d'or à ce métier; mais aujourd'hui elles sont d'un autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à ma mort; il n'attendra pas long-temps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord *Tirconel* est mort, mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de la *Beaumelle*, et que, seul, j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9°. Il peut se dispenser d'imprimer le procès du juif *Hirch* qui me contestait la
restitution

restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. 1752. Le juif a été condamné à double amende. M. de la Beaumelle peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, &c.

L E T T R E C X X I X.

A U M E M E.

MONSIEUR,

J'ai lu enfin l'édition du Siècle de *Louis XIV*, que votre ami *la Beaumelle* a faite en trois volumes, avec des remarques et des lettres. Je vous dirai, Monsieur, que cette édition n'a pas laissé d'avoir quelque cours à Berlin. J'y suis outragé; cinq ou six officiers de la maison de sa Majesté prussienne y sont maltraités; c'est une raison pour qu'on veuille au moins parcourir l'ouvrage. Personne ne lui pardonnera d'avoir outragé, dans ses remarques, les vivans et les morts, ainsi que la

Corresp. générale. Tome IV. † E e

— 1752. vérité. Mais moi, Monsieur, je lui pardonnerais les injures scandaleuses qu'il me dit dans mon propre ouvrage, s'il était vrai qu'il eût à se plaindre de moi, et si je l'avais accusé auprès du roi de Prusse, dans son passage à Berlin, comme il le prétend.

Je peux vous protester hautement, Monsieur, non-seulement à vous, mais à tout le monde, et attester le roi de Prusse lui-même, que jamais je n'ai dit à sa Majesté ce qu'on m'impute. Ce fut le marquis d'Argens qui l'avertit à souper, de la manière dont la Beaumelle avait parlé de sa cour, ainsi que de plusieurs autres cours, dans son livre intitulé *Le qu'en dira-t-on*. Le marquis d'Argens fait que, loin de vouloir porter ces misères aux oreilles du roi, je lui mis presque la main sur la bouche, que je lui dis en propres paroles : *Taisez-vous donc, vous révélez le secret de l'Eglise*. J'aurais pu user du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'usai point de ce droit; et loin de rendre aucun mauvais office à M. de la Beaumelle, je fis ce que je pus pour le servir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raisonne, il doit voir clairement que Maupertuis ne m'a calomnié ainsi auprès de lui, que pour l'exciter à

écrire contre moi ; c'est un fait assez public dans Berlin. Il est bien étrange qu'un homme que le roi de Prusse a daigné mettre à la tête de son académie , ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'est que d'aller révéler à un étranger , à un passant , le secret des soupers de son maître , et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainsi contre moi un jeune auteur ; lancer ses traits , et puis retirer sa main ; accuser M. *Koënis* , mon ami , d'être un faussaire ; le faire condamner , de la seule autorité , en pleine académie , et se donner le mérite de demander sa grâce ; faire écrire contre lui , et avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner *la Beaumelle* contre moi , et le désavouer ; opprimer *Koënis* et moi avec les mêmes artifices ; c'est ce que *Maupertuis* a fait , et c'est sur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me suis vu contraint à soutenir à la fois deux querelles fort tristes. Il faut combattre , et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre , et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'insulter. La vie des gens de lettres est une guerre perpétuelle , tantôt sourde et tantôt éclatante , comme entre les princes ; mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entr'eux , et la raison décide entre nous. Le public est un juge incorruptible , qui , avec le temps , prononce des

— arrêts irrévocables. Le public prononcera
1752. donc si j'ai eu tort de prendre le parti de
M. *Koë nig* cruellement opprimé , et de con-
fondre les mensonges dont *la Beaumelle* ,
excité par l'oppresseur de *Koë nig* et le mien ,
a rempli le Siècle de *Louis XIV.*

La Beaumelle vous a mandé, Monsieur ,
qu'il me *poursuivra jusqu'aux enfers*. Il est bien
le maître d'y aller ; et pour mieux mériter
son gîte , il vous dit qu'il fera imprimer , à
la suite du Siècle de *Louis XIV.* un procès que
j'eus , il y a près de trois ans , contre un
banquier juif , et que je gagnai. Je suis prêt
à lui en fournir toutes les pièces , et il pourra
faire relier le tout ensemble , avec la paix de
Nimègue , celle de Risvick et la guerre de la
succession ; rien ne contribuera plus au pro-
grès des sciences.

Tout cela , Monsieur , est le comble de
l'avilissement , mais je vous défie de me
nommer un seul auteur célèbre , depuis le
Tasse jusqu'à *Pope* , qui n'ait eu affaire à de
pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins est assurément
le sacrifice des biens et des honneurs auxquels
j'ai renoncé sans le plus léger regret ; mais la
perte absolue de ma santé est un mal véritable.
S'il y a quelque chose de nouveau à Franc-
fort , concernant toutes ces misères , vous me
ferez plaisir de m'en instruire. Je suis , &c.

L E T T R E C X X X.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Fotfdam , 3 de mai.

MON cher et respectable ami , il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi , et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les *Céthégus* et les *Lentulus* sont des comparés qui m'ont toujours déplu , et j'ai bien de la peine avec le reste ; j'en ai avec Adélaïde , avec Zulime , et surtout avec *Louis XIV.* Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressans ; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de *Noailles*. Je vous prie d'engager monsieur de *Foncemagne* à accélérer les bontés que M. de *Noailles* m'a promises ; mais je voudrais que M. de *Foncemagne* ne s'en tint pas là ; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de *Louis XIV.* , ce siècle de la vraie littérature , qui doit lui être plus cher qu'à un autre ; quelques observations de sa part me seraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour

— lui, et par mon amour pour la vérité. Je
 1752. prépare une nouvelle édition ; mais j'ai bien
 peur que ma nièce n'ait point encore envoyé
 à M. le maréchal de *Noailles* l'exemplaire
 sur lequel il devait avoir la bonté de faire
 des remarques. Si malheureusement madame
Denis n'avait plus d'exemplaires, je vous
 supplie de lui prêter le vôtre pour cette
 bonne œuvre ; je vous payerai avec usure.
 Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que
 j'avais supplié M. de *Malesherbes* de ne laisser
 entrer en France aucun ballot de la première
 édition, et d'empêcher qu'on en fît une
 nouvelle sur un modèle si vicieux. Je vous le
 dis encore, mon cher ange, ce n'est là qu'un
 essai informe, et je ne ferai certainement
 mon voyage de Paris que quand je serai par-
 venu à donner un ouvrage plus digne du
 monarque et de la nation qui en font l'objet.
 Si on avait laissé à M. le maréchal de *Noailles*
 son exemplaire que M. de *Richelieu* a repris,
 si on n'avait pas préféré le vain plaisir d'avoir
 un livre rare à celui de procurer les instruc-
 tions nécessaires pour rendre ce livre meil-
 leur, la meilleure édition serait déjà bien
 avancée. Il faudrait que tout bon français
 contribuât à la perfection d'un tel ouvrage.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette
 histoire générale ; on m'a volé la partie

historique de tout le seizième siècle et du commencement du dix-septième, avec l'histoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de *Pétrarque* et du *Dante*, et jusqu'à des poètes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le Siècle de *Louis XIV* devait se renouer à cette histoire générale; c'est une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on séduisit pour avoir tous mes manuscrits, avait aussi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de lui le sacrifice de tout ce qu'il avait copié. En un mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce que madame *Denis* va donner (*) ne fera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille; pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très-jolies; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à la perfection. Je ne t'ai voulu pas de ces succès passagers dont on doit une

(*) *La Coquette punie*, comédie.

1752. partie à l'indulgence de la nation. Je ne fais si je me trompe, mais il semble qu'il y avait dans cette comédie, telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Génie. Ces scènes ne fussent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre : et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle ; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mérope. Un succès ordinaire me consolera ; un mauvais me mettrait au désespoir.

Nous parlerons une autre fois de Rome sauvée, d'Adélaïde, de Zulime ; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battemens de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges ? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous ; mais il faut la permission de Louis XIV. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à présent abandonner

abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois ; mais quand on s'est imposé des devoirs , on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année , et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges. 1752.

L E T T R E C X X X I .

A M A D A M E D E N I S .

A Potsdam , 22 de mai.

J E vous écris par le jeune *Beausobre* , ma chère enfant , comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai , ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes œuvres , bonnes ou mauvaises , d'imprimer , au-devant de leur recueil , cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là , parce qu'ils jappent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut

Corresp. générale. Tome IV. † F f

— 1752. les laisser faire. Les poètes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misère et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé *Desfontaines*, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma vie; elle ressemble aux amours du révérend père de *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothèques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a guerre a. Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre académie de Berlin est une chapelle tout-à-fait sous la protection de cette divinité. *Maupertuis* vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faus-faire, dans une assemblée de l'académie, un de ses membres nommé *Koë nig*, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse

d'Orange, et professeur en droit publié à la Haie. Ce *Koë nig* est un homme de mérite, un brave fuisse, qui est très-incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feu madame la marquise du Châtelet, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne fera pas homme à souffrir un pareil affront. 1752.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. *Maupertuis* est à Berlin malade, pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à *Koë nig*. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui teste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'*Argens* n'avait pas si mal-fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

1752.

L E T T R E C X X X I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam, 3 de juin.

MON cher ange, me voilà plus que jamais dans l'histrionage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je sens qu'on aime mieux quelquefois son petit-fils que son propre enfant. Je n'ose donner de conseil à ma nièce que je regarde comme ma fille; je crains de la priver d'un succès, et d'affliger sa passion, si je lui conseille de ne pas donner un ouvrage sur lequel elle est piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'exposer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne fais point d'ailleurs quel est le goût de Paris où tout est mode. Je me vois dans la nécessité de suspendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage soutenu, attachant et comique; mais peut-être aussi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point passer ses propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur est parti d'un autre auquel il se tient. De grands changemens

coûtent beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je fais, c'est que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle-ci, ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore: un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu; mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas Adélaïde, non pas le duc d'Alençon, mais Amélie; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de *Charles VII*, et des maures au lieu d'anglais? — *Il costume*, mon cher ange; *il costume lo vuole così*. On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aye donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de *Charles VII* est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira: *incredulus odi*. Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans

— le précipice. Mais comment faire pour donner
 1752. cet ouvrage ? comme on voudra , comme on
 pourra , surtout n'en point parler. La grande
 affaire est que l'ouvrage soit bon et bien
 joué ; le reste est très-indifférent. Mon cher
 ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que
 de vous faire retourner de Lyon à Paris.
 Vous pénétrez mon cœur ; mais à présent, il
 n'y a ni Lyon ni Paris pour moi ; il n'y
 a que Potsdam ; c'est le rendez-vous de mes
 troupes ; c'est de là que je dirige la nouvelle
 édition qu'on fait du Siècle , édition que
 je ne peux abandonner , et qui seule peut
 faire oublier les trois malheureuses éditions
 qui viennent de paraître , en trois mois de
 temps , dans le pays étranger. Ces trois-là
 sont assez bonnes pour le reste de l'Europe ,
 mais non pour la France. Je me suis trompé sur
 trop de faits , j'ai trop fait de péchés d'omission
 et de commission. Ma nouvelle édition est ma
 pénitence ; il faut me la laisser faire. Je prends
 les eaux , je me baigne , je me meurs , et tout
 cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va
 l'*Iphigénie-Héraclide* ? la *Duménil* est-elle gué-
 rie de son coup de pincette ? On dit que
Grandval est devenu grand buveur et mauvais
 acteur , et que la *Duménil* aime passionnément
 le vin et *Grandval*. L'un l'enivre , l'autre la
 bat ; ses passions sont malheureuses.

A propos, faudra-t-il que j'envoie un
billet de confession au curé de Saint-Roch? 1752.
Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'est
le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux
ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent
jamais dans le château. Pauvres gens du
Midi, apprenez à vivre! Pourquoi faut-il qu'il
n'y ait de raison que dans le Nord?
Tous mes anges, je baise le bout de vos
ailes.

L E T T R E C X X X I I I .

A M A D A M E D E N I S .

A Potsdam, 9 de juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie innocente
dont j'ai affublé, le plus respectueusement et
le plus poliment que j'ai pu, son éminence
le cardinal *Quirini*, soit si publique (*); mais
il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même.
Il imprime régulièrement à Brescia tout ce
qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci,
nous lui avons obligation des lettres du cardi-
nal de *Fleuri*; elles sont curieuses: on y voit
le désespoir sincère de notre premier ministre
de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de

(*) Voyez l'épître au cardinal *Quirini*, volume d'Épîtres.

1752. — Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi ; il n'a accepté ce poste que malgré lui ; il s'en plaint amèrement ; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que , quand le cardinal *Quirini* l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie ; il ressemble en cela à *Cicéron*. Le libraire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil , qu'il faut avouer que monseigneur est une étoile de la première grandeur.

Cette étoile persécutait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin , sans qu'il en coûte un sou à sa Majesté. Le cardinal a donné à cette église , qui ne s'achève point , de l'argent et des statues. Le comte de *Rothembourg* était à la tête de cette bonne œuvre , et n'y a pas contribué d'un denier de son vivant , ni par son testament. Un banquier calviniste a avancé environ douze mille écus , et veut qu'on vende l'église pour le rembourser. Le cardinal , pour son paiement , exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaisanterie au lieu d'ode , au commencement de cette année. Cela a été jusqu'à notre saint-père le pape. Sa sainteté

est un peu gosseuse ; elle a dit : *Le cardinal Quirini quête des louanges ; il a attrapé celles qu'il lui faut.* 1752.

Avez-vous lu le fixième tome des Mémoires de l'abbé de *Montgon* ? Six tomes de l'histoire d'un abbé ! et nous n'avons qu'un volume de l'histoire d'*Alexandre* ! Comme les livres se multiplient ! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuses dans ces mémoires.

Adieu , ma chère plénipotentiaire ; je vous parlerai de nous deux à la première occasion.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam , 10 de juin.

MON héros, vos bontés m'ont fait éprouver une espèce de plaisir que je n'avais pas goûtée depuis long-temps. En lisant votre belle lettre de trente-deux pages , j'ai cru vous entendre , j'ai cru vous voir ; je me suis imaginé être à votre chocolat , au milieu de vos pagodes , et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissemens que vous voulez bien me donner ; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

— 1752. Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres ; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est-là qu'il est permis d'entrer dans les détails , parce qu'il s'agit d'une histoire particulière ; mais ces détails demandent un très-grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets , tant de ligue ; tant de guerres , tant de batailles se succèdent les unes aux autres , qu'au bout d'un siècle ce qui paraissait , dans son temps , si grand , si important , si unique , fait place à des événemens nouveaux qui occupent les hommes , et qui laissent les précédens dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité ; tout devient enfin un point sur la carte ; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la destinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits , je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages ; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée , c'est le plaisir de parler souvent de vous, Mon

monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant, du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de *Noailles* était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de *Louis XIV* en vaudrait mieux. 1752.

Je ne fais si vous savez que ce Siècle était une suite d'une histoire générale que j'ai composée depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté ; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de *Louis XIV*, cependant je fais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières, j'en profite tous les jours : voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur le champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entraissent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de *Leipfick* a déjà commencée. Si M. le maréchal de *Noailles*

— n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette
1752. édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, Monseigneur, de vous enfermer une heure ou deux pour m'instruire des choses dont vous pourriez vous souvenir ; vous rendriez service à la patrie et à la vérité. Ce motif sera plus puissant que mes prières. Je ferais sur le champ usage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à présent deux exemplaires chargés de corrections à la main ; je voudrais que vous eussiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me semble que ce serait employer dignement une heure du loisir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propositions ; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loisir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce siècle que j'ai tâché de peindre, c'était un français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureusement la guerre et la paix. Je suis très-persuadé qu'avec vous la France n'a pas besoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de se décider à propos, et de faire des manœuvres hardies ; talent qui a fait la gloire du prince *Eugène* que vous avez

tant connu ? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur ? 1752.
quel officier, en France, a plus d'expérience que vous ? et l'esprit, s'il vous plaît, ne sert-il à rien ? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talens soient sitôt mis en œuvre : l'Europe est trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes, et que le bon génie de la France conduise nos affaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je sois alors votre historien. Je suis dans un état à ne devoir pas compter sur la vie. Vous ferez peut-être surpris que, dans cet état, je fasse des Siècles, et des Histoires de la guerre de 1741, et des Romes sauvées, et autres bagatelles, et même, par-ci par-là, quelques chants de la Pucelle ; mais c'est que j'ai tout mon temps à moi ; c'est que, dans une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir. Je vis à Potsdam comme vous m'avez vu vivre à Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'âme dans mon bénéfice. La vie de château est celle qui convient le mieux à un malade et à un griffonneur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du château de Potsdam au voyage de Naples et de Rome ; cependant, s'il est vrai que vous vous donniez ce petit plaisir, je vous jure que je viendrai vous trouver.

1752. — Il est vrai que mon extrême curiosité, que je n'ai jamais satisfaite sur l'Italie, et ma santé, me font continuellement penser à ce voyage, qui serait d'ailleurs très-court; mais je vous jure, Monseigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous faire ma cour que de voir la ville souterraine. Je me suis cru quelquefois sur le point de mourir; mon plus grand regret était de n'avoir point eu la consolation de vous revoir. Il me semble qu'après trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas être réservé à mourir si loin de vous. La destinée en a ordonné autrement. Nous sommes des ballons que la main du sort pousse aveuglément et d'une manière irrésistible. Nous faisons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous sommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La consolation qui resterait à un certain âge, ce serait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès longtemps son cœur. Mais fais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il est permis d'espérer quelque chose à un homme dont la machine se détruit tous les jours, j'espère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empressements, et vous fasse perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de *la Touche* ;
 je le verrai avec plaisir , mais je le verrai peu. 1752.
 Le goût de la retraite me domine actuellement.
 J'aime Potsdam quand le roi y est ; j'aime
 Potsdam quand il n'y est pas. Je trompe mes
 maladies par un travail assidu et agréable. J'ai
 deux gens de lettres auprès de moi , qui sont
 mes lecteurs , mes copistes , et qui m'amuseut,
 entièrement libre auprès d'un roi qui pense
 en tout comme moi. *Algarotti* et d'*Argens*
 viennent me voir tous les jours au château où
 je suis logé ; nous vivons tous trois en frères ,
 comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement , si je
 vous rends ce compte exact de ma vie ; elle
 devait vous être consacrée ; souffrez au moins
 que je vous en foudette le tableau. Mon ame ,
 toujours dépendante de la vôtre , vous devait
 ce compte de l'usage que je fais de mon exis-
 tence. Vous ne m'avez point parlé de M. le
 duc de *Fronsac* , ni de mademoiselle de *Richelieu* ;
 je souhaite cependant que vous soyez un aussi
 heureux père que vous êtes un homme confi-
 dérable par vous-même. Le bonheur domesti-
 que est à la longue le plus solide et le plus
 doux. Adieu , Monseigneur ; je fais mille
 vœux pour que vous soyez heureux long-
 temps , et que je puisse en être témoin quel-
 ques momens.

1752. Si mon camarade *le Bailli*, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant *Tirconel*, m'avait averti, en me faisant tenir votre paquet, du temps où le courier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros ; mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courier va à Hambourg ; et y attend long-temps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma nièce, a fait une comédie ; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce, qui n'est ni fraîche ni jeune, veut-elle absolument se commettre avec les comédiens et le parterre, gens très-dangereux ? Un grand succès me ferait assurément beaucoup de plaisir, mais une chute me mettrait au désespoir. J'ai couru cette épineuse carrière ; je ne la conseille à personne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup
bayardé,

bavardé , après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte 1752.
 parmi les douceurs les plus flatteuses de sa vie , celle de s'entretenir avec vous , et de vous ouvrir son cœur. Adieu , encore une fois , mon héros ; adieu , homme respectable , qui soutenez l'honneur de la patrie. Il me semble que je vous serais attaché par vanité , si je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conservez-moi des bontés que je préfère à tout.

L E T T R E C X X X V.

AU CARDINAL QUIRINI. (*)

A Potsdam , 4 de juillet.

MONSEIGNEUR ,

DAIGNEZ agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre éminence me donne de sa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ses bienfaits sur l'Eglise et sur les lettres : ses leçons instruisent le monde autant que ses exemples l'animent ; des religieuses reçoivent en présent

(*) Cette lettre est traduite de l'italien.

— des marquisats, des duchés ; un temple catho-
1752. lique , élevé au milieu de l'erreur ; de l'argent
et des statues.

Toujours infirme , je ne puis qu'admirer de
loin votre éminence , quoique toujours pressé
du désir de lui présenter mes respects. Je me
vois attaché par les chaînes du repos , de la
liberté et des plaisirs ; par ces chaînes que les
princes font si rarement porter ; auprès d'un
roi très-aimable , quoique hérétique. Je vou-
drais chanter les louanges de votre éminence ,
mais lorsqu'on est livré à la fièvre et à *Galien* ,
l'on perd le chant , et la voix devient rauque.
Je n'en suis pas moins l'admirateur de votre
éminence.

L E T T R E C X X X V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam , 11 de juillet.

MON cher ange , nous autres bons chrétiens
nous pouvons très-bien supposer un crime à
Mahomet ; mais le parterre n'aime pas trop
qu'une tragédie finisse par un miracle du fau-
bourg Saint-Médard. Amélie finit plus heu-
reusement , et quoique cette pièce ne soit pas
de la force de *Mahomet* , elle peut avoir un

beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin *Inès*. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que *le Kain* doit jouer le duc de *Foix*, et mademoiselle *Clairon*, *Amélie* : sans cela point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe ; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra ; mais pour l'extrait baptistère de *Lisfois*, et pour la généalogie d'*Amélie*, je crois qu'on peut très-bien s'en passer.

Môn cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points d'histoire ; mais je m'imagine que ces détails ne serviraient de rien à la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui sont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action sans y porter une plus grande clarté. *Amélie* est une dame du voisinage, *Lisfois* un paladin, le duc de *Foix* de la

— 1752.. race de *Clovis* ; le tout est un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des sentimens vrais sous des noms-feints. C'est une pièce de caractères ; c'est *Orgon*, c'est *Damis*, c'est *Isabelle*. Plus on entrerait dans des détails historiques, plus on contredirait l'histoire.

Mon cher et respectable ami, je suis plus inquiet de l'entreprise de ma nièce que de notre Amélie. Je suis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène ; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public est-il las des Amazones et des Cénie ; peut-être ne sera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne se trouve pas dans des circonstances aussi favorables que mesdames du *Bocage* et *Grassigny*. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle est ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réussir, il y a d'heureux détails, et, si je ne m'aveugle pas, ces seuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones ; mais ils ne suffisent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame *Denis* que j'étais peu au fait du goût qui règne à présent, qu'elle devait consulter ceux qui fréquentent assidu-

ment les spectacles , que c'était à eux de lui dire si la pièce était attachante , si les caractères étaient bien décidés et bien soutenus , si la Coquette était assez coquette , si elle faisait un rôle principal dans les derniers actes , si *Géronte*, *Cléon*, *Dorsan* étaient des personnages nécessaires , si chacun avait un but déterminé , si la suivante n'était pas un caractère équivoque , s'il y avait dans l'ouvrage de cette force comique nécessaire dans une comédie , et de cette espèce d'intérêt nécessaire dans toute pièce dramatique , si la froideur n'était pas à craindre ; que je n'étais pas juge , parce que je suis partie trop intéressée , et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique , et nulle connaissance de ce qui est à la mode , qu'elle devait consulter des vrais amis qui osassent dire la vérité.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé ; que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger , dans celle d'un mauvais succès , et enfin dans celle de l'empêcher de se satisfaire et de donner un ouvrage qui peut réussir ? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'Alembert ; c'est un homme de beaucoup d'esprit , mais connaît-il assez le théâtre ?

Vous voyez si je vous ouvre mon cœur. Je suis extrêmement content de ma nièce. Elle a

— 1752. — agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je souhaite qu'elle réussisse pour elle comme pour moi ; et , en attendant , je reste à Potsdam en philosophe. Je presse la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV.* Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres , et convenable à ma mauvaise santé , sans me mêler le moins du monde du métier de courtisan , n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traversière , et n'ayant , si je meurs ici , aucun billet de confession à présenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris , il faudrait renoncer entièrement aux belles-lettres ; car , tant que je me mêlerai d'imprimer , j'aurai les fots , les dévots , les auteurs à craindre ; il y a tant d'épines , tant de dégoûts , d'humiliations , de chagrins attachés à ce misérable métier , qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange , si je vivais à Paris , je voudrais n'y faire autre chose que donner à souper. Je ferai certainement un voyage pour vous , ce ne fera pas pour l'évêque de Mirepoix ; mais il faut attendre que l'édition du *Siècle* soit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changemens ; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un

petit monument à sa gloire. J'espère qu'à la longue les honnêtes gens m'en sauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de son pays. Et puis, quand quelque bonne ame aura dit cela ; que m'en reviendra-t-il ? Mon cher ange, vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable société, de toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables ; les rois ne sont que des palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges. 1752.

D'*Argens* me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille complimens. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

1752. LETTRE CXXXVII.

A'U M E M E.

Potfdam , 22 de juillet.

MON cher ange , on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette Amélie que vous aimez , et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris ; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel. J'ai envoyé sur le champ à M. de *Thibouville* , l'un des juges de votre comité , à qui madame *Denis* a remis la pièce , quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne fais pas encore quel parti prend ma nièce sur la *Coquette* ; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céder le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je tremble toujours pour elle et pour moi. Un oncle et une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâtre , donnent l'idée d'une étrange famille. *Dancourt* n'a-t-il pas fait la Famille extravagante ? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement

Heureusement vos prêtres sont plus fous —
 que nous ; et leur folie n'est pas si agréable ; 1752.
 mais vos gredins du Parnasse sont de grands
 malheureux. On ôte à *Fréron* le droit qu'il
 s'était arrogé de vendre les poisons de la bou-
 tique de l'abbé *Desfontaines* ; je demande sa
 grâce à M. de *Malesherbes* ; et le scélérat ,
 pour récompense , fait contre moi des vers
 scandaleux qui ne valent rien. Mes anges , si
Amélie réussissait après le petit succès de Rome
 sauvée , moi présent , les gens de lettres me
 lapideraient , ou bien ils me donneraient à
 brûler aux dévots , et allumeraient le bûcher
 avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer.
 Il faut vivre à Paris , riche et obscur , avec des
 amis ; mais être à Paris en butte au public ,
 j'aimerais mieux être une lanterne des rues
 exposée au vent et à la grêle.

Pardon , mes anges ; mais quelquefois je
 songe à tout ce que j'ai essuyé , et je conclus
 que si j'avais un fils qui dût éprouver les
 mêmes traverses , je lui tordrais le cou par
 tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore
 plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre ,
 mon cher et respectable ami. Je ne vous ai
 jamais donné une plus grande preuve d'une
 confiance sans bornes ; je mérite que vous en
 ayez en moi. Je serais bien affligé si la *Coquette*
 recevait un affront. Je me consolerais plus

1752. aisément de la disgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres événemens sur lesquels il faudrait prendre son parti. Voulez-vous voir toute ma situation et tous mes sentimens ? j'aime passionnément mes amis, je crains Paris, et le repos est nécessaire à ma santé et à mon âge. Je voudrais vous embrasser, et je suis retenu par mille chaînes jusqu'au mois d'octobre.

On m'assure positivement que le Siècle sera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver ; cette idée me console. La vie est bien courte : tout est ou vanité ou peine : l'amitié seule remplit le cœur. Mon cher ange, conservez-moi cette amitié précieuse qui fait le charme de la vie. Quelque chose qu'on puisse penser de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient ; aimez-moi, et je suis heureux. Je vous embrasse tendrement.

LETTRE CXXXVIII.

1752.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, le 24 de juillet.

Vous avez la plus grande raison, vous et vos amis, de presser mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours pressé par des courriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poste est bientôt su. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'absence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter sa famille et ses amis. L'établissement des postes est une belle chose, mais c'est pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas son compte: il n'est plus permis de l'ouvrir dès qu'on est éloigné.

La plus grande des consolations est interdite: je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies sûres qui sont rares. Voici mon état: *Maupertuis* a fait discrètement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuse de conspirer contre une puissance dangereuse qui est l'amour propre; il débite sourdement que le roi m'ayant envoyé de ses vers à corriger, j'avais répondu: *Ne se lassera-t-il point de m'envoyer son linge*

H h 2

— *sale à blanchir ?* Il tient cet étrange discours à
 1752. l'oreille de dix ou douze personnes, en leur
 recommandant bien à tous le secret. Enfin,
 je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin
 dans la confidence. Je ne fais que m'en douter.
 Je ne peux m'éclaircir. Ce n'est pas là une
 situation bien agréable ; mais ce n'est pas
 tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée,
 un jeune homme, nommé *la Beaumelle*, qui
 est, je crois, de Genève, et qui est renvoyé
 de Copenhague où il était moitié prédicateur,
 moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre inti-
 tulé *Mes pensées* ; livre où il dit librement son
 avis sur toutes les puissances de l'Europe.
Maupertuis, avec sa bonté ordinaire, et sans
 y entendre malice, alla persuader à ce jeune
 homme que j'avais dit au roi du mal de son
 livre et de sa personne, et que je l'avais empê-
 ché d'entrer au service de sa Majesté. Aussitôt
 ce *la Beaumelle*, pour réparer le tort prétendu
 que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes
 scandaleuses pour le Siècle de *Louis XIV* qu'il
 va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont
 vu ces belles notes disent qu'il y a autant de
 sottises que de mots.

Quant à la querelle de *Maupertuis* et de
Koë nig, en voici le sujet :

Ce *Koë nig* est amoureux d'un problème de

géométrie , comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit , l'année passée , le voyage de la Haie à Berlin , uniquement pour aller conférer avec *Maupertuis* sur une formule d'algèbre , et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé , nommé *Leibnitz* , dont vous ne vous souciez pas davantage , et lui fit voir que *Leibnitz* avait parlé de la même loi et combattait son sentiment. *Maupertuis* , qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques , ne lut pas seulement les lettres de *Leibnitz*. 1752.

Le professeur de la Haie lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipfick ; et avec cette permission il réfuta , le plus poliment du monde , dans ces journaux , l'opinion de *Maupertuis* , et s'appuya de l'autorité de *Leibnitz* , dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis , ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipfick , et ces fragmens de *Leibnitz* , alla se mettre dans la tête que *Leibnitz* était de son opinion , et que *Kœnig* avait forgé ces lettres pour lui ravir , à lui *Maupertuis* , la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement , il fait assembler les académiciens

— 1752. pensionnaires dont il distribue les gages ; il accuse formellement *Koëinig* d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux. Il ne se trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grâce du coupable qui était à la Haie, et qui, ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'*Orange*, dont *Koëinig* est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans ma solitude. On ne laisse pas de voir des choses nouvelles sous le soleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des sciences. C'est une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires, Je vous embrasse très-tendrement.

L E T T R E C X X X I X.

1752.

A M. LE PRESIDENT HENAUT, à Paris.

A Potsdam, ce 25 de juillet.

J E suis aussi charmé de votre lettre, mon cher et illustre confrère, que je suis affligé de cette édition de Lyon. Je souhaitais qu'on imprimât le Siècle de *Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ses faveurs comme M. le maréchal de *Noailles*. J'ai reçu des instructions de toute espèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait absolument montrer au public cette première esquisse faite à Berlin, pour réveiller l'assoupissement où sont la plupart de vos libarites de Paris sur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les suffrages des esprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'histoire de France que quand on n'en est plus l'historiographe; qu'il faut amasser ses matériaux à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'espère en vos bontés quand mon

1752. — édition sera faite. Avec le philosophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre, et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événemens favorables à attendre.

L'édition infidelle de Rome sauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfans que mes pauvres ouvrages, et je suis fâché de les voir mutiler si impitoyablement. C'est un des malheureux effets de mon absence, mais cette absence était indispensable. Le sort d'un homme de lettres, et le triste honneur d'être célèbre à Paris, est environné de trop de désagrémens. Trop d'avilissement est attaché à cet état équivoque, qui n'est d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établissement, est exposé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été si fatigué des désagrémens qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me suis avisé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me suis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la société d'un roi qui est assurément un homme unique dans son espèce, au-dessus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont désolé si long-

temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira
à DIEU.

1752.

J'avoue que le vôtre est d'une espèce plus flatteuse. Vous réglez, et je suis auprès d'un roi; aussi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le second. Mais j'ai peur que la jeunesse et la santé ne soient un état infiniment au-dessus du nôtre. Comment faire? Consolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de passage.

Vous avez tort, mon cher et illustre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres: vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence est venu. Le seizième siècle était grossier, le dernier siècle a amené les talens, celui-ci a de l'esprit. Si par hasard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous supplie de faire souvenir de moi M. d'Argenson: il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui suis attaché. Le ministre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en souvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je pense tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je pense. Si je m'étendais sur mes sentimens pour vous, sur mon estime, sur mon attachement, je serais plus diffus que tous vos académiciens.

1752. Adieu, Monsieur; si vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon; le Siècle et moi nous vous serons bien obligés.

L E T T R E C X L.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, à *Paris*.

Potsdam, juillet.

J'AI reçu assez tard, Monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé? et que si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque chose qui mettra le nom de *Chimène* aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal *Ximenès*, ce qu'on fait dans celle de *Vitikind*.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand-homme. Il faudrait un volume

pour s'entendre de si-loin , encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve 1758.
pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse fait à Clèves , pour venir faire un tour à Paris , mais je suis accablé de travail ; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court ; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai parole , et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur , à mes goûts , à mon âge , à ma mauvaise santé , je n'en aurais pas choisi d'autre.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse , je me croirais en paradis ; mais des maladies continues gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France ; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse , et ait vécu à Paris ; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez , Monsieur , que je mets au nombre

— des choses qui me font aimer ce monde , les
 1752. belles choses que vous m'avez envoyées , et
 dont j'ai grande envie de vous parler à tête
 reposée. Mille respects à madame votre mère ;
 comptez sur les sentimens inaltérables de
Voltaire.

L E T T R E C X L I.

A M. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Potsdam , le 28 de juillet.

MONSEIGNEUR ,

Vous me pardonnerez si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main ; je suis malade comme vous , et je souhaite bien sincèrement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'est un présent que vous faites à la nation , et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oserais vous dire que le faible essai que j'ai donné , n'a pas laissé , tout informe qu'il est , de détruire ,

même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que magnanime et philosophe, avait conçue d'un roi respectable. 1752.

Ce commencement doit vous encourager sans doute, Monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières ; et mon travail, les matériaux que j'ai rassemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la continuation.

Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret.

Mon dessein est d'insérer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande ame. Je vous avoue que je ferais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de *Louis XIV* au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et

— la situation critique où ils étaient l'un et l'autre. 1752.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU qui vous convienne , &c.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une maison de campagne, paraîtrait petit et déplacé. Je dois songer que c'est à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'esprit philosophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraste entre le conseil d'honorer DIEU, de ne manquer à aucun de ses devoirs envers DIEU, d'aimer sa femme, d'en demander une à DIEU qui convienne, &c., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtresses, avait mis le Palatinat en cendres, et désolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Jè vous parle avec la liberté d'un historien ,
 d'un homme instruit de la manière de penser
 des étrangers, et en même temps d'un homme
 docile, qui a une extrême confiance en vos
 bontés et dans vos lumières, pénétré de respect
 pour les unes et de reconnaissance pour les
 autres.

Si vous aviez, Monseigneur, quelques
 morceaux détachés dans le goût de celui où
Louis XIV rend compte du caractère de M. de
Pomponne, rien ne jetterait un jour plus lumi-
 neux sur l'histoire intéressante de ce temps-là.
 Il est à croire que ce monarque aura aussi bien
 reconnu l'incapacité de M. de *Chamillard* que
 les faiblesses de M. de *Pomponne*, qui était d'ail-
 leurs un homme de beaucoup d'esprit. J'ai vu
 des dépêches de M. de *Chamillard* qui, en
 vérité, étaient le comble du ridicule, et qui
 seraient capables de déshonorer absolument
 le ministère depuis 1701 jusqu'à 1709. J'ai eu
 la discrétion de n'en faire aucun usage; plus
 occupé de ce qui peut être glorieux et utile à
 ma nation, que de dire des vérités défa-
 gréables.

Cicéron a beau enseigner qu'un historien doit
 dire tout ce qui est vrai, je ne pense point
 ainsi. Tout ce qu'on rapporte doit être vrai,
 sans doute; mais je crois qu'on doit suppri-
 mer beaucoup de détails inutiles et odieux.

— 1752. J'ai la hardiesse de combattre les opinions de *Cicéron*, mais je ne combattrai point les vôtres.

Si j'ai quelques lettres originales à rapporter dans l'Histoire de la guerre de 1741, ce sera assurément celle que vous écrivîtes au roi, le 8 juillet 1743, après votre entrevue avec l'empereur. Je la regarde comme un chef-d'œuvre d'éloquence, de raison supérieure, de courage d'esprit, et de politique; et je crois que cela seul suffirait pour vous faire regarder comme un grand-homme, si on ne connaissait pas vos autres mérites.

Permettez-moi de vous dire que personne au monde n'est plus attaché à votre gloire que moi : toute mon ambition serait d'avoir l'honneur de m'entretenir avec vous quelques heures; et, si je pouvais compter sur cet avantage, je vous promets que je ferais exprès le voyage de Paris dans quelques mois. Je ne suis allé en Prusse que pour y entendre un homme dont la conversation est aussi singulière que ses actions héroïques, et j'irais chercher à Saint-Germain un homme aussi respectable que lui.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, &c.

LETTRE

L E T T R E C X L I I.

1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Potfdam, 5 d'auguste.

MON cher ange, voilà donc le pays de Foix et le voisinage des Pyrénées sous votre gouvernement. Tirez-vous-en comme vous pourrez, Messieurs, puisque vous l'avez voulu, et que vous avez jugé qu'on pouvait faire la guerre avec quelque avantage. Pour moi, je ressemble à ces vieux rois presque détrônés, qui n'osent plus paraître à la tête de leurs armées.

J'avais seulement envoyé quelques troupes auxiliaires au général *Thibouville*, comme, par exemple, ces quatre vers-ci que dit *Amélie* au quatrième acte :

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitez pas.
 Dans quelque asile affreux que mon destin m'entraîne,
 Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.
 Je vous adorerai dans le fond des déserts,
 Dans l'horreur des combats, dans la honte des fers,
 Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

V A M I R.

C'en est trop, vos douleurs épuisent ma confiance, &c.

Corresp. générale. Tome IV. † I i

1752. Nous avons ôté aussi les mines qu'on pouvait à toute force faire jouer sous *Charles VII*, et qui ne laisseraient pas d'effaroucher les sçavans sous *Dagobert* et *Thieri de Chelles*. Il y a, à la place de ces fougasses :

Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître, &c.

Pour les parens d'*Amélie* et l'extrait baptistère de *Lisoi*, mes chers anges, je n'ai pu les trouver. On ne connaît personne de ces temps-là. Je ne puis faire une généalogie à la *Mortiri*. N'est-ce pas assez qu'on dise qu'*Amélie* est d'une race qui a rendu des services à l'Etat ? Ceci est une pièce de caractères, et non une tragédie historique. Si les caractères sont bien peints, s'ils sont bien rendus par les acteurs, vous pourrez vous tirer d'affaire.

Il n'est point du tout décidé que l'auteur de *Childeric* vienne lire au roi de Prusse ses ouvrages immortels ; mais, en cas qu'il vienne apporter à Potsdam les lauriers dont il est couvert, et les grâces dont il est orné ; et, en cas que la place de gazetier des chauffoirs, des cafés et des boutiques de libraires f vacante, voici un petit mot pour le cheval de *Moulin*, que je vous prie de lui fa

remettre. Vous ne doutez pas d'ailleurs que je ne sois très-empressé à lui rendre service. 1752.
Des postes de cette importance sont capables de diviser une cour; et je me suis fait un violent ennemi de ce philosophe modéré *Maupertuis*, pour une place inutile d'associé à l'académie de Berlin, donnée malgré lui par le roi à l'abbé *Raynal*. Vous jugez bien que de si grands coups de politique ne se pardonnent jamais, et que des dégoûts si horribles laissent dans le cœur un poison mortel, surtout dans un cœur prétendu philosophe.

Voici un petit mémoire pour M. *Secousse*. Je vous prie, vous ou ma nièce, de lui faire parvenir le plutôt que vous pourrez. Il faut que M. *Secousse* me dise tout ce qu'il fait. J'ai bien plus d'obligation à M. le maréchal de *Noailles* que je n'espérais. M. le maréchal de *Bellisle* me promet aussi des secours, mais probablement ils ne pourront venir qu'après la nouvelle édition à laquelle je fais travailler sans relâche à *Leipsick*. Je suis toujours émerveillé des progrès que notre langue a faits dans les pays étrangers; on est en France de quelque côté que l'on se tourne. Vous avez acquis, Messieurs, la monarchie universelle qu'on reprochait à *Louis XIV*, et qu'il était bien loin d'avoir. Tâchez donc de ne point avoir des sifflets universels pour vos querelles

1752.

ridicules , qui vous couvrent de plus de honte aux yeux de tous vos voisins , que les chefs-d'œuvre du temps de *Louis XIV* ne vous ont acquis de gloire. O Athéniens ! on vous lit , et on se moque de vous !

Mes anges , je me mets toujours à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C X L I I I .

A M A D A M E D E N I S , à Paris.

A Potsdam , le 19 d'auguste.

L'ABBÉ de *Prades* est enfin arrivé à Potsdam , du fond de la Hollande où il était réfugié. Nous l'avons bien servi , le marquis d'*Argens* et moi , en préparant les voies. C'est , je crois , la seule fois que j'aye été habile. Je me remercie d'avoir servi un pareil mécréant. C'est , je vous jure , le plus drôle d'hérésiarque qui ait jamais été excommunié : il est gai , il est aimable ; il supporte en riant sa mauvaise fortune. Si les *Arius* , les *Jean Hus* , les *Luther* et les *Calvin* avaient été de cette humeur-là , les pères des conciles , au lieu de vouloir les ardre , se seraient pris par la main et auraient dansé en rond avec eux.

Je ne vois pas pourquoi on voulait le lapider à Paris ; apparemment qu'on ne le ———
 connaissait pas. La condamnation de sa thèse, 1752.
 et le déchaînement contre lui , font au rang
 des absurdités scolastiques. On l'a condamné
 comme voulant soutenir le système d'*Hobbes*,
 et c'est précisément le système d'*Hobbes* qu'il
 réfute en termes exprès. Sa thèse était le
 précis d'un livre de piété qu'il voulait bon-
 nement dédier à l'évêque de Mirepoix. Il a
 été tout ébahi d'être honni à la fois comme
 déiste et comme athée. Les consciences tendres
 qui l'ont persécuté ne sont pas grandes logi-
 ciennes ; elles auraient pu considérer qu'athée
 est le contraire de déiste ; mais quand il s'agit
 de perdre un homme , les bonnes gens n'y
 regardent pas de si près.

Il fait une apologie , et veut l'envoyer au
 pape qui est , dit-on , aussi gai que lui , et qui
 sûrement ne la lira pas. Je crois qu'il sera
 lecteur du roi de Prusse , et qu'il succédera ,
 dans ce grave poste , au grave *la Méttrie*. En
 attendant , je le loge comme je peux.

Il est fort triste qu'on nous ait volé notre
 Rome sauvée , et qu'on l'ait si horriblement
 imprimée. Vous n'avez pas voulu me croire ,
 ma chère enfant. Ne mariez pas votre fille ,
 elle se mariera sans vous.

Mille remerciemens , je vous en prie , à

1752. M. de *Chauvelin*, des bons avis qu'il m'a donnés pour la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* ; mais je lui demande très-humblement pardon sur la dixme royale et chimérique du maréchal de *Vauban* ; elle n'est bonne que pour les curés dont parle M. de *Chauvelin*. Pourquoi ? c'est que monsieur le curé peut faire aisément ramasser par sa servante les dixmes de blé et de pommes qu'on lui doit, et il boit son vin tranquillement avec sa nièce ; mais il faudrait que le roi eût des décimeurs à gages dans chaque village, qu'il fit bâtir des greniers dans chaque élection, et qu'ensuite il vendît son grain et son vin. Il ferait volé deux ou trois fois avant d'avoir vendu une mesure, et ressemblerait au diable de Papefiguère dont on se moqua quand il alla vendre ses feuilles de rave au marché. Proposez à M. de *Chauvelin* cette petite difficulté.

Adieu ; vous n'en aurez pas davantage de moi aujourd'hui.

L E T T R E C X L I V.

1752.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potfdam , (augufte.)

Ou je me trompe, mon cher *Isaac*, ou M. de *Prades*, que je ne veux plus nommer abbé, est l'homme qu'il faut au roi et à vous. Naïf, gai, instruit et capable de s'instruire en peu de temps, intrépide dans la philosophie, dans la probité et dans le mépris pour les fanatiques et les fripons; voilà ce que j'ai pu juger à une première entrevue. Je vous en dirai davantage quand j'aurai le bonheur de vous voir.

Je n'ai jamais été si malade que je le suis aujourd'hui, sans cela j'irais chez vous. Venez me voir, il est nécessaire que je vous parle; votre visite ne nuira point à vos projets de ce soir; je fais taire les faveurs et les rigueurs. Venez, ce fera une bonne fortune dont je ne me vanterai à personne. Comptez que vous trouverez un moine de qui vous n'aurez jamais à vous plaindre, qui a dit cent antiennes pour vous, et qui veut vivre avec vous, non pas dans l'union la plus monacale, mais la plus fraternelle.

Mille respects *alla virtuosà marchesa*.

A U M E M E.

1752.

EN vous remerciant , cher frère ; j'aime votre exactitude , et je vous suis sensiblement obligé de vos secours. Je ne hais point du tout l'écuyer *Coyzel*, mais il ne me paraît pas un *Raphaël*. Les petites brochures où il a été loué ne peuvent faire sa réputation , et votre livre contribuera à la réputation des bons artistes. Au reste , j'aurais été bien fâché d'acheter un tableau sur la parole de l'abbé *Dubos*. Il ne s'y connaissait point du tout , non plus qu'en musique et en poésie ; mais il réfléchissait beaucoup sur tout ce qu'il avait lu et entendu dire , et il a trouvé le secret de faire un livre très-utile , où il n'y a de mauvais que ce qui est uniquement de lui.

Mon cher *Isaac* , je crois que je prendrai incessamment le parti que vous me proposez. En attendant , j'applaudis au digne homme qui aime mieux ennuyer son prochain que le pervertir. Je crois qu'il y réussit. Pour vous , vous vous bornez à plaire. Chacun fait son métier ; le mien est de vous aimer tant que je vivrai.

A U M E M E.

1572.

MON cher frère, vous êtes plus heureux que vous ne pensez. M. de *Lafeu*, voyant que madame d'*Argens* n'est pas loin de sa trentième année, a présenté un mémoire pour la faire insérer dans la classe de ceux qui ont trente ans passés : il l'a obtenu. Mais comme cette opération a pris du temps, vous y perdez cinq mois d'arrérages que vous sacrifierez volontiers. Vous aurez votre contrat dans un mois.

Mais, frère, dans le temps que je fais vos affaires temporelles, vous mettez mes affaires spirituelles, celles de mon cœur, dans un cruel état. Comment avez-vous pu vous fâcher d'une plaisanterie innocente sur *Haller*? en quoi cette plaisanterie pouvait-elle vous regarder? était-ce de vous dont on pouvait rire? peut-il vous entrer dans la tête que j'aye voulu vous déplaire? Songez avec quelle dureté, quelle mauvaise humeur, et de quel ton vous avez dit et répété qu'il y avait des gens qui craindraient de perdre trois mille écus; songez que vous me reprochiez à table, avec véhémence, d'aimer ma pension, dans le temps même que j'offrais de sacrifier mille écus pour travailler avec vous. Le roi a bien senti la dureté et la hauteur avec laquelle vous parliez. Je vous

— jure que je n'en ai pas été blessé ; mais je
 1752. vous conjure d'être plus juste , plus indulgent
 avec un homme qui vous aime , qui ne peut
 jamais avoir envie de vous déplaire , et dont
 vous faites la consolation. Au nom de l'ami-
 tié , foyez moins épineux dans la société :
 c'est la douceur des mœurs , la facilité qui en
 fait le charme. N'attristez plus votre frère :
 la vie a tant d'amertume qu'il ne faut pas
 que ceux qui peuvent l'adoucir y versent du
 poison. L'humeur est de tous les poisons le
 plus amer. Les fripons sont emmiellés. Faut-il
 que les honnêtes gens soient difficiles ?

Pardonnez mes plaintes ; elles partent d'un
 cœur tendre qui est à vous.

A U M E M E.

T RÈS-CHER et très-révérend père en diable ,
 j'avais autrefois un frère janséniste : ses mœurs
 féroces me dégoûtèrent du parti ; d'ailleurs ,
Tros , Rutulusve fuat , nullo discrimine habebō.
 Les jansénistes me pardonneront l'imbécille
 cardinal de Tournon , en faveur du détestable
 le Tellier.

N'est-il pas vrai que les disputes sur les
 rites chinois sont à faire mettre aux petites-
 maisons et les jésuites et les jansénistes ? Cher
 frère , mon histoire , à commencer au calvi-
 nisme , est l'histoire des fous.

Bonjour ; je vous salue en *Frédéric*, et je me recommande à vos prières. Mes respects à la muse *Marchesa*. 1752.

A U M Ê M E.

Je ne fais pourquoi, mon cher Marquis, les éditeurs mettent, parmi les satires, ce voyage qui n'est qu'un itinéraire du coche. Je serais encore plus étonné qu'on admirât ce plat ouvrage. Mais tout est précieux des anciens ; on aime à voir jusqu'à leurs fautes. Il y a d'ailleurs, dans cette méchante pièce, de petits traits qui ont fait fortune. *Credat judæus Apella, non ego*. Voilà assez notre devise.

J'ai toujours pensé comme vous sur saint *Constantin* et sur saint *Clovis* : je les ai mis tous deux en enfer dans la Pucelle. Je combats en vers, tandis que vous battez l'ennemi avec les armes de la raison. Je suis fort de votre avis sur *Zozime* ; mais je ne peux me persuader que *Procopé* soit l'auteur des anecdotes. Il me semble que les hommes d'Etat ne disent point de certaines sottises. Je crois que les *Frérons* de ce temps-là ont pris le nom de *Procopé*.

Vale, erudite veritatis assertor, superstitionis destructor ; vale, et scribe.

1752.

A U M E M E.

CHER frère, il me semble que je n'ai point dit ce que vous me faites dire. J'ai donné seulement des preuves de la persécution que le cardinal de *Richelieu* faisait à la reine ; j'ai dit qu'elle devait être en garde contre un homme qui éloignoit d'elle son mari, qui la faisait interroger par le chancelier, qui enfin, dans le voyage de Tarascon, voulut se rendre maître de sa personne et de celle de ses enfans ; et que, si la reine avait eu un commerce secret avec *Mazarin*, cardinal ou non, il n'importe, elle aurait fait l'impossible pour le dérober à la vue du cardinal de *Richelieu*.

Je viens d'apercevoir votre billet dans le livre, et je vous remercie toujours de votre zèle. Priez pour moi ; je suis bien malade.

A U M E M E.

VOUS avez raison, frère ; l'état de savetier n'y fait rien. Je vous remercie ; mais vous avez lu ce que j'ai ajouté à l'article *Rousseau*, qui sert de confirmation à ce que j'ai dit dans l'article *la Motte*.

Je crains bien de ne pas persuader tout le monde. *Féron* dira toujours que *la Motte* est coupable, et que *Rousseau* est innocent ;

parce que j'ai fait la *Henriade* ; mais j'espère
dans les honnêtes gens. 1752.

Ah ! frère , si vous vouliez écraser l'erreur !
Frère , vous êtes bien tiède !

L E T T R E C X L V.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS , à Paris.

A Potsdam , 29 d'auguste.

JE vous aurais très-bien reconnu à votre
style , Monsieur , et à vos bontés. Vous
m'annoncez une nouvelle qui me fait grand
plaisir ; vous allez croire que c'est du duc de
Foix que je veux vous parler , point du tout ,
c'est de *Néron*. Je suis bien plus flatté , pour
l'honneur de l'art , que vous vouliez bien être
des nôtres , que je ne suis séduit par un de
ces succès passagers dont le public ne rend pas
plus raison que de ses caprices.

Honorez notre confrérie de votre nom ,
montrez que les Français vont à la gloire par
tous les chemins. Il y avait des vers extrême-
ment beaux dans votre ouvrage. Plus votre
génie s'est développé , et plus vous vous êtes
senti en état de bâtir un édifice régulier avec
les matériaux que vous avez amassés.

Je souhaite me trouver à Paris quand vous

1752. gratifierez le public de votre tragédie. Vous me ferez oublier les cabales des gens de lettres , et la persécution des fanatiques. Les sottises qu'on a faites à Paris , depuis un an ou deux , ont tellement décrié la nation dans l'Europe , qu'elle a besoin que les beaux arts réhabilitent ce que les *billets de confession* et cent autres impertinences de cette nature ont avili. Je me flatte que vous y contribuerez , et que si l'on siffle la sorbonne , vous rendrez le théâtre français respectable.

Permettez-moi de présenter mes respects à madame la Marquise et à vos amis,

L E T T R E C X L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam , premier de septembre.

MON cher ange , puisqu'il faut toujours de l'amour , je leur en ai donné une bonne dose avec ma barbe grise. J'en suis honteux ; mais j'avais ce reste de confitures , et je l'ai abandonné aux enfans de Paris. Je suis faisi d'horreur de voir que vous n'avez point reçu ma réponse à la lettre où vous me recommandiez le chevalier de *Mouhi*. Cette réponse , avec un petit billet pour ce *Mouhi* , étaient

dans un paquet adressé à madame Denis, et le paquet était sous le couvert d'un homme plus opulent que vous, nommé *Tiroux de Mauregard*, fermier général des postes, ami, je ne fais comment, de ma nièce. Quand je l'appelle opulent, ce n'est pas qu'il ait huit cents mille livres de rente, comme son confrère *la Reynière*. Si ce paquet a été égaré, il faut que ma nièce mette toute son activité et tout son esprit à le retrouver.

Vous sentez bien, mon cher ange, combien mon cœur me rappelle vers vous. Je ferai, si je suis en vie, un petit pèlerinage dans mon ancienne patrie. Ni vos ânes de forbonne qui osent examiner *Buffon* et *Montesquieu*, ni le grand âne de Mirepoix qui prétend juger des livres, ni votre avocat général d'*Ormesson* qui propose froidement au parlement d'examiner tout ce qui s'est imprimé depuis dix ans, ni une espèce d'inquisition qu'on veut établir en France, ni vos billets de confession, ne m'empêcheront de venir vous embrasser ; mais, mon cher ange, laissez-moi achever la nouvelle édition du *Siècle*, dont je suis obligé de corriger les feuilles. Je ne peux absolument interrompre cette édition commencée.

Il y avait dans mon paquet, qui me tient fort au cœur, une lettre à M. *Secousse* sur ce

— 1752. Siècle ; et j'attends une réponse de *M. Secousse* pour un article important. Il est dur de travailler de si loin ; pour sa patrie , à un ouvrage qui devrait être fait dans son sein ; mais tel est le sort de la vérité ; il faut qu'elle se tienne à quatre cents lieues quand elle veut parler. Plût à Dieu qu'on n'eût à craindre que la canaille des gens de lettres ; mais la canaille des dévots , celle de la sorbonne , sont plus de bruit , et sont plus dangereuses. Le Siècle a réussi auprès du petit nombre d'honnêtes gens qui l'ont lu ; mais quand il sera dans les mains de *Couturier* , de *Tamponet* et du barbier de *Boyer de Mirepoix* , ils y trouveront des propositions téméraires , hérétiques , sentant l'hérésie , &c. Je ne demanderais pas à Paris la considération d'un sous-fermier , sans doute ; mais je souhaiterais y être , à l'abri de la persécution. Je me flatte que des amis tels que vous ne contribueront pas peu à disposer les esprits. A force d'entendre répéter , par des bouches respectables , qu'un homme qui a travaillé quarante ans , qui a soutenu la scène tragique , qui a fait le seul poëme épique qu'ait la France ; qui a tâché d'élever un monument à la gloire de son pays par le Siècle de *Louis XIV* , mérite au moins de vivre tranquille , comme *Moncrif* et *Hardion* ; à force , dis-je , d'entendre cette voix de la justice et de l'amitié ,

la persécution s'adoucit, et le fanatisme se
lasse. 1752.

Ne pensons point encore à Zulime ; il ne faut pas surcharger le public. Le grand défaut de *Zulime* est qu'elle fait trop tôt son malheur, et que le fâche *Ramire* est au-dessous de *Bajazet*. Songeons à présent à donner Rome sauvée avec les changemens. Il faudrait que *Grandval* prît le rôle de *Catiline*, et que *le Kain* jouât *César* ; cela donnerait quelques représentations. On aura peut-être besoin de terribles intrigues pour cette nouvelle distribution de charges. On pourra s'aider du crédit de M. de *Richelieu* dans cette grande affaire. Je vous embrasse tendrement, mon très-cher ange. Pour les comédies, je ne m'en mêlerai pas ; je ne suis qu'un animal tragique. Mes tendres respects à tous vos anges.

Adieu, ô *et præsidium et dulce decus meum*.

1754.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE DE CHOISEUL. (*)

Potfdam , le 5 de septembre.

Vos bontés constantes me font bien plus précieuses , Monsieur , que l'enthousiasme passager d'un public presque toujours égaré , qui condamne à tort et à travers , juge de tout , et n'examine rien , dresse des statues et les brise pour vous en casser la tête. C'est à vous plaire que je mets ma gloire.

Je n'aime de signal que celui auquel je reviendrai voir mes amis. A l'égard de celui de *Lisoi* , je pense qu'à la reprise on pourrait hasarder ce qu'il a été très-prudent de ne pas risquer aux premières représentations.

Ce n'est point le héros du Nord qui m'empêche à présent de venir vous faire ma cour , c'est *Louis XIV.* Une nouvelle édition , qu'on ne peut faire que sous mes yeux , m'occupera encore six semaines pour le moins. J'ai eu de bons matériaux que je mets en œuvre. J'ai tiré de mon absence tout le parti que je pouvais. Je suis assez comme qui vous savez ; mon royaume n'est pas de

(*) Depuis duc de Praslin.

ce monde. Si j'étais resté à Paris, on aurait sifflé Rome et le Duc de Foix ; la sorbonne 1752
eût condamné le Siècle de *Louis XIV* ; on m'aurait déferé au procureur général, pour avoir dit que le parlement fit forte sottises du temps de la fronde. Hué et persécuté, je serais tombé malade, et on m'aurait demandé un billet de confession. J'ai pris le parti de renoncer à tous ces agrémens, de me contenter des bontés d'un grand roi, de la société d'un grand-homme, et de la plus grande liberté dont on puisse jouir dans la plus belle retraite du monde. Pendant ce temps-là, j'ai donné le loisir, à ceux qui me persécutaient à Paris, de consumer leur mauvaise volonté devenue impuissante. Il y a des temps où il faut se soustraire à la multitude. Paris est fort bon pour un homme comme vous, Monsieur, qui porte un grand nom et qui le soutient ; mais il faut qu'un pauvre diable d'homme de lettres, qui a le malheur d'avoir de la réputation, succombe ou s'ensuie.

Si jamais ma mauvaise santé, qui me rendra bientôt inutile au roi de Prusse, me forçait de revenir m'établir en France, j'aimerais bien mieux y jouer le rôle d'un malade ignoré, que d'un homme de lettres connu. Vos bontés et celles de vos amis

— y feroient ma principale consolation. Je me
 1752. flatte que votre fanté est rétablie. Pour
 moi je fuis devenu bien vieux ; mon imagination et moi , nous fommes décrépits. Il n'en est pas ainfi du fentiment ; celui qui m'attache à vous et à vos amis n'a rien perdu de fa force ; il est auffi vif qu'invincible.

J'envoie une nouvelle fournée de Rome fauvée. Je ne fais fi , à la reprise , la gravité romaine plaira à la galanterie parisienne.

Mille tendres respects.

LET TRE CXLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potfdam , 8 de feptembre.

MON cher ange , le premier tome du Siècle et le tiers du fecond font déjà faits ; cependant , vous croyez bien que je ferai l'impossible pour inférer l'article dont vous défirez que je parle. Il n'y aura qu'à mettre un carton , facrifier quelque verbiage inutile d'une demi-page , et mettre ce que vous défirez à la place. La vraie niche où je pourrais encadrer ce fait , ferait la querelle

avec le pape sur les franchises ; on ferait figurer fort bien le grand-turc avec notre saint-père , et le roi les braverait tous deux par ses ambassadeurs. Il est vrai , malheureusement , que *Louis XIV* avait tort sur ces deux points , et qu'il céda à la fin sur l'un et sur l'autre. Il n'était pas excusable de vouloir soutenir à main armée , dans Rome , un abus que toutes les têtes couronnées concouraient à déraciner ; il ne l'était pas davantage de vouloir s'opposer seul à un usage très-raisonnable établi dans tout l'Orient. Vouloir qu'un ambassadeur entre chez le grand-turc avec l'épée au côté , dans un pays où l'on n'en porte point , et où les janissaires de la garde n'ont que de longs bâtons , est une chose aussi déplacée que de dire la messe le fusil sur l'épaule.

Cependant , ce fait servira au moins à faire voir la hauteur de *Louis XIV*. L'histoire raconte les faiblesses comme les vertus. Si vous avez l'ordre de M. de *Torcy* d'aller faire la révérence au grand-seigneur avec une grande brette par-dessus une robe longue , ayez la bonté de m'en avertir.

M. le cardinal de *Tengin* , avec votre permission , n'est guère plus raisonnable que *Louis XIV* , de se fâcher qu'on ait dit le petit concile d'*Embrun*. Veut-il qu'un concile

— de sept évêques soit œcuménique ? Vous
 1752. savez que , dans la nouvelle édition , je vous
 ai sacrifié le *petit* concile d'Embrun. Entre
 nous , il est fort injuste , et il devrait me
 remercier de n'avoir appelé ce concile que
petit. Mon cher ange , je vous demande
 pardon de la liberté grande.

Autre délicatesse misérable de M. d'Héricourt.
 Je ne ferai pas certainement de Valincourt un
 grand-homme ; il était excessivement médiocre ;
 mais j'enjoliverai son article pour vous plaire.

Mon Dieu , que j'ai eu raison de me tenir
 à quatre cents lieues , pendant que le Siècle
 fait son premier effet à Paris ! Je n'aurais
 pas seulement à essuyer les plaintes de trente
 personnes , qui trouvent que je n'ai pas dit
 assez de bien de leurs arrière-cousins ; mais
 que ne diraient point et les jésuites , et les
 forbonniqueurs , *e tutti quanti* ? Je vous ai
 déjà mandé que mon absence seule peut leur
 imposer silence. Ils respecteront alors la
 vérité plus forte qu'eux , et craindront que
 je n'en dise davantage ; mais moi , habitant
 de Paris , je serais dénoncé à l'archevêque ,
 au nonce , au Mirepoix , au procureur géné-
 ral et à Fréron.

Je vous le dis encore , *regnum meum non
 est hinc*. Dieu me préserve d'être à Paris
 dans le temps que la seconde édition fera

du bruit , on me traiterait comme l'abbé de Prades ; mais je connais mon cher pays , 1752. dans deux mois on n'y pensera plus. L'ouvrage fera approuvé de tous les honnêtes gens , les autres se tairont , et alors je viendrai jouir de la plus douce consolation de ma vie , du bonheur de vous voir , après lequel je soupire , mais qu'une nécessité malheureuse m'a obligé de différer. Conservez-moi votre amitié , si vous voulez que je revoyè Paris. Je vais revoir Amélie , et m'animer à suivre vos conseils et à rendre l'ouvrage meilleur ; mais un bon conseil ne suffit pas , il faut un bon moment de génie , et on est un juste à qui la grâce manque.

Mille tendres respects aux anges. Je vous supplie de vouloir bien m'écrire , ou me faire écrire par la prochaine poste , en quelle année est mort cet homme , moitié philosophe et moitié fou , nommé l'abbé de Saint-Pierre.

1752.

LETTRE CXLIX.

A MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, 9 de septembre.

JE commence, ma chère enfant, à sentir que j'ai un pied hors du château d'*Alcine*. Je remets entre les mains de M. le duc de *Virtemberg* les fonds que j'avais fait venir à Berlin; il nous en fera une rente viagère sur nos deux têtes. La mienne ne lui coûtera pas beaucoup d'années d'arrérages, mais je voudrais que la vôtre fît payer ses enfans et ses petits-enfans.

Cet emploi de mon bien est d'autant meilleur que le paiement est assigné sur les domaines que le duc de *Virtemberg* a en France. Nous avons des souverainetés hypothéquées, et nous ne ferons point payés avec un *car tel est notre plaisir*. Ce qu'il y a de douloureux dans une si bonne affaire, c'est que je ne pourrai la consommer que dans quelques mois. Elle est sûre; les paroles sont données: paroles de prince, il est vrai; mais ils les tiennent dans les petites occasions; et puis nous aurons un beau et bon contrat. Les princes ont de l'honneur; ils ne trompent
que

que les souverains quand il s'agit du salut du peuple, ou de ces respectables et héroïques friponneries d'ambition, devant lesquelles l'honneur n'est qu'un conte de vieille. 1752.

J'ai perdu quelquefois une partie de mon bien avec des financiers, avec des dévots, avec des gens de l'ancien Testament, qui auraient fait scrupule de manger d'un poulet bardé, qui auraient mieux aimé mourir que de n'être pas oisifs le jour du sabbat, et de ne pas voler le dimanche; mais je n'ai jamais rien perdu avec les grands, excepté mon temps.

Vous pouvez, en un mot, compter sur la solidité de cette affaire et sur mon départ. Je ferai voile de l'île de *Calypso* sitôt que ma cargaison sera prête, et je ferai beaucoup plus aise de retrouver ma nièce, que le vieil *Ulysse* ne le fut de retrouver sa vieille femme.

1752.

L E T T R E C L.

A M A D A M E

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Potsdam , 23 de septembre.

M. l'envoyé de Suède m'a dit, Madame , que vous vous souvenez toujours de moi avec une bonté qui ne s'est pas démentie. Nous avons fait, au petit couvert du roi de la terre qui a le plus d'esprit, un souper où il ne manquait que vous. Il veut se charger des regrets que j'ai d'avoir perdu une société telle que la vôtre , et de vous envoyer ma lettre.

Vous avez diminué mon envie de faire un tour à Paris , lorsque vous l'avez abandonné ; mais j'espère toujours vous y retrouver quelque jour. La retraite a ses charmes , mais Paris a aussi les siens.

Il vous paraît étonnant , peut-être , que je me vante d'être dans la retraite quand je suis à la cour d'un grand roi ; mais , Madame , il ne faut pas s'imaginer que j'arrive le matin à une toilette avec une perruque poudrée à blanc , que j'aille à la messe en cérémonie , que de là j'assiste à un dîner , que je fasse mettre dans les gazettes que j'ai les grandes

entrées, et qu'après dîner je compose des cantiques ou des romances. 1752.

Ma vie n'a pas ce brillant ; je n'ai pas la moindre cour à faire , pas même au maître de la maison ; et ce n'est pas à des cantiques que je travaille. Je suis logé commodément dans un beau palais ; j'ai auprès de moi deux ou trois impies avec lesquels je dîne régulièrement et plus sobrement qu'un dévot. Quand je me porte bien , je soupe avec le roi , et la conversation ne roule ni sur les tracasseries particulières , ni sur les inutilités générales ; mais sur le bon goût , sur tous les arts , sur la vraie philosophie , sur le moyen d'être heureux , sur celui de discerner le vrai d'avec le faux , sur la liberté de penser , sur les vérités que *Locke* enseigne et que la sorbonne ignore , sur le secret de mettre la paix hors d'un royaume par des billets de confession. Enfin , depuis plus de deux ans que je suis dans ce qu'on croit une cour , et qui n'est en effet qu'une retraite de philosophes , il n'y a point eu de jour où je n'aye trouvé à m'instruire.

Jamais on n'a mené une vie plus convenable à un malade ; car n'ayant aucunes visites à faire , aucuns devoirs à rendre , j'ai tout mon temps à moi , et on ne peut pas souffrir plus à son aise. Je jouis de la tranquillité et de la liberté que vous goûtez où vous êtes. Cela

— vaut bien les orages ridicules que j'ai essuyés
1752. à Paris.

M. le président *Hénault* m'écrit quelquefois, mais M. le comte d'*Argenson*, comme de raison, m'a totalement oublié. S'il s'était un peu souvenu de moi lorsqu'il eut le ministère de Paris, peut-être n'aurais-je pas l'espèce de bonheur qu'on m'a enfin procuré. Cependant, on aime toujours sa patrie, malgré qu'on en ait ; on parle toujours de l'infidelle avec plaisir.

Je vous rends un compte exact de mon âme, et vous pouvez me donner un billet de confession quand vous voudrez ; mais il faudra aussi vous confesser à moi, me dire comment vous vous portez, ce que vous faites pour votre santé et pour votre bonheur, quand vous comptez retourner à Paris, et comment vous prenez les choses de la vie.

Je compte vous envoyer incessamment une nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, où vous trouverez un tiers de plus, tout plein de vérités singulières.

Je me suis un peu donné carrière sur les articles des écrivains. J'ai usé de toute la liberté que prenait *Bayle* ; j'ai tâché seulement de resserrer ce qu'il étendait trop. Vous verrez deux morceaux singuliers de la main de *Louis XIV*. C'était, avec ses défauts, un grand roi.

et son siècle est un très-grand siècle. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la *Duchappe*? (*) 1752.

Portez-vous bien, Madame, et souvenez-vous du plus attaché et du plus sensible de vos serviteurs.

L É T T R E C L I . AU CARDINAL QUIRINI.

Potfdam, 29 de feptembre.

CHÈ dirà l'eminenza voſtra quando ella riceverà queſta piſtola dopo aver letto quella del *Salomone* del Settentrione? Dirà che ſi degna aggradire il tributo d'un paſtore , quando ella a ricevuto l'auro , l'incenzo , e la mirra d'un che vale i tre re dell' epifania.

Ella ſi diletta nell' edificar delle chieſe , ma ſi erige un tempio nella memoria degli uomini ; bramo di aggiungere i miei gridi à quelli applauſi che le Breſciane ſtampe fanno riſuonare. Mà la mia voce è rauca e débole , il corpo langue , coſi fa l'anima. Oh ! quando vederò io qualche valente librajò raccogliere tutte le opere di voſtra eminenza , già troppo ſparſe ! *Foliis tantùm ne carmīna manda*. Mà

(*) *Marchande de modes* , célèbre alors à Paris.

— siano tutti i suoi scritti radunati *ad eternam*
1752. *memoriam*.

Auguro che la sua eminenza darà ancora *ad multos annos* benedizioni ai fedeli, ed esempi al mondo. Io in tanto picciola lucciola m'inchino profondamente alla stella di prima grandezza, e sono per sempre con ogni maggiore ossequio e venerazione, &c.

L E T T R E C L I I.

A M A D A M E . D E N I S .

A Potsdam , le premier d'octobre.

JE vous envoie hardiment l'*Appel au public* de *Koë nig*. Vous lirez avec plaisir l'histoire du procédé. Cet ouvrage est parfaitement bien fait ; l'innocence et la raison y sont victorieuses. Paris pensera comme l'Allemagne et la Hollande. *Maupertuis* est regardé ici comme un tyran absurde ; mais j'ai peur que son abominable conduite n'ait des suites bien funestes.

Il avait agi dans toute cette affaire en homme plus consommé dans l'intrigue que dans la géométrie ; il avait secrètement irrité le roi de Prusse contre *Koë nig*, et s'était adroitement servi de son autorité pour faire chercher les

originaux des lettres de *Leibnitz*, dans un endroit où il savait bien qu'ils n'étaient pas ; 1752. il avait, par cette indigne manœuvre, mis le roi de moitié avec lui. Croiriez-vous que le roi, au lieu d'être indigné, comme il le devait être, d'avoir été compromis et trompé, prend avec chaleur le parti de ce tyran philosophe ? il ne veut pas seulement lire la réponse de *Koëmig*. Personne ne peut lui ouvrir les yeux qu'il veut fermer. Quand une fois la calomnie est entrée dans l'esprit d'un roi, elle est comme la goutte chez un prélat ; elle n'en déloge point.

Au milieu de ces querelles, *Maupertuis* est devenu tout-à-fait fou. Vous n'ignorez pas qu'il avait été enchaîné à Montpellier, dans un de ses accès, il y a une vingtaine d'années. Son mal lui a repris violemment. Il vient d'imprimer un livre où il prétend qu'on ne peut prouver l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre ; que chacun peut prédire l'avenir en exaltant son ame ; qu'il faut aller aux terres australes pour y disséquer des géans hauts de dix pieds, si on veut connaître la nature de l'entendement humain. Tout le livre est dans ce goût. Il l'a lu à des berlinoises qui le trouvent admirable.

Voilà pourtant l'homme qui s'était fait je ne fais quelle réputation, pour avoir été à

— 1752. Tornéo enlever deux suédoises. Ce malheureux avait été mon ami. Il était venu à Cirey passer quelques mois avec ce même *Koëning* ; et il nous persécute aujourd'hui l'un et l'autre avec fureur. C'est bien aujourd'hui qu'il le faudrait enchaîner. J'avais eu le malheur de l'aimer, et même de le louer, car j'ai toujours été dupe.

Un des motifs de sa haine contre moi vient de ce qu'à ma réception à l'académie française, je ne le comparai pas à *Platon*, et le roi de Prusse à *Denys* de Syracuse. Il a eu la démence de s'en plaindre à Berlin. Quel *Platon* ! quelle académie ! quel siècle ! et où suis-je ! Ah ! que M. le duc de *Virtemberg* finisse bientôt notre marché, et que je revienne auprès de vous oublier les fous et les géomètres.

LET TRE C L I I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 d'octobre.

MON cher ange, le Siècle (c'est-à-dire la nouvelle édition, la seule qui soit passable) était déjà presque tout imprimé ; il m'est par conséquent impossible de parler cette fois-ci de la petite épée que cacha monsieur votre oncle

oncle sous son cafetan. J'ai rayé bien exactement cette épithète de *petit* attribuée au concile d'Embrun ; j'ai recommandé à ma nièce d'y avoir l'œil , et je vous prie de l'en faire souvenir. Je voudrais de tout mon cœur qu'il fût regardé comme le concile de Trente , et que toutes les disputes fussent assoupies en France ; mais il paraît que vous en êtes assez loin. Le siècle de la philosophie est aussi le siècle du fanatisme.

Il me paraît que le roi a plus de peine à accorder les fous de son royaume , qu'il n'en a eu à pacifier l'Europe. Il y a en France un grand arbre qui n'est pas l'arbre de vie , qui étend ses branches de tous côtés , et qui produit d'étranges fruits. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* pût produire quelque bien. Ceux qui liront attentivement tout ce que j'y dis des disputes de l'Eglise pourront , malgré tous les ménagemens que j'ai gardés , se faire une idée juste de ces querelles ; ils les réduiront à leur juste valeur , et rougiront que , dans ce siècle-ci , il y ait encore des troubles pour de telles chimères. Un petit tour à Potsdam ne serait pas inutile à vos politiques , ils y apprendraient à être philosophes.

Mon cher ange , les beaux arts sont assurément plus agréables que ces matières ; une

Corresp. générale. Tome IV. † M m

1752. — tragédie bien jouée est plus faite pour un honnête homme. Mais me demander que je songe à présent au Duc de Foix et à Rome sauvée , c'est demander à un figuier qu'il porte des figues en janvier ; *car ce n'était pas le temps des figues*. Je me suis affublé d'occupations si différentes , toute idée de poésie est tellement sortie de ma tête , que je ne pourrais pas actuellement faire un pauvre vers alexandrin. Il faut laisser reposer la terre : l'imagination gourmandée ne fait rien qui vaille ; les ouvrages de génie sont aux compilations ce que l'amour est au mariage : l'Hymen vient quand on l'appelle , et l'Amour vient quand il lui plaît. Je compile à présent , et le dieu du génie est allé au diable.

En vous remerciant de la note sur l'abbé de *Saint-Pierre* ; j'avais deviné juste qu'il était mort en 43. Je lui ai fait un petit article assez plaisant. Il y en a un pour *Valincourt* , qui ne fera pas inutile aux gens de lettres , et qui plaira à la famille. Je n'ai point de réponse de M. *Secousse* ; il est avec les vieilles et inutiles ordonnances de nos vieux rois ; mais il a , pour rassembler ces monumens d'inconstance et de barbarie , six mille livres de pension : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde.

Mes anges , ce monde est un naufrage ; *sauf qui peut* est la devise de chaque individu,

Je me suis sauvé à Potsdam ; mais je voudrais bien que ma petite barque pût faire un petit trajet jusque chez vous. Je remets toujours de deux mois en deux mois à faire ce joli voyage. Il ne faut pas que je meure avant d'avoir eu cette consolation. Je ne fais pas trop ce que je deviendrai ; j'ai cent ans ; tous mes sens s'affaiblissent, et il y en a d'enterrés. Depuis huit mois je ne suis sorti de mon appartement que pour aller dans celui du roi ou dans le jardin. J'ai perdu mes dents , je meurs en détail. Je vous embrasse tendrement ; je vous souhaite une santé constante et une vieillesse heureuse. Je me regarderai comme très-malheureux si je ne passe pas mes derniers jours , ô anges ! auprès de vous et à l'ombre de vos ailes.

L E T T R E C L I V.

A M. DE LA CONDAMINE, à Paris.

Potsdam, 12 d'octobre.

J E vous remercie , mon cher philosophe errant , devenu sédentaire , des attentions que vous avez pour *Louis XIV*. On a fait malheureusement une douzaine d'éditions sans me consulter ; et ce n'est pas ma faute, si les quatre esclaves qui s'étaient mis sous la statue de la

— place Vendôme, dans la première édition, et
 1752. qu'on a fait déloger bien vite, ont subsisté
 dans quelques exemplaires. Ce n'est pas non
 plus ma faute si on a imprimé l'*air maître* pour
 l'*air de maître*. Je me flatte que ces sottises
 ne se trouveront pas dans l'édition qu'on fait
 actuellement à Leipfick, et que je crois à pré-
 sent finie. J'ai eu, pour cette nouvelle tournée,
 des secours auxquels je ne m'attendais pas
 de si loin. On m'a envoyé de Paris ce qu'on
 envoie bien rarement, des vérités et des
 vérités bien curieuses. Quand l'édition que
 je finis n'aurait d'autres avantages que celui de
 deux Mémoires écrits de la main de *Louis XIV*,
 cela suffirait pour faire tomber toutes les
 autres. L'ouvrage deviendra nécessaire à la
 nation, ou du moins à ceux de la nation
 qui voudront connaître les plus beaux temps
 de la monarchie.

Je conviens que la foire aura toujours la
 préférence; mais il ne laissera pas de se trou-
 ver d'honnêtes gens qui liront quelque chose
 du Siècle de *Louis XIV*, les jours où il n'y
 aura point d'opéra comique. On ne laisse pas
 d'avoir du temps pour tout. Je vous plains
 beaucoup de passer le vôtre dans des discus-
 sions désagréables, dont il y a très-peu de
 juges; et, parmi ces juges-là, la plupart sont
 prévenus. Pour faire le grand œuvre de *rem*

prorsus substantialem, il faut avoir aifance, fanté et repos. Il ne tenait qu'à *Maupertuis* d'avoir tout cela, supposé qu'un homme soit libre; mais il y a quelque apparence qu'il ne l'est pas : il a dérangé sa fanté par l'usage des liqueurs fortes : il a perdu quelques amis par un amour propre plus fort encore, et qui ne souffre pas que les autres en aient leur dose : il a perdu son repos par la manière trop vive dont il a poursuivi *Koë nig* qui, au bout du compte, s'est trouvé avoir raison, et qui a eu le public pour lui. Je puis vous assurer que je ne me suis mêlé ni de son affaire ni de son livre, quoique je n'approuve ni l'un ni l'autre.

Maupertuis a des ennemis à Paris, à Berlin, en Hollande; et sa conduite dure et hautaine n'a pas ramené ces ennemis. J'ai d'autant plus sujet de me plaindre de lui, que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour adoucir la férocité de son caractère. Je n'en suis pas venu à bout. Je l'abandonne à lui-même; mais, encore une fois, je n'entre pour rien dans les querelles qu'il se fait, et dans les critiques qu'il essuie. Je suis plus malade que lui, et je reste tranquillement à Potsdam, tandis qu'il va chercher ailleurs la fanté et le repos.

Je voudrais de tout mon cœur être dans votre voisinage; ce n'est pas sans regret que

— je goûte le bonheur de vivre auprès d'un roi
1752. philosophe. Je suis né si sensible à l'amitié ,
que je serais encore ami , quand même je
serais courtisan.

Vraiment, je serais très-obligé à M. *Deslandes*,
s'il voulait bien me favoriser de quelques parti-
cularités qui servissent à caractériser les beaux
temps du gouvernement de *Louis XIV.* Mon-
sieur *Deslandes* est citoyen et philosophe ; il
faut absolument être philosophe , pour avoir
de quoi se consoler de-là qu'on est citoyen.
Je vous embrasse , et vous prie de ne point
cesser de m'aimer malgré *Maupertuis*. (*)

L E T T R E C L V.

▲ MADAME DENIS, à Paris.

A Potsdam, le 15 d'octobre.

VOICI qui n'a point d'exemple, et qui ne
fera pas imité ; voici qui est unique. Le roi
de Prusse , sans avoir lu un mot de la réponse
de *Koë nig*, sans écouter, sans consulter per-
sonne, vient d'écrire, vient de faire imprimer
une brochure contre *Koë nig*, contre moi ,

(*) La *Condamine* n'en fit rien , et prit le parti de *Maupertuis*
qui s'était beaucoup moqué de lui.

contre tous ceux qui ont voulu justifier l'innocence de ce professeur si cruellement condamné. Il traite tous ses partisans d'envieux, de fots, de mal-honnêtes gens. La voici cette brochure singulière, et c'est un roi qui l'a faite. 1752.

Les journalistes d'Allemagne, qui ne se doutaient pas qu'un monarque, qui a gagné des batailles, fût l'auteur d'un tel ouvrage, en ont parlé librement, comme de l'essai d'un écolier qui ne fait pas un mot de la question. Cependant on a réimprimé la brochure à Berlin, avec l'aigle de Prusse, une couronne, un sceptre, au devant du titre. L'aigle, le sceptre et la couronne sont bien étonnés de se trouver là. Tout le monde hausse les épaules, baisse les yeux, et n'ose parler. Si la vérité est écartée du trône, c'est surtout lorsqu'un roi se fait auteur. Les coquettes, les rois, les poètes sont accoutumés à être flattés. *Frédéric* réunit ces trois couronnes-là. Il n'y a pas moyen que la vérité perde ce triple mur de l'amour propre. *Maupertuis* n'a pu parvenir à être *Platon*, mais il veut que son maître soit *Denys* de Syracuse.

Ce qu'il y a de plus rare dans cette cruelle et ridicule affaire, c'est que le roi n'aime point du tout *Maupertuis*, en faveur duquel il emploie son sceptre et sa plume. *Platon* a pensé mourir

— 1752. de douleur de n'avoir point été de certains petits soupers où j'étais admis ; et le roi nous a avoué cent fois que la vanité féroce de ce *Platon* le rendait infociable.

Il a fait pour lui de la prose cette fois-ci , comme il avait fait des vers pour d'*Arnaud* , pour le plaisir d'en faire ; mais il y entre un plaisir bien moins philosophe , celui de me mortifier : c'est être bien auteur !

Mais ce n'est encore que la moindre partie de ce qui s'est passé. Je me trouve malheureusement auteur aussi , et dans un parti contraire. Je n'ai point de sceptre , mais j'ai une plume ; et j'avais , je ne fais comment , taillé cette plume de façon qu'elle a tourné un peu *Platon* en ridicule sur ses géans , sur ses prédictions , sur ses dissections , sur son impertinente querelle avec *Koë nig*. La raillerie est innocente ; mais je ne savais pas alors que je tirais sur les plaisirs du roi. L'aventure est malheureuse. J'ai affaire à l'amour propre et au pouvoir despotique , deux êtres bien dangereux. J'ai d'ailleurs tout lieu de présumer que mon marché avec M. le duc de *Virtemberg* a déplu. On l'a su , et on m'a fait sentir qu'on le savait. Il me semble pourtant que *Titus* et *Marc-Aurèle* n'auraient point été fâchés contre *Plinè* , si *Pline* avait placé une partie de son bien sur la tête de *Plinia* dans le Montbelliard.

Je suis actuellement très-affligé et très-malade, et, pour comble, je soupe avec le roi. C'est le festin de *Damoclès*. J'ai besoin d'être aussi philosophe que le vrai *Platon* l'était chez le vrai *Denys*. 1752.

L E T T R E C L V I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Potsdam, 28 d'octobre.

MON cher ange, vous êtes le dieu des jansénistes, vous me donnez des commandemens impossibles. Il y a des temps où la grâce manque tout net aux justes. Je me sens actuellement privé de la grâce des vers; *spiritus fiat ubi vult*. Je ne ferais rien qui vaille si je voulais me forcer.

Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ.

L'esprit prend, malgré qu'il en ait, la teinture des choses auxquelles il s'applique. J'ai des besognes si différentes de la poésie, qu'il n'y a pas moyen de remonter ma vieille lyre toute désaccordée : *valete musæ et valete curæ*, voilà ma devise pour le moment présent, et plutôt à Dieu que ce fût pour toute ma vie !

D'ailleurs, comment voudriez-vous qu'on

— 1752. renvoyât à Paris une Rome sauvée toute changée, et qu'on donnât aux acteurs de nouveaux rôles pour la quatrième fois ? ce ferait un moyen sûr d'empêcher la reprise de la pièce, de la faire croire tombée, et de me faire grand tort : j'entends ce tort qu'on fait aux pauvres auteurs comme moi, le tort de les berner tant qu'on peut ; c'est un plaisir que le public se donne très-volontiers. Mon cher ange, laissons là *Catilina*, *César* et *Cicéron* pour ce qu'ils valent. Si la pièce, telle qu'elle est, peut encore souffrir trois ou quatre représentations, à la bonne heure ; si les amateurs de l'antiquité la lisent sans dégoût, tant mieux : c'est-là mon premier but ; non, ce n'est que le second. Mon premier désir est de venir vous embrasser. Je peux très-bien renoncer à tout ce train de théâtre, d'acteurs, d'actrices, de battemens de mains, de sifflets et d'épigrammes ; mais je ne puis renoncer à vous. Je regarde les théâtres et les cours comme des illusions : l'amitié seule est réelle. Pardonnez-moi de n'être point encore venu vous voir. Il faut que je prenne encore patience cet hiver. Mon petit voyage, si je suis en vie, sera pour le printemps.

Vous savez que, quand vous m'écrivîtes la première fois sur l'audience et sur l'épée de feu M. de Fénel, le Siècle était déjà presque

tout imprimé ; il doit être à présent achevé. Il n'y a pas moyen d'y revenir ; tout ce que je peux faire , c'est de veiller au petit concile ; j'en parle dans toutes mes lettres à madame *Denis*. Joignez-vous à moi ; faites-l'en souvenir. Ce fera votre faute si ce *petit* subsiste dans la nouvelle édition de Paris. Il est malheureusement dans une douzaine d'autres dont la France est inondée , et surtout dans celle que l'abbé *Pernetti* a fait imprimer à Lyon sous les yeux du père du concile. 1752.

Adieu, mon cher ange ; vous êtes mon concile, et je voudrais bien être à vos genoux ; mais laissons passer l'hiver. Je finis, la poste va partir , et je n'aurai pas le temps d'écrire à madame *Denis*.

L E T T R E C L V I I.

A U M E M E.

Potfdam , 22 de novembre.

MON cher ange, quoique les vers ne soient pas actuellement de quartier dans notre cour, vous m'avez fait relire *Zulime*. Je me suis repris de goût pour cette aventurière ; et j'ose croire que , si vous la lisez telle qu'elle est , vous l'aimeriez bien davantage. Ou je vous

1752. l'enverrai , mon cher et respectable ami , ou je vous l'apporterai en temps et lieu ; mais à présent ne demandez pas une rime , je n'en peux plus , j'en ai par-dessus la tête. Je n'ai point demandé de préface en forme au Duc de Foix. J'ai recommandé seulement un mot d'avis au libraire ; j'ai exigé qu'on dît qu'on a pris le parti d'imprimer la pièce sur mon manuscrit , pour prévenir les éditions furtives et informes , telle que celle de Rome sauvée. Voilà , en vérité , tout ce qu'il convient de mettre à la tête d'une faible intrigue amoureuse , qui n'est relevée que par le caractère de *Lisoi*. Ce Duc de Foix a été très-bien imprimé à Dresde , chez mon libraire ordinaire ; je lui avais envoyé la pièce sur la parole que madame *Denis* m'avait donnée qu'on l'imprimait à Paris. Je ne fais aucune nouvelle ni du Duc de Foix , ni de Rome sauvée , ni du Siècle de *Louis XIV*.

J'ai vu les Lettres de madame de *Maintenon* ; c'est l'histoire de sa vie , depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort. C'est un monument bien précieux pour les gens qui aiment les petites choses dans les grands personnages. Heureusement ces Lettres confirment tout ce que j'ai dit d'elle ; si elles m'avaient démenti , mon Siècle était perdu. Comment se peut-il faire qu'un nommé *la Beaumelle* , prédicateur à Copenhague , depuis académicien , bouffon ,

joueur, fripon, et d'ailleurs ayant malheureusement de l'esprit, ait été le possesseur de ce trésor ? Il vient aussi d'écrire la vie de madame de *Maintenon*. On disait, il y a quelques années, qu'on avait volé à M. de *Caylus* ces Lettres et ces Mémoires sur sa tante. N'en sauriez-vous pas des nouvelles ? 1752.

Je vous ai mandé aussi qu'il paraissait des Mémoires de milord *Bolingbroke*. Ils sont traduits en français. On dit que dans cette traduction on me reproche de m'être trompé sur madame de *Bolingbroke*, que j'ai mise dans le Siècle au rang des nièces de madame de *Maintenon*; me ferais-je trompé ? ne l'était-elle pas par son mari ? ai-je rêvé ce que je lui ai entendu dire vingt fois ? Je suis toujours prêt à croire que j'ai tort, mais ici il me semble que j'ai raison; rassurez-moi, je vous en prie. Mon cher ange, croyez-moi, je me mourais d'envie de venir vous embrasser cet hiver; mais, en vérité, il n'y a pas moyen de se mettre en chemin au milieu des glaces, quand on est malade. Je ne suis pas deux heures de la journée sans souffrir. Je serais mort si je ne menais pas la vie la plus douce et la plus retirée, n'ayant que vingt marches à monter les soirs pour aller entendre à souper le *Salomon* du Nord, quand il veut bien m'admettre à son festin des sept sages. Cette vie de château

— 1752. est bien dans mon goût ; mais tout est empoisonné par les remords que j'ai de vous avoir quitté. Mes tendres respects à toute la hiérarchie. Répondez , je vous en prie , à mes questions comme à ma tendre amitié.

J'ai oublié de mander à ma nièce qu'elle m'écrive désormais à Berlin , où nous allons dans quelques jours. Je vous supplie de l'en avertir.

LET TRE C L V I I I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam , 25 de novembre.

JE fais partir, Monseigneur , par la voie d'un correspondant de Strasbourg, le gros paquet qui peut servir quelques heures à votre amusement. Plût à Dieu qu'il pût un jour servir à votre gloire ! mais elle n'en a pas besoin. J'ai bien plus besoin , moi , de la consolation de vous faire encore ma cour, de vous voir et de vous entendre, que vous n'en avez d'être fourré dans mes gazettes. L'ouvrage est assez maussagement copié ; l'écriture pourtant est lisible. J'ai auprès de moi des gens de lettres qui ne sont pas des maîtres à écrire. Enfin , je mets à vos pieds le seul exemplaire qui me reste.

Si je suis assez heureux pour être en état de venir passer quelque temps auprès de vous, 1752. je vous demanderai seulement permission d'en tirer une copie. Vous y trouverez la vérité, mais non pas toutes les vérités; vous y verrez des détails qui seront encore chers quelques années à ceux qui s'y sont intéressés, et qui disparaîtront ensuite dans le fracas des événemens qui, de dix ans en dix ans, varient la scène du monde, et qui arment puissamment les princes de l'Europe pour de petits intérêts. Il ne reste que les grandes choses dans la mémoire des hommes; et j'oserais même vous dire que le règne de *Louis XIV* attirerait peu les regards de la postérité, sans la révolution qui s'est faite de son temps dans l'esprit humain. Il a résulté de son amour pour la gloire, de ses entreprises, de ses grandeurs, et de ses faiblesses, et de ses malheurs, mais surtout de cette foule d'hommes éclatans en tout genre, que la nature fit naître pour lui, un tout qui étonne l'imagination, et qui forme une époque mémorable. Si on pensait aussi hautement que vous, si bien des gens avaient la grandeur de votre caractère, on ajouterait encore une aile au bâtiment que la gloire a élevé dans le siècle de *Louis XIV*.

Quel plaisir je me ferais de raisonner de tout cela avec vous dans vos momens de loisir!

— 1752. Si vous saviez que de choses j'ai à vous dire !
 Mais quand pourrai-je avoir ce bonheur ? Je n'ai à présent qu'un éréfipèle escorté d'une humeur scorbutique qui me dévore, et de rétrécissemens dans les nerfs. Cet hiver-ci sera terrible à passer pour moi à Berlin ; il faudrait que je fusse à Naples. Nous autres Français nous périfions tous. Vos colonies languedociennes n'ont pas prospéré dans les pays froids ; au lieu d'augmenter depuis 1686 , elles ont diminué de moitié ; c'est le contraire de ce qui est arrivé aux peuples du Nord transportés en Italie. Il n'y a que d'*Argens* qui est gros et gras. *Maupertuis*, à force de boire de l'eau de vie, s'est mis à la mort ; mais il en réchappe , parce qu'il est né avec un tempérament de tartare. Il n'est que fou. Il vient de faire un livre où il propose de faire des trous qui aillent jusqu'au centre de la terre , d'aller droit sous le pôle , de connaître le siège de l'ame en disséquant des têtes de géans , ou en examinant les rêves de ceux qui ont pris de l'opium. Il assure qu'il est aussi facile de voir l'avenir que de se représenter le passé , et nous nous attendons que dans quelques jours il débitera des prophéties. J'ai eu bien raison de dire , en parlant de *Descartes* , que la géométrie laisse l'esprit comme elle le trouve. Il propose sérieusement de faire vivre les
 hommes

hommes huit à neuf cents ans, en les conservant comme des œufs qu'on empêche d'éclore. 1752.
 Tout est dans ce goût dans son livre. *La Métrie*, en comparaison, a écrit en sage.

L'abbé de *Prades* est ici avec une pension. Je l'ai fait venir le plus adroitement du monde. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aye été adroit et heureux. Il m'a confié que vous lui aviez offert une retraite à Richelieu, avec des secours. Je reconnais bien là votre belle ame. Vous avez eu autant de générosité que la fille aînée des rois et de votre grand oncle a eu de lâcheté et d'ignorance. Elle s'est déshonorée sans retour. Quel siècle que celui où un théatin imbécille force la sorbonne à une démarche si humiliante ! et où il imagine des billets de confession qui auraient opéré autant de mal que de ridicule, sans la prudence du roi. Que ferait aujourd'hui la France aux yeux des étrangers, sans vous et sans M. le maréchal de *Bellisle* ? Nommez-m'en un troisième qui ait de la réputation, je vous en défie. Vivez, monseigneur le Maréchal ; ayez l'éclat de tous les âges, soyez heureux autant qu'honoré. Je ne puis vous dire encore quand je pourrai faire un voyage pour vous ; mais mon cœur est à vous pour jamais.

1752.

LETTRE CLIX.

A U M E M E.

A Berlin, 16 de décembre.

VOUS avez dû recevoir, Monseigneur, par M. de la Reynière, une très-grande lettre (*) et un très-énorme paquet. Je ne vous demande point pardon de mes lettres, parce que le cœur les dicte; mais je vous demande bien sérieusement pardon du paquet. Tout est trop long et trop détaillé (**); c'est comme si on recueillait tous les bulletins d'une maladie qu'on a eue il y a dix ans. La postérité dédaigne tous les petits faits, et veut voir les grands ressorts. Je suis honteux d'avoir barbouillé plus de papier sur huit ans d'une guerre inutile, que sur le siècle de *Louis XIV.* J'ai noyé la gloire du roi, celle de la nation et la vôtre, dans des détails que je hais. Avec moins de minuties, il y aurait bien plus de grandeur. Malheur aux gros livres. Je m'occupe à rendre celui-ci plus petit et meilleur.

(*) Celle du 25 de novembre.

(**) C'était les Mémoires sur la guerre de 1741, refondus depuis dans le Précis du siècle de *Louis XV.*

L E T T R E C L X.

1752.

A M. LE PRESIDENT HENAUT.

A Berlin, 18 de décembre.

VOICI, mon cher et illustre confrère, une lettre de bonne année. Je ne suis pas accoutumé à faire de ces complimens-là; mais j'aime à vous dire :

Qu'il vive autant que son ouvrage,
 Qu'il vive autant que tous les rois
 Dont il parle sans verbiage.

J'ai à vous avouer que j'ai été, moi, beaucoup trop verbiageur sur l'histoire de la dernière guerre, dont j'ai envoyé le manuscrit à M. d'*Argenson*. Je devais faire de cette histoire un ouvrage aussi intéressant que le *Siècle de Louis XIV.* Je ne l'ai point fait; j'ai trop étouffé l'intérêt sous des détails; cela est ennuyeux pour les acteurs mêmes.

C'est donc quelque chose de bien vilain que la guerre, puisque les particularités les plus honorables des grandes actions font bâiller ceux qui les ont conduites.

Je regarde ce que j'ai envoyé à M. d'*Argenson*, comme des matériaux qu'il m'avait confiés et

— 1752. qui lui appartiennent. J'en fais à présent un édifice plus régulier et plus agréable. Dites-lui, je vous en supplie, Monsieur, que je lui demande très-sérieusement pardon de l'énormité de mon volume. J'ai sa gloire à cœur ; il n'y en a point dans de trop gros livres. Je lui réponds d'être court et vrai. Je veux que les belles années de *Louis XV* se fassent lire comme le Siècle de *Louis XIV* ; j'ai presque dit comme votre chronologie ; et je souhaite qu'après ma mort mon nom puisse ne pas faire déshonneur à celui de *M. d'Argenson*, après l'avoir un peu ennuyé pendant ma vie. J'ai besoin à présent de votre indulgence et de la sienne ; je vous la demande instamment ; faites-lui parvenir mes remords.

L E T T R E C L X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 18 de décembre.

MON cher et respectable ami, je ne peux pas à présent plus changer de climat que changer mes vers : un érysipèle rentré m'enterrerait sur les bords de l'Elbe ou du Vezèr, et il ferait fort ridicule d'aller mourir dans un mauvais cabaret de la Westphalie. Votre charmante

lettre du 7 décembre, votre tendre amitié me feront vivre jusqu'au printemps. Vous me faites plus de bien que les médecins ne pourraient me faire de mal ; vos lettres me ressuscitent ; mais on dit que mademoiselle *Gauffin* tue le duc de *Foix*. Cette *Gauffin* est actuellement un médecin d'eau douce. 1752.

Ce que vous dites de *la Motte* me fait trembler : quoi ! on l'a cru heureux étant aveugle et impotent ; et parce qu'on a été assez sot pour le croire heureux, on est assez cruel pour persécuter sa mémoire ! Comment serai-je donc traité, moi qui ai les apparences du bonheur, qui ai l'air d'appartenir à deux rois à la fois, moi qui suis plus riche que *la Motte*, et qui ai été plus amoureux du roi de Prusse que *la Motte* ne croyait l'être de madame la duchesse du *Maine* ? Je m'en vais prier M. *Berrier* de permettre qu'on affiche à Paris : *Voltaire avertit tous les gens de lettres qu'il n'est point heureux.*

Si vous avez lu cet article de *la Motte*, lisez donc celui de *Rousseau*, et vous y verrez la réponse à la réflexion que vous faites que les heureux sont haïs. Mon cher ange, je n'ai dit sur *la Motte*, et sur *Rousseau*, et sur *Fontenelle*, que ce que je crois la pure vérité. Je les ai traités comme *Louis XIV.* J'aurais ajouté quelques couleurs rembrunies au portrait de madame de *Maintenon*, si j'avais vu plutôt ses

— 1752. Lettres. Elle est tout ce que vous dites , et toutes les dévotes de cour sont comme elle. De l'ignorance , de la faiblesse , de la fausseté , de l'ambition , du manège , des messes , des sermons , des galanteries , des cabales ; voilà ce qui compose une *Esther* ; mais l'*Esther-Maintenon* écrit bien , et j'aime à la voir s'ennuyer d'être reine. Je lui préfère *Ninon* , sans doute ; mais madame de *Maintenon* vaut son prix. Je m'étais toujours douté que ce *la Beaumelle* avait volé ces Lettres. Il est donc avéré qu'il a fait ce vol chez *Racine*. Ce *la Beaumelle* est le plus hardi coquin que j'aye encore vu. Il m'écrivit de Copenhague , de la part du roi de Danemarck , pour une prétendue édition , *ad usum delphini Danemarki* , des auteurs classiques français. Il datait sa lettre du palais du roi. Je le pris pour un grave personnage , d'autant plus qu'il avait prêché ; mais , quinze jours après , mon prédicateur arriva avec un plumet à Potsdam. Il me dit qu'il venait voir *Frédéric* et moi. Cette cordialité pour le roi me parut forte. Il me donna un petit livre intitulé *Mes Pensées* ou *Le qu'en dira-t-on* , dans lequel il me traitait comme un heureux , c'est-à-dire fort mal ; et il voulait que je le présentasse au roi , lui et son livre. De là mon prédicateur alla au b . . . , fut mis en prison , et se retira enfin dans Francfort , où il fit réimprimer ses *Pensées*. Il faut

qu'il croye tous les rois fort heureux ; car , dans ce petit livret , il les nomme tous avec des épithètes qui ne méritent rien moins que la corde. On le décréta à Francfort de prise de corps , lui et ses Pensées ; il se sauva avec quelques exemplaires qu'il a portés à Paris. Il est vrai qu'il a pris la précaution d'appeler dans son livre M. de *Machault* , *Pollion* ; et M. *Berrier* , *Messala*. Je ne fais si *Pollion* et *Messala* feront sa fortune ; mais le vol des Lettres de madame de *Maintenon* pourrait bien le faire mettre au carcan. C'est un rare homme ; il parle comme un sot , mais il écrit quelquefois ferme et ferré ; et ce qu'il pille , il l'appelle ses Pensées. Dieu merci , ce vaurien est de Genève et calviniste ; je serais bien fâché qu'il fût français et catholique ; c'est bien assez que *Fréron* soit l'un et l'autre.

Je vous dirai hardiment , mon cher ange , que je ne suis pas étonné du succès du Siècle de *Louis XIV.* Les hommes sont nés curieux. Ce livre intéresse leur curiosité à chaque page. Il n'y a pas grand mérite à faire un tel ouvrage , mais il y a du bonheur à choisir un tel sujet. C'était mon devoir en qualité d'historiographe , et vous savez que je n'ai jamais plus fait ma charge que depuis que je ne l'ai plus. Il est plaisant qu'on m'ait ôté cette place , comme si une clef d'or du roi de Prusse empêchait ma

1752. plume d'être consacrée au roi mon maître. Je suis toujours son gentilhomme ordinaire, pourquoi m'ôter la place d'historiographe ? c'est une contradiction. Tout historien de son pays doit écrire hors de son pays ; ce qu'il dit en a plus de vérité et plus de poids. Adieu, mes chers anges ; comptez que je pleure quelquefois d'être loin de vous.

L E T T R E C L X I I .

A M A D A M E D E N I S , à Paris.

A Berlin, 18 de décembre.

J E vous envoie, ma chère enfant, les deux contrats du duc de *Virtemberg* ; c'est une petite fortune assurée pour votre vie. J'y joins mon testament. Ce n'est pas que je croye à votre ancienne prédiction, que le roi de Prusse me ferait mourir de chagrin. Je ne me sens pas d'humeur à mourir d'une si sotte mort ; mais la nature me fait beaucoup plus de mal que lui, et il faut toujours avoir son paquet prêt et le pied à l'étrier, pour voyager dans cet autre monde où, quelque chose qui arrive, les rois n'auront pas grand crédit.

Comme je n'ai pas dans ce monde-ci cent cinquante mille moustaches à mon service,

je

je ne prétends point du tout faire la guerre. —
 Je ne songe qu'à déserter honnêtement, à 1752.
 prendre soin de ma santé, à vous revoir,
 à oublier ce rêve de trois années.

Je vois bien qu'on a pressé l'orange ; il faut
 penser à sauver l'écorce. Je vais me faire,
 pour mon instruction, un petit dictionnaire
 à l'usage des rois.

Mon ami signifie mon esclave.

*Mon cher ami veut dire, vous m'êtes plus
 qu'indifférent.*

Entendez par *je vous rendrai heureux ; je vous
 souffrirai tant que j'aurai besoin de vous.*

*Soupez avec moi ce soir, signifie je me moquerai
 de vous ce soir.*

Le dictionnaire peut être long ; c'est un
 article à mettre dans l'Encyclopédie.

Sérieusement, cela ferre le cœur. Tout ce
 que j'ai vu est-il possible ? Se plaire à mettre
 mal ensemble ceux qui vivent ensemble avec
 lui ! dire à un homme les choses les plus ten-
 dres, et écrire contre lui des brochures ! et
 quelles brochures ! arracher un homme à sa
 patrie par les promesses les plus sacrées, et le
 maltraiter avec la malice la plus noire ! que de
 contrastes ! et c'est-là l'homme qui m'écrivait
 tant de choses philosophiques, et que j'ai
 cru philosophe ! et je l'ai appelé le Salomon
 du Nord !

1752. ——— médecin du roi de Prusse ; mais celui-là a la mine de vivre plus long-temps que moi ; du moins , je ne mourrai pas de sa façon. Il me donne quelquefois de longues ordonnances en allemand , je les jette au feu , et je n'en suis pas plus mal. C'est un fort bon homme , il en fait tout autant que les autres ; et quand il voit que mes dents tombent , et que je suis attaqué du scorbut , il dit que j'ai une affection scorbutique. Il y a ici de grands philosophes qui prétendent qu'on peut vivre aussi long-temps que *Mathusalem* , en se bouchant tous les pores , et en vivant comme un ver à soie dans sa coque ; car nous avons à Berlin des vers à soie et des beaux esprits transplantés. Je ne fais pas si ces manufactures-là réussiront ; tout ce que je fais , c'est que je ne suis point du tout en état de voyager cet hiver. Je me suis fait un printemps avec des poêles ; et quand le vrai printemps sera revenu , je compte bien , si je suis en vie , vous apporter mon squelette. Vous le disséquerez si vous voulez. Vous y trouverez un cœur qui palpitait encore des sentimens de reconnaissance et d'attachement que vous lui inspirez. Soyez persuadé , Monsieur , que , tant que je vivrai , je vous regarderai comme un homme qui fait honneur au plus utile de tous les arts , et comme le plus obligeant et le plus aimable du monde.

L E T T R E C L X I V .

1753.

A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Le 2 de janvier.

JE vous remercie, Monsieur, des éclaircissemens que vous avez bien voulu me donner sur votre Traité de la lumière. Je les reçois avec reconnaissance, et j'avoue qu'ils m'étaient nécessaires pour le bien entendre; car, quoique je me sois autrefois occupé de mathématiques, j'en ai actuellement perdu l'habitude.

Quand je reçus votre livre, je crus que c'était l'ouvrage d'un savant ordinaire; mais notre cher *Clairaut* m'apprend que vous êtes cet officier général de l'état major auquel le comte de *Saxe* écrivit avec cette *brevitatem imperatoriam* des anciens, en accourant à *Ellenbogen* en Bohême, où vous conteniez avec moins de six cents hommes, par le poste que vous aviez pris devant le château de cette place, les quatre mille croates qu'il y fit capituler le lendemain : *A homme de cœur courtes paroles. Qu'on se batte, j'arrive.* MAURICE DE SAXE. Billet auquel vous répondîtes si énergiquement. Les sciences et les arts gagnent à être cultivés par les mains qui ont cueilli des lauriers. *Frédéric* fait de bons vers, le

1753. maréchal de *Saxe* des machines , et vous êtes mathématicien.

Recevez comme bien démontrées les assurances des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

. L E T T R E C L X V .

A MADAME DENIS, à *Paris*.

Berlin , 13 de janvier.

J'AI renvoyé au *Salomon du Nord*, pour ses étrennes , les grelots et la marotte qu'il m'avait donnés , et que vous m'avez tant reprochés. Je lui ai écrit une lettre très-respectueuse , et je lui ai demandé mon congé. Savez-vous ce qu'il a fait ? il m'a envoyé son grand factotum, de *Fédersdoff* qui m'a rapporté mes brimborions. Il m'a écrit qu'il aimait mieux vivre avec moi qu'avec *Maupertuis*. Ce qui est bien certain, c'est que je ne veux vivre ni avec l'un ni avec l'autre.

Je fais qu'il est difficile de sortir d'ici , mais il y a encore des hippogriffes , pour s'échapper de chez madame *Alcine*. Je veux partir absolument, c'est tout ce que je peux vous dire , ma chère enfant. Il y a trois ans bientôt que je le dis , et que je devrais l'avoir

fait. J'ai déclaré *Fédersdoff* que ma santé ne me permettait pas plus long-temps un climat si dangereux. 1753.

Adieu ; faites du paquet ci-joint l'usage que votre amitié et votre prudence vous dicteront.

Le pauvre *du Bordier* doit être à présent chez moi à Paris. Sa destinée est bien cruelle. Il y a des gens devant qui on n'ose pas se dire malheureux. Cet homme est demandé à Berlin ; il y arrive en poste. Il embarque sur un vaisseau sa femme, son fils unique et sa fortune. Le vaisseau périt à la rade de Hambourg. *Du Bordier* se trouve à Berlin sans ressource. On se sert de ses dessins, on ne l'emploie point, et on le renvoie sans même lui donner l'aumône. Logez-le, nourrissez-le. Qu'il raccommode mon cabinet de physique. Vous verrez, dans le paquet qu'il vous apporte, des choses qui font frémir. Faites comme moi, armez-vous de constance.

1753.

LETTRE CLXVI.

A M. DE LA VIROTTE

Berlin, 28 de janvier.

JE fais trop de cas de votre jugement, Monsieur, pour ne m'en pas rapporter à vous sur cet étrange procès criminel fait par l'amour propre de *Maupertuis* à la sincérité de *Kœnig*, procès dans lequel j'ai été impliqué malgré moi, parce que *Kœnig* ayant vécu deux ans de suite avec moi à Cirey, il est mon ami; parce que j'ai cru avec l'Europe littéraire qu'il avait raison; parce que je hais la tyrannie. Quand le roi de Prusse me demanda au roi par son envoyé, quand j'acceptai sa croix, sa clef de chambellan et ses pensions, je crus pouvoir recevoir les bienfaits d'un grand prince qui me promit de me traiter toujours comme son ami et comme son maître dans les arts qu'il cultive: ce sont ses propres paroles. Il ajouta que je n'aurais jamais aucune inconstance à craindre d'un cœur reconnaissant; et il voulut que ma nièce fût la dépositaire de cette lettre, qui devait lui servir de reproche éternel, s'il démentait ses sentimens et ses promesses.

Je n'ai jamais démenti mon attachement

pour lui ; j'avais eu un enthousiasme de seize années ; mais il m'a guéri de cette longue maladie. Je n'examine point si , dans une familiarité de deux ans et plus , un roi se dégoûte d'un courtisan ; si l'amour propre d'un disciple qui a du génie s'irrite en secret contre son maître ; si la jalousie et les faux rapports , qui empoisonnent les sociétés des particuliers , portent encore plus aisément leur venin dans les maisons des rois ; tout ce que je fais , c'est qu'en me donnant au roi de Prusse , je ne me suis pas donné comme un courtisan , mais comme un homme de lettres , et qu'en fait de disputes littéraires je ne connais point de rois. Je n'aimais que trop ce prince , et j'ai été fâché pour sa gloire qu'il ait pris parti contre *Koëni*g , sans être instruit du fond de la dispute ; qu'il ait écrit une brochure violente contre tous ceux qui ont défendu ce philosophe , c'est-à-dire , contre tous les gens éclairés de l'Europe , et cela , sans avoir lu son appel. Il a été trompé par *Maupertuis*. Il n'est pas étonnant , il n'est pas honteux pour un roi qu'il soit trompé ; mais ce qui ferait bien glorieux , ce serait d'avouer son erreur.

Je lui ai renvoyé son cordon , sa clef d'or , ornemens très-peu convenables à un philosophe , et que je ne porte presque jamais. Je

1753. lui ai remis tout ce qu'il me doit de mes pensions. Il a eu la bonté de me rendre tout, et de m'inviter à le suivre à Potsdam ; où il me donne dans sa maison le même appartement que j'ai toujours occupé. J'ignore si ma santé, qui est plus déplorable que mon aventure, me permettra de suivre sa Majesté.

L E T T R E C L X V I I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

10 de février.

J'AI été bien malade, mon cher et respectable ami ; je le suis encore. Le roi de Prusse m'a envoyé de l'extrait de quinquina.

*Tanquam hæc sint nostri medicina doloris ,
Vel Deus ille malis hominum mitescere discat.*

Il devrait bien plutôt m'envoyer une permission de partir pour aller me guérir ou mourir ailleurs. Il n'a plus nul besoin de moi. Il sait à présent mieux que moi la langue française ; il écrit français par un *a* ; il fait de bonne prose et de bons vers. Il a écrit, sans me consulter, une philippique sur la querelle de *Maupertuis* : il l'a pris pour

Auguste, et moi pour *Marc-Antoine. Maupertuis* l'a fait imprimer en allemand, et en italien, avec les aigles prussiennes à la tête. Battu à Actium et à la tribune aux harangues, il ne me reste qu'à aller mourir dans cette terre que vous me proposez, et de vous embrasser avant ma mort. Voici une espèce de testament littéraire que je vous envoie. Mille tendres respects à tous les anges.

Je vous prie de donner copie de mon testament.

L E T T R E C L X V I I I.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS, à Potsdam.

Berlin, 16 de février.

JE me meurs, mon cher Marquis, et j'ai la force de vous avouer ma faiblesse. Je ne vous nierai pas certainement que ma douleur est inexprimable. J'ai voulu me vaincre et venir à Potsdam, mais je suis retombé, la veille de mon départ, dans un état dont il n'y a pas d'apparence que je relève. Mon érysipèle est rentré, la dysenterie est survenue, j'ai souvent la fièvre; il y a quatorze jours que je suis dans mon lit. Je suis seul, sans aucune consolation, à quatre cents lieues d'une famille en larmes

— à qui je fers de père. Voilà mon état. Je
 1753. compte sur votre amitié qui fait presque
 ma seule consolation, et je vous embrasse
 tendrement.

A U M E M E.

C H E R frère , je vous renvoie Locke. *Maupertuis*, dans ses belles lettres, a beau dire du mal de ce grand-homme, son nom sera aussi cher à tous les philosophes que celui de *Maupertuis* excitera de haine. *Koë nig* vient de lui donner le dernier coup, en lui démontrant qu'il est un plagiaire. On a imprimé à *Leipsick* une histoire complète de toute cette étrange aventure, qui ne fait pas d'honneur à ce pays-ci. Soyez très-sûr que toute l'Europe littéraire est déchaînée contre lui; et qu'excepté *Euler* et *Mérian*, qui sont malheureusement parties dans ce procès, tout le reste des académiciens lève les épaules.

Je suis dans mon lit malade, malgré le quinquina du roi. Vous devriez bien venir demain dîner avec frère *Paul* chez *Antoine*. Ce sera peut-être la dernière fois de ma vie que je vous verrai. Donnez-moi cette consolation.

A U M E M E.

1753.

MON cher *Isaac*, il est vrai que j'ai enfoncé des épingles dans le cu, mais je ne mettrai point ma tête dans la gueule.

Je vous prie de lire attentivement l'article ci-joint du Dictionnaire de *Scriberius audens*, et de me le rendre, et de m'en dire votre avis. Je suis fâché que vous ne vous appliquiez plus à ces bagatelles rabbiniques, théologiques et diaboliques; j'aurais de quoi vous amuser : mais vous aimez mieux à présent la basse de viole. Tout est égal dans ce monde, pourvu qu'on se porte bien et qu'on s'amuse.

Si bene vales, ego quidem non valeo . . . te amo, tua tutor. Avez-vous reçu votre contrat? Songez, je vous en prie, au livre de l'abbé de *Prades*, et à la religion naturelle : c'est la bonne, il faut l'avoir dans le cœur.

A U M E M E.

CHER frère, vous êtes assurément le premier capitaine d'infanterie qui ait ainsi parlé de philosophie. Votre extrait de *Gassendi* est digne de *Bayle*. Je ne savais pas que *Gassendi* eût été le précurseur de *Locke*, dans le doute modeste et éclairé si la matière peut penser.

— 1753. Il y a dans de vieux magasins , où personne ne fouille , des épées rouillées , mais excellentes , dont un bon guerrier peut se servir pour percer les fots .

Belzébuth vous aît en sa sainte garde , mon cher Marquis ; je vous aime de tout mon cœur. Tâchez de venir aujourd'hui chez votre frère le damné , qui souffre plus que jamais.

A U M E M E.

FRÈRE *Paul*, je vous attendais , je comptais souper avec vous aujourd'hui , et nous nous fîmes hier une fête de vous promettre au révérend père abbé. Frère , savez-vous bien que je viens de me coucher : mais puisque mon frère est toujours visité de DIEU , et affligé en son corps terrestre , je vais me lever , et mon ame va tâcher de consoler la sienne. J'offre pour vous mes ferventés prières , et je vous donne le baiser de paix. Dans un quart d'heure je passerai de ma cellule dans votre hermitage.

Frère *Voltaire*.

L E T T R E C L X I X.

1753.

A. M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 26 de février.

MON cher ange, j'ai été très-malade, et en même temps plus occupé qu'un homme en fanté; étonné de travailler dans l'état où je suis, étonné d'exister encore, et me soutenant par l'amitié, c'est-à-dire par vous et par madame Denis. Je suis ici le meunier de la Fontaine. On m'écrit de tous côtés : partez,

Fuge crudeles terras, fuge littus iniquum.

Mais partir quand on est depuis un mois dans son lit, et qu'on n'a point de congé; se faire transporter couché, à travers cent mille baïonnettes, cela n'est pas tout-à-fait aussi aisé qu'on le pense. Les autres me disent : Allez-vous-en à Potsdam, le roi vous a fait chauffer votre appartement; allez souper avec lui : cela m'est encore plus difficile. S'il s'agissait d'aller faire une intrigue de cour, de parvenir à des honneurs et de la fortune, de repousser les traits de la calomnie, de faire ce qu'on fait tous les jours auprès des rois, j'irais jouer ce rôle-là tout comme un

1753. autre ; mais c'est un rôle que je déteste , et je n'ai rien à demander à aucun roi. *Maupertuis* , que vous avez si bien défini , est un homme que l'excès d'amour propre a rendu très-fou dans ses écrits , et très-méchant dans sa conduite ; mais je ne me soucie point du tout d'aller dénoncer sa méchanceté au roi de Prusse. J'ai plus à reprocher au roi qu'à *Maupertuis* ; car j'étais venu pour sa Majesté , et non pour ce président de Bedlam. J'avais tout quitté pour elle , et rien pour *Maupertuis* ; elle m'avait fait des sermens d'amitié à toute épreuve , et *Maupertuis* ne m'avait rien promis ; il a fait son métier de perfide en intéressant sourdement l'amour propre du roi contre moi. *Maupertuis* savait mieux qu'un autre à quel excès se porte l'orgueil littéraire. Il a su prendre le roi par son faible. La calomnie est entrée très-aisément dans un cœur né jaloux et soupçonneux. Il s'en faut beaucoup que le cardinal de *Richelieu* ait porté autant d'envie à *Corneille* que le roi de Prusse m'en portait. Tout ce que j'ai fait , pendant deux ans , pour mettre ses ouvrages de prose et de vers en état de paraître , a été un service dangereux qui déplaisait dans le temps même qu'il affectait de m'en remercier avec effusion de cœur. Enfin , son orgueil d'auteur piqué l'a porté à écrire une malheureuse brochure contre moi ,

moi, en faveur de *Maupertuis* qu'il n'aime point du tout. Il a senti, avec le temps, que cette brochure le couvrirait de honte et de ridicule dans toutes les cours de l'Europe; et cela l'aigrit encore. Pour achever le galimatias qui règne dans toute cette affaire, il veut avoir l'air d'avoir fait un acte de justice, et de le couronner par un acte de clémence. Il n'y a aucun de ses sujets, tout prussiens qu'ils sont, qui ne le désapprouve; mais vous jugez bien que personne ne le lui dit. Il faut qu'il se dise tout à lui-même, et ce qu'il se dit en secret: c'est que j'ai la volonté et le droit de laisser à la postérité sa condamnation par écrit. Pour le droit, je crois l'avoir; mais je n'ai d'autre volonté que de m'en aller, et d'achever dans la retraite le reste de ma carrière, entre les bras de l'amitié et loin des griffes des rois qui font des vers et de la prose. Jé lui ai mandé tout ce que j'ai sur le cœur; jé l'ai éclairci; je lui ai dit tout. Je n'ai plus qu'à lui demander une seconde fois mon congé. Nous verrons s'il refusera à un moribond la permission d'aller prendre les eaux.

Tout le monde me dit qu'il me la refusera; je le voudrais pour la rareté du fait. Il n'aura qu'à ajouter à l'*Anti-Machiavel* un chapitre sur le droit de retenir les étrangers par force, et le dédier à *Buſiris*.

1753.

Quoi qu'on me dise, je ne le crois pas capable d'une si atroce injustice. Nous verrons. J'exige de vous et de madame *Denis* que vous brûliez tous deux les lettres que je vous écris par cet ordinaire, ou plutôt par cet extraordinaire. Adieu, mes chers anges.

L E T T R E C L X X.

A MADAME DENIS, à *Paris*.

A Berlin, 15 de mars.

J E commence à me rétablir, ma chère enfant. J'espère que votre ancienne prédiction ne sera pas tout-à-fait accomplie. Le roi de Prusse m'a envoyé du quinquina pendant ma maladie; ce n'est pas cela qu'il me faut: c'est mon congé. Il voulait que je retournasse à Potsdam. Je lui ai demandé la permission d'aller à Plombières: je vous donne en cent à deviner la réponse. Il m'a fait écrire par son factotum qu'il y avait des eaux excellentes à Glatz, vers la Moravie.

Voilà qui est bien horriblement vandale, et bien peu *Salomon*: c'est comme si on envoyait prendre les eaux en Sibérie. Que voulez-vous que je fasse? il faut bien aller à Potsdam; alors il ne pourra me refuser mon congé. Il ne soutiendra pas le tête à tête d'un

homme qui l'a enseigné deux ans , et dont la vue lui donnera des remords. Voilà ma dernière résolution. 1753.

Au bout du compte , quoique tout ceci ne soit pas de notre siècle , les taureaux de *Phalaris*, et les lits de fer de *Bufris* ne sont plus en usage ; et *Salomon minor* ne voudra être ni *Bufris* ni *Phalaris*. J'ai ce pays-ci en horreur : mon paquet est tout fait. J'ai envoyé tous mes effets hors du Brandebourg ; il ne reste guère que ma personne.

Tout ceci est unique, assurément. Voici les deux *Lettres au Public* : le roi a écrit et imprimé ces brochures ; et tout Berlin dit que c'est pour faire voir qu'il peut très-bien écrire sans mon petit secours. Il le peut , sans doute ; il a beaucoup d'esprit. Je l'ai mis en état de se passer de moi , et le marquis d'*Argens* lui suffit. Mais un roi devrait chercher d'autres sujets pour exercer son génie.

Personne ne lui a dit à quel point cela le dégrade. O vérité , vous n'avez point de charge dans la maison des rois auteurs ! Mais qu'il fasse des brochures tant qu'il voudra , et qu'il ne persécute point un homme qui lui a fait tant de sacrifices.

J'ai le cœur ferré de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. Adieu ; j'ai tant de choses à vous dire que je ne dis rien.

1753,

L E T T R E C L X X I.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Potfdam , 20 de mars.

JE m'imagine que je vous ferai un grand plaisir de vous faire lire les deux plus jolies plaisanteries qu'on ait faites depuis longtemps. Vous avez été ambassadeur , monseigneur le Maréchal , et vous ferez plus à portée que personne de goûter le sel de ces ouvrages ; cela est d'ailleurs absolument dans votre goût. Il me semble que j'entends feu M. le maréchal de *la Feuillade* , ou l'abbé de *Chaulieu* , ou *Perigni* , ou vous ; il me semble que je lis le docteur *Swift* ou milord *Chesterfield* , quand je lis ces deux lettres. Comment voulez - vous qu'on résiste aux charmes d'un homme qui fait , en se jouant , de si jolies bagatelles , et dont la conversation est entièrement dans le même goût ? Je ne doute pas que vous et vos amis ne sentiez tout le prix de ce que je vous envoie. Enfin , songez que ces chefs-d'œuvre de grâces sont d'un homme qui serait dispensé par sa place de ces agréables amusemens , et qui cependant daigne y descendre. J'étais encore à Berlin quand il se fait à Potfdam ce que je vous

envoie; je demandais obstinément mon congé; je remettais à ses pieds tout ce qu'il m'a donné, 1753.
 mais les grâces de ma maîtresse (*) ont enfin rappelé son amant. Je lui ai tout pardonné; je lui ai promis de l'aimer toujours; et, si je n'étais pas très-malade, je ne la quitterais pas un seul jour: mais l'état cruel de ma santé ne me permet pas de différer mon départ. Il faut que j'aille aux eaux de Plombières, qui m'ont déjà tant fait de bien quand j'ai eu le bonheur de les prendre avec vous. J'ai promis à ma maîtresse de revenir auprès d'elle dès que je serais guéri; je lui ai dit: Ma belle dame, vous m'avez fait une terrible infidélité; vous m'avez donné de plus un gros soufflet; mais je reviendrai baiser votre main charmante. J'ai repris son portrait que je lui avais rendu, et je pars dans quelques jours. Vous sentez que je suis pénétré de douleur de quitter une personne qui m'enchanté de toutes façons. Je me flatte que vous aurez la bonté de me mander à Plombières l'effet que ces deux charmantes brochures auront fait sur vous. J'ai promis à ma maîtresse de ne point aller à Paris. Qu'y ferais-je? il n'y a que la vie douce et retirée de Potsdam qui me convienne. Y a-t-il d'ailleurs du goût à Paris? En vérité, l'esprit et les agrémens ne

(*) C'est ainsi que M. de Voltaire nommait le roi de Prusse.

— 1753. font qu'à Potsdam et dans votre appartement de Versailles. Cependant, si je retrouve à Plombières un peu de santé, je pourrai bien faire à mon tour une infidélité de quelques semaines pour venir vous faire ma cour. Pourvu que je sois à Potsdam au mois d'octobre, j'aurai rempli ma promesse. Ainsi, en cas que je sois en vie, j'aurai tout le temps de faire le voyage. Je vous supplie de me mettre aux pieds de madame de Pompadour. Montrez-lui les deux *Lettres au public* (*). Je connais son goût; elle en sera enchantée comme vous. Il n'y a qu'une voix sur ces ouvrages. Il en paraît aujourd'hui une troisième, je vous l'enverrai par la première poste.

Adieu, Monseigneur; vous connaissez mes tendres et respectueux sentimens. Adieu, généreux *Alcibiade*. Vous lisez dans mon cœur; il est à vous.

(*) Cette lettre a été envoyée par la poste, et le roi de Prusse, tout philosophe qu'il était, avait la petitesse de conserver dans ses Etats l'usage infame d'ouvrir les lettres.

L E T T R E C L X X I I .

1753.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

FRÈRE, je prends congé de vous ; je m'en sépare avec regret. Votre frère vous conjure , en partant , de repousser les assauts du démon qui voudrait faire , pendant mon absence , ce qu'il n'a pu faire quand nous avons vécu ensemble : il n'a pu semer la zizanie. J'espère qu'avec la grâce du Seigneur , frère *Gaillard* ne la laissera pas approcher de son champ. Je me recommande à vos prières et aux siennes. Elevez vos cœurs à DIEU , mes chers frères , et fermez vos oreilles aux discours des hommes ; vivez recueillis , et aimez toujours votre frère ,

L E T T R E C L X X I I I .

A M. R O Q U E S .

Leipsick , avril.

JE suis tombé malade à Leipsick , Monsieur , et je ne fais pas encore quand je pourrai en partir. J'y ai reçu votre lettre du 22 de mars. Elle m'étonnerait , si à mon âge quelque chose pouvait m'étonner.

1753. Comment a-t-on pu imaginer, Monsieur , que j'aye pris des lettres de *la Beaumelle* pour des lettres de *Maupertuis* ? Non , Monsieur , chacun a ses lettres. *Maupertuis* a celles où il veut qu'on aille disséquer des géans aux antipodes , et *la Beaumelle* a les siennes qui font l'antipode du bon sens. Dieu me garde d'attribuer jamais à un autre qu'à lui ces belles choses qui ne peuvent être que de lui , et qui lui font tant d'honneur et tant d'amis. On vous aurait accusé juste , si on vous avait dit que je m'étais plaint du procédé de *Maupertuis* , qui alla trouver *la Beaumelle* à Berlin , pour l'envenimer contre moi , et qui se servit de lui , comme un homme profondément artificieux et méchant peut se servir d'un jeune homme imprudent.

Il me calomnia , vous le savez ; il lui dit que j'avais accusé l'auteur du *Qu'en dira-t-on* auprès du roi , dans un souper. Je vous ai déclaré que ce n'était pas moi qui avais rendu compte à sa Majesté du *Qu'en dira-t-on* ; que ce fut monsieur le marquis d'*Argens*. J'en atteste encore le témoignage de d'*Argens* et du roi lui-même. C'est cette calomnie d'après *Maupertuis* , qui a fait composer les trois volumes d'injures de *la Beaumelle*. Il devrait sentir à quel point on a méchamment abusé de sa crédulité ; il devrait sentir qu'il est le

Raton

Raton dont *Bertrand* s'est servi pour tirer les marrons du feu ; il devrait s'apercevoir que *Maupertuis*, le persécuteur de *Koë nig* et le mien, s'est moqué de lui ; il devrait savoir que *Maupertuis*, pour récompense, le traite avec le dernier mépris ; il devrait ne point menacer un homme à qui il a fait tant d'outrages avec tant d'injustice. 1753.

Non, Monsieur, il ne s'est jamais agi des quatre lettres de *la Beaumelle*, que jamais je n'ai entendu attribuer à *Maupertuis* ; il s'agit de la lettre que *la Beaumelle* vous écrivit il y a six mois, lettre dont vous m'avez envoyé le contenu dans une des vôtres, lettre par laquelle *la Beaumelle* avouait que *Maupertuis* l'avait excité contre moi par une calomnie. J'ai fait connaître cette calomnie au roi de Prusse, et cela me suffit. Ma destinée n'a rien de commun avec toutes ces tracasseries, ni avec le Siècle de *Louis XIV* ; je fais supporter les malheurs et les injures. Je pourrai faire un supplément au Siècle de *Louis XIV*, dans lequel j'éclaircirai des faits dont *la Beaumelle* a parlé, sans en avoir la moindre connaissance. Je pourrai, comme M. *Koë nig*, en appeler au public. J'en appelle déjà à vous-même. S'il vous reste quelque amitié pour *la Beaumelle*, cette amitié même doit lui faire sentir tous ses torts. Il doit être honteux d'avoir été

1753. l'instrument de la méchanceté de *Maupertuis*, instrument dont on se sert un moment, et qu'on jette ensuite avec dédain.

Voilà, Monsieur, tout ce que le triste état où je suis de toutes façons, me permet à présent de vous répondre. Je vous embrasse sans cérémonie.

L E T T R E C L X X I V.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

26 de mai.

MON CHER REVEREND DIABLE ET
BON DIABLE,

J'AI reçu avec une syndérèse cordiale votre correction fraternelle. J'ai un peu lieu d'être *lapsus*, et les damnés rigoristes pourraient bien me refuser place dans nos enfers; mais je compte sur votre indulgence. Vous comprendrez que c'en serait un peu trop d'être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre. Je me flatte que votre clémence diminuera un peu les peines que vous m'imposez.

J'ai frémi au titre des livres que vous dites brûlés; mais sachez qu'il y a encore dans la province une édition des lettres d'*Isaac Onitz*,

et que ce sera mon refuge. Je bois d'ailleurs des eaux du Léthé, et je vais incessamment boire celles de Plombières. Mon médecin m'avait conseillé de me faire enduire de poix résine (*), selon la nouvelle méthode; mais il a fait réflexion que le feu y prendrait trop aisément, et que nous devons, vous et moi, nous défier des matières combustibles. Je crois, mon cher frère, que vous avez été bien fourré cet hiver; il a été diabolique, comme disent les gens du monde. Pour moi j'ai fait un feu d'enfer, et je me suis toujours tenu auprès sans sortir de mon caveau. 1753.

Encore une fois, pardonnez-moi mon péché; songez que je suis un juste à qui la grâce de notre révérend père prieur a manqué. Je me vois immolé aux géans de la terre australe, à une ville lafine, au grand secret de connaître la nature de l'ame avec une dose d'opium. Que sa sainte volonté soit faite sur la terre comme en enfer! Je vous souhaite, mon cher frère, toutes les prospérités de ce monde-ci et de l'autre. Surtout n'oubliez pas de vous affubler d'un bonnet à oreilles au mois de juin, d'une triple camifole et d'un manteau. Jouez de la basse de viole, et si vous avez

(*) Allusion aux lettres de *Mauvertuis*. Voyez la Diatribe d'*Akakia*, volume de Facéties.

— quelques ordres à donner à votre frère ,
1753. envoyez-les à la même adresse.

‘A propos , je me meurs positivement. Bon-
soir , je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E C L X X V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

A Francfort sur le Mein , au lion d'or , 4 de juin.

QUAND vous saurez , mon cher ange ,
toutes les persécutions cruelles que *Maupertuis*
m'a attirées , vous ne serez pas surpris que
j'aye été si long-temps sans vous écrire ; quand
vous saurez que j'ai toujours été en route ou
malade , et que j'ai compté venir bientôt
vous embrasser , vous me pardonnerez encore
davantage ; et quand vous saurez le reste , vous
plaidrez bien votre vieil ami. Je vous adresse
ma lettre à Paris , sachant bien qu'un conseiller
d'honneur n'entre point dans la querelle des
conseillers ordinaires , et est trop sage pour
voyager. J'ai voyagé , mon cher et respectable
ami , et le pigeon a eu l'aile cassée avant de
revenir au colombier. Je suis d'ailleurs forcé
de rester encore quelque temps à Francfort ,
où je suis tombé malade. J'ai appris , en pas-
sant par Cassel , que *Maupertuis* y avait séjourné

quatre jours sous le nom de *Morel*, et qu'il y avait fait imprimer un libelle de *la Beaumelle*, sous le titre de *Francfort*, revu et corrigé par lui. Vous remarquerez qu'il imprimait cet ouvrage au mois de mai, sous le nom de *la Beaumelle*, dans le temps que ce *la Beaumelle* était à la bastille dès le mois d'avril. C'est bien mal calculer pour un géomètre. Il l'a envoyé à M. le duc de *Saxe-Gotha*, lorsque j'étais chez ce prince. C'est encore un mauvais calcul; cela n'a fait que redoubler les bontés que M. le duc de *Saxe-Gotha* et toute sa maison avaient pour moi.

Voilà une étrange conduite pour un président d'académie. Il est nécessaire pour ma justification qu'on en soit instruit. Ce sont-là de ses artifices, et c'est ainsi à peu-près qu'il en usait avec d'autres personnes, lorsqu'il mettait le trouble dans l'académie des sciences. Cette vie-ci, mon cher ange, me paraît un peu orageuse; nous verrons si l'autre sera plus tranquille. On dit qu'autrefois il y eut une grande bataille dans ce pays-là, et vous savez que la Discorde habitait dans l'Olympe. On ne fait où se fourrer. Il fallait rester avec vous. Ne me grondez pas, je suis très-bien puni, et je le suis surtout par mon cœur. Je m'imaginais que vous, et madame d'*Argental*, et vos amis, vous me plaignez autant que vous me

— 1753. condamnez. Madame Denis est à Strasbourg, et moi à Francfort, et je ne puis l'aller trouver. Je suis arrivé avec les jambes et les mains enflées. Cette petite addition à mes maux n'accommode point en voyage. Je resterai à Francfort, dans mon lit, tant qu'il plaira à DIEU.

Adieu, mon cher ange; je baise, à tous tant que vous êtes, le bout de vos ailes avec tendresse et componction. Il est très-cruellement probable que je pourrai rester ici assez de temps pour y recevoir la consolation d'une de vos lettres, au lieu d'avoir celle de venir vous embrasser.

L E T T R E C L X X V I.

A M. K O E N I G.

Francfort, juin.

VOTRE martyr est arrivé à Francfort, dans un état qui lui fait envisager de fort près le pays où l'on saura les principes des choses, et ce que c'est que cette force motrice sur laquelle on raisonne tant ici-bas, mais dont je suis presque privé. J'ai été, comme je vous l'ai mandé, désabusé des idées fausses que vos adversaires avaient données sur la

vitesse vraie et sur la *vitesse propre*. Il est plus difficile de se détromper des illusions de ce monde, et des sentimens qui nous y attachent jusqu'au dernier moment. J'en éprouve d'assez douloureux pour avoir pris votre parti ; mais je ne m'en repens pas , et je mourrai dans ma créance. Il me paraît toujours absurde de faire dépendre l'existence de DIEU d'a plus *b* divisé par *z*. 1753.

Où en serait le genre-humain , s'il fallait étudier la dynamique et l'astronomie pour connaître l'Etre suprême ? Celui qui nous a créés tous doit être manifeste à tous , et les preuves les plus communes sont les meilleures , par la raison qu'elles sont communes ; il ne faut que des yeux et point d'algèbre pour voir le jour.

DIEU a mis à notre portée tout ce qui est nécessaire pour nos moindres besoins : la certitude de son existence est notre besoin le plus grand. Il nous a donné assez de secours pour le remplir ; mais comme il n'est point du tout nécessaire que nous sachions ce que c'est que la force , et si elle est une propriété essentielle ou non à la matière , nous l'ignorons et nous en parlons. Mille principes se dérobent à nos recherches , parce que tous les secrets du Créateur ne sont pas faits pour nous.

1753. On a imaginé , il y a long-temps , que la nature agit toujours par le chemin le plus court , qu'elle emploie le moins de forces et la plus grande économie possible ; mais que répondraient les partisans de cette opinion , à ceux qui leur feraient voir que nos bras exercent une force de près de cinquante livres pour lever un poids d'une seule livre ; que le cœur en exerce une immense pour exprimer une goutte de sang ; qu'une carpe fait des milliers d'œufs pour produire une ou deux carpes ; qu'un chêne donne un nombre innombrable de glands qui souvent ne font pas naître un seul chêne ? Je crois toujours , comme je vous le mandais il y a long-temps , qu'il y a plus de profusion que d'économie dans la nature.

Quant à votre dispute particulière avec votre adversaire , il me semble de plus en plus que la raison et la justice sont de votre côté. Vous savez que je ne me déclarai pour vous que quand vous m'envoyâtes votre *Appel au public*. Je dis hautement alors ce que toutes les académies ont dit depuis , et je pris , de plus , la liberté de me moquer d'un livre très-ridicule que votre persécuteur écrivit dans le même temps.

Tout cela a causé des malheurs qui ne devaient pas naître d'une si légère cause.

C'est-là encore une des profusions de la nature. Elle prodigue les maux : ils germent en foule de la plus petite semence. 1753.

Je peux vous assurer que votre persécuteur et le mien n'a pas , en cette occasion , obéi à sa loi de l'épargne ; il a ouvert le robinet du mauvais tonneau quand il s'est trouvé auprès de *Jupiter*. Quelle étrange misère, d'avoir passé de *Jupiter* à la *Beaumelle* ! Peut-il se disculper de la cruauté qu'il eut de susciter contre moi un pareil homme ? peut-il empêcher qu'on ne sache où il a fait imprimer depuis peu un Mémoire de la *Beaumelle*, revu et corrigé par lui ? ne fait-on pas dans quelle ville il resta les quatre premiers jours du mois de mai dernier , sous le nom de *Morel*, pour faire imprimer ce libelle ? ne connaît-on pas le libraire qui l'imprima sous le titre de *Francfort* ? Quel emploi pour un président d'académie ! Il en envoya , le 12 mai , un exemplaire à son altesse sérénissime monseigneur le duc de *Saxe-Gotha*, croyant par là m'arracher les bontés , la protection et les soins dont on m'honorait à *Gotha* pendant ma maladie. C'était mal calculer de toutes les façons pour un géomètre. La *Beaumelle* était à la bastille , dès le 22 avril , pour avoir insulté des citoyens et des souverains dans deux mauvais livres ; il ne pouvait par con-

1753. — séquent alors envoyer à Gorha , et dans d'autres cours d'Allemagne , ce Mémoire ridicule , imprimé sous son nom.

Voilà un de ces argumens , Monsieur , dont on ne peut se tirer. Il est , dans le genre des *probabilités* , ce que les vôtres sont dans le genre des *démonstrations*.

Ce que je vous écrivais , il y a près d'un an , est bien vrai ; les artifices sont , pour les gens de lettres , la plus mauvaise des armes ; l'on se croit un politique , et on n'est que méchant. Point de politique en littérature. Il faut avoir raison , dire la vérité et s'immoler ; mais faire condamner son ami comme faussaire , et se parer de la modération de ne point assister au jugement ; mais ne point répondre à des preuves évidentes , et payer de l'argent de l'académie la plume d'un autre ; mais s'unir avec le plus vil des écrivains , ne s'occuper que de cabales , et en accuser ceux mêmes qu'on opprime : c'est la honte éternelle de l'esprit humain.

Les belles-lettres sont d'ordinaire un champ de disputes ; elles sont , dans cette occasion , un champ de bataille. Il ne s'agit plus d'une plaisanterie gaie et innocente sur les dissections de géans , et sur la manière d'exalter son ame pour lire dans l'avenir ; •

*Ludas enim trepidum genuit certamen et iram ,
Ira , truces inimicitias et funebre bellum.*

Je ne dispute point quand il s'agit de poësie et d'éloquence, c'est une affaire de goût; 1753.
chacun a le sien : je ne peux prouver à un homme que c'est lui qui a tort, quand je l'ennuie.

Je réponds aux critiques quand il s'agit de philosophie ou d'histoire, parce qu'on peut, à toute force, dans ces matières, faire entendre raison à sept ou huit lecteurs qui prennent la peine de vous donner un quart d'heure d'attention. Je réponds quelquefois aux calomnies, parce qu'il y a plus de lecteurs des feuilles médisantes que des livres utiles.

Par exemple, Monsieur, lorsqu'on imprime que j'ai donné avis à un auteur illustre que vous vouliez écrire contre ses ouvrages, je réponds que vous êtes assez instruit, par des preuves incontestables, que non-seulement cela est très-faux, mais que j'ai fait précisément le contraire.

Lorsqu'on ose inférer, dans des feuilles périodiques, que j'ai vendu mes ouvrages à trois ou quatre libraires d'Allemagne et de Hollande, je suis encore forcé de répondre qu'on a menti, et qu'il n'y a pas, dans ces pays, un seul libraire qui puisse dire que je lui aye jamais vendu le moindre manuscrit.

Lorsqu'on imprime que je prends à tort le titre de gentilhomme ordinaire de la chambre

— 1753. du roi de France , ne suis-je pas encore forcé de dire que , sans me parer jamais d'aucun titre , j'ai pourtant l'honneur d'avoir cette place que sa majesté le roi mon maître m'a conservée ?

Lorsqu'on m'attaque sur ma naissance , ne dois-je pas à ma famille de répondre que je suis né égal à ceux qui ont la même place que moi ; et que si j'ai parlé sur cet article avec la modestie convenable , c'est parce que cette même place a été occupée autrefois par les *Montmorencis* et par les *Châtillons* ?

Lorsqu'on imprime qu'un souverain m'a dit : *Je vous conserve votre pension , et je vous défends de paraître devant moi* ; je réponds que celui qui a avancé cette sottise , en a menti impudemment.

Lorsqu'on voit , dans les feuilles périodiques , que c'est moi qui ai fait imprimer les variantes de la *Henriade* sous le nom de *M. Marmontel* , n'est-il pas encore de mon devoir d'avertir que cela n'est pas vrai ; que *M. Marmontel* a fait une préface à la tête d'une des éditions de la *Henriade* , et que c'est *M. l'abbé Langlet Dufrenoy* qui avait fait imprimer les variantes auparavant à Paris chez *Gandouin* ?

Lorsqu'on imprime que je suis l'auteur de je ne fais quel livre intitulé : *Des beautés de*

la langue française, je réponds que je ne l'ai jamais lu, et j'en dis autant sur toutes les impertinentes pièces que des écrivains inconnus font courir sous mon nom qui est trop connu. 1753.

Lorsqu'on imprime une prétendue Lettre de feu milord *Tirconel*, je suis obligé de donner un démenti formel au calomniateur; et puisqu'il débite ces pauvretés pour gagner quelque argent, je déclare, moi, que je suis prêt de lui faire l'aumône pour le reste de sa vie, en cas qu'il puisse prouver un seul des faits qu'il avance.

Lorsqu'on imprime que l'on doit s'attendre que j'écrirai contre les ouvrages d'un auteur respectable à qui je serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie, je réponds que jusqu'ici on n'a calomnié que pour le passé, et jamais pour l'avenir; que c'est trop *exalter son ame*, et que je ferai repentir le premier impudent qui oserait écrire contre l'homme vénérable dont il est question.

Lorsqu'on imprime que je me suis vanté mal à propos d'avoir une édition de la *Henriade* honorée de la préface d'un souverain, je réponds qu'il est faux que je m'en sois vanté; qu'il est faux que cette édition existe; et qu'il est faux que cette préface, qui existe réellement, ait été citée mal à propos: elle

1753. a toujours été citée dans les éditions de la *Henriade*, depuis celle de M. *Marmontel*; elle avait été composée pour être mise à la tête de ce poëme que cet illustre souverain dont il est parlé, voulait faire graver : c'était un double honneur qu'il faisait à cet ouvrage.

Lorsqu'on imprime que j'ai volé un madrigal à feu M. de *la Motte*, je réponds que je ne vole de vers à personne; que je n'en ai que trop fait; que j'en ai donné à beaucoup de jeunes gens, ainsi que de l'argent, sans que ni eux ni moi en aient jamais parlé.

Voilà, Monsieur, comment je serai obligé de réfuter les calomnies dont m'accablent tous les jours quelques auteurs, dont les uns me sont inconnus, et dont les autres me sont redevables. Je pourrais leur demander pourquoi ils s'acharnent à entrer dans une querelle qui n'est pas la leur, et à me persécuter sur le bord de mon tombeau; mais je ne leur demande rien. Continuez à défendre votre cause, comme je défends la mienne. Il y a des occasions où l'on doit dire avec *Cicéron* :

Seipsum deserere turpissimum est.

Il faut, en mourant, laisser des marques d'amitié à ses amis, le repentir à ses ennemis, et sa réputation entre les mains du public. Adieu.

LETTRE CLXXVII.

1753.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juin.

MON cher ange, j'ai espéré de jour en jour de venir vous embrasser. Je ne vous ai point écrit, mais toutes mes lettres à madame *Denis* ont été pour vous, et mon cœur vous écrivait toutes les postes. Il eût fallu faire des volumes pour vous instruire de tout, et ces volumes vous auraient paru les Mille et une nuits. Mon cher ange, j'ai eu tant de choses à vous dire que je ne vous ai rien dit; mais, dans tout ce tumulte, je vous ai envoyé *Zulime*. Jugez si je vous aime; non que je croye que *Zulime* vaille *Catilina*, mais vous aimez cette femme; je ne crois pas que vous ayez d'autre plaisir que celui de la lire. Il faut, pour jouer *Zulime*, une personne jeune et belle, qui ne s'enivre pas.

J'espère vous embrasser bientôt. A mon départ de *Syracuse*, j'ai passé par d'autres cours de la Grèce, et je finirai par philosopher avec vous à *Athènes*.

Depuis trois mois je n'ai pas un moment à moi. Mon cœur fera à jamais à vous.

1753. LETTRE CLXXVIII.

A U M E M E.

Juin.

MA nièce me mande de Strasbourg que j'ai fait un beau quiproquo ; pardonnez , mon cher ange ; vous avez dû être un peu étonné des nouvelles dont vous aurez deviné la moitié en lisant l'autre. Je ne doute pas que ma nièce ne vous ait mis au fait , et ne vous ait renvoyé la lettre qui était pour vous.

Vous verrez ci-joint un petit échantillon des calculs de *Maupertuis*. Est-ce là sa moindre action ?

Il n'est pas moins surprenant que , pour se faire rendre un livre qu'on a donné , on arrête à deux cents lieues un homme mourant qui va aux eaux. Tout cela est singulier. *Maupertuis* est un plaisant philosophe.

Mon cher ange , il faut savoir souffrir ; l'homme est né en partie pour cela. Je ne crois pas que toute cette belle aventure soit bien publique ; il y a des gens qu'elle couvre de honte ; elle n'en fera pas à ma mémoire.

Adieu , mon cher ange ; adieu , tous les anges. La poste presse. Et le pauvre petit abbé ,

où

où diable fait-il pénitence de sa passion effrénée, pour le bien public ? Portez-vous bien. 1753.

A Francfort sur le Mein, sous l'enveloppe de M. *James de la Cour* ; ou si vous voulez , à moi chétif , au lion d'or.

L E T T R E C L X X I X.

A M A D A M E D E N I S.

A Mayence , 9 de juillet.

IL y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré , et je comptais bien que mes vieilles prunelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à ce qu'elles se fermaient pour jamais. Hier le secrétaire du comte de *Stadion* me trouva fondant en larmes ; je pleurais votre départ et votre séjour ; l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son horreur quand vous étiez avec moi ; votre patience et votre courage m'en donnaient ; mais , après votre départ , je n'ai plus été soutenu.

Je crois que c'est un rêve ; je crois que tout cela s'est passé du temps de *Denys de Syracuse* : je me demande s'il est bien vrai qu'une dame de Paris , voyageant avec un passe-port du roi son maître , ait été traînée dans les rues de Francfort par des soldats , conduite en prison

1753. sans aucune forme de procès, sans femme de chambre, sans domestique, ayant à sa porte quatre soldats la baïonnette au bout du fusil, et contrainte de souffrir qu'un commis de *Freitag*, un scélérat de la plus vile espèce, passât seul la nuit dans sa chambre. Quand on arrêta la *Brinvilliers*, le bourreau ne fut jamais seul avec elle : il n'y a point d'exemple d'une indécence si barbare. Et quel était votre crime ? d'avoir couru deux cents lieues pour conduire aux eaux de Plombières un oncle mourant, que vous regardiez comme votre père.

Il est bien triste, sans doute, pour le roi de Prusse, de n'avoir pas encore réparé cette indignité commise en son nom, par un homme qui se dit son ministre. Passe encore pour moi : il m'avait fait arrêter pour ravoir son livre imprimé de poésies, dont il m'avait gratifié, et auquel j'avais quelque droit ; il me l'avait laissé comme le gage de ses bontés, et comme la récompense de mes soins : il a voulu reprendre ce bienfait ; il n'avait qu'à dire un mot, ce n'était pas la peine de faire emprisonner un vieillard qui va prendre les eaux. Il aurait pu se souvenir que, depuis plus de quinze ans, il m'avait prévenu par ses bontés séduisantes ; qu'il m'avait, dans ma vieillesse, tiré de ma patrie ; que j'avais travaillé avec lui deux ans de suite à perfectionner ses talens,

que je l'ai bien servi et ne lui ai manqué en rien ; qu'enfin , il est bien au-dessous de son rang et de sa gloire de prendre parti dans une querelle académique , et de finir , pour toute récompense , en me faisant demander ses poësies par des soldats. 1753.

J'espère qu'il connaîtra , tôt ou tard , qu'il a été trop loin , que mon ennemi l'a trompé , et que ni l'auteur ni le roi ne devaient pas jeter tant d'amertume sur la fin de ma vie. Il a pris conseil de sa colère , il le prendra de sa raison et de sa bonté. Mais que fera-t-il pour réparer l'outrage abominable qu'on vous a fait en son nom ? Milord *Maréchal* fera , sans doute , chargé de vous faire oublier , s'il est possible , les horreurs où un *Freitag* vous a plongée.

On vient de m'envoyer ici des lettres pour vous ; il y en a une de madame de *Fontaine* , qui n'est pas consolante. On prétend toujours que j'ai été prussien. Si on entend par-là que j'ai répondu par de l'attachement et de l'enthousiasme aux avances singulières que le roi de Prusse m'a faites pendant quinze années de suite , on a grande raison ; mais si on entend que j'ai été son sujet , et que j'ai cessé un moment d'être français , on se trompe. Le roi de Prusse ne l'a jamais prétendu , et ne me l'a jamais proposé. Il ne m'a donné la clef de

1753. chambellan que comme une marque de bonté ; que lui-même appelle frivole dans les vers qu'il fit pour moi , en me donnant cette clef et cette croix que j'ai remises à ses pieds. Cela n'exigeait ni serment , ni fonctions , ni naturalisation. On n'est point fujet d'un roi pour porter son ordre. M. d'Ecouvville , qui est en Normandie , a encore la clef de chambellan du roi de Prusse , qu'il porte comme la croix de Saint-Louis.

Il y aurait bien de l'injustice à ne pas me regarder comme français , pendant que j'ai toujours conservé ma maison à Paris , et que j'y ai payé la capitation. Peut-on prétendre sérieusement que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'est pas français ? oserait-on dire cela devant les statues de *Louis XIV* et de *Henri IV* ; j'ajouterai même de *Louis XV* , parce que je suis le seul académicien qui fit son panégyrique quand il nous donna la paix ; et lui-même a ce panégyrique traduit en six langues ?

Il se peut faire que sa majesté prussienne , trompée par mon ennemi et par un mouvement de colère , ait irrité le roi mon maître contre moi , mais tout cédera à sa justice et à sa grandeur d'ame. Il fera le premier à demander au roi mon maître qu'on me laisse finir mes jours dans ma patrie ; il se souviendra qu'il a été mon disciple , et que je n'emporte

rien d'auprès de lui, que l'honneur de l'avoir mis en état d'écrire mieux que moi. Il se contentera de cette supériorité, et ne voudra pas se servir de celle que lui donne sa place, pour accabler un étranger, qui l'a enseigné quelquefois, qui l'a chéri et respecté toujours. Je ne saurais lui imputer les lettres qui courent contre moi sous son nom ; il est trop grand et trop élevé pour outrager un particulier dans ses lettres ; il fait trop comme un roi doit écrire, et il connaît le prix des bienfaisances ; il est né surtout pour faire connaître celui de la bonté et de la clémence. C'était le caractère de notre bon roi *Henri IV* ; il était prompt et colère, mais il revenait. L'humeur n'avait chez lui que des momens, et l'humanité l'inspira toute sa vie.

Voilà, ma chère enfant, ce qu'un oncle, ou plutôt ce qu'un père malade dicte pour sa fille. Je serai un peu consolé si vous arrivez en bonne santé. Mes complimens à votre frère et à votre sœur. Adieu ; puisse-je venir mourir dans vos bras, ignoré des hommes et des rois !

1753.

Réponse de madame Denis à M. de Voltaire.

A Paris, le 26 d'août.

J'AI à peine la force de vous écrire, mon cher oncle : je fais un effort que je ne peux faire que pour vous. L'indignation universelle, l'horreur et la pitié que les atrocités de Francfort ont excitées, ne me guérissent pas. Dieu veuille que mon ancienne prédiction, que le roi de Prusse vous ferait mourir, ne retombe que sur moi. J'ai été saignée quatre fois en huit jours. La plupart des ministres étrangers ont envoyé savoir de mes nouvelles : on dirait qu'ils veulent réparer la barbarie exercée à Francfort.

Il n'y a personne en France, je dis personne sans aucune exception, qui n'ait condamné cette violence, mêlée de tant de ridicule et de cruauté. Elle donne des impressions plus grandes que vous ne croyez. Milord *Maréchal* s'est tué de défavouer à Versailles, et dans toutes les maisons, tout ce qui s'est passé à Francfort. Il a assuré, de la part de son maître, qu'il n'y avait point de part. Mais voici ce que le sieur *Federsdoff* m'écrit de Potsdam, le 12 de ce mois : *Je déclare que j'ai toujours honoré M. de Voltaire comme un père, toujours prêt à lui servir. Tout ce qui vous est arrivé à Francfort a été fait par ordre du roi. Finalement, je souhaite*

que vous jouissiez toujours d'une prospérité sans pareille, étant avec respect, &c. 1753.

Ceux qui ont vu cette lettre ont été confondus. Tout le monde dit que vous n'avez de parti à prendre que celui que vous prenez, d'opposer de la philosophie à des choses si peu philosophes. Le public juge les hommes sans considérer leur état, et vous gagnez votre cause à ce tribunal. Nous faisons très-bien tous deux de nous taire, le public parle assez.

Tout ce que j'ai souffert augmente encore ma tendresse pour vous, et je viendrais vous trouver à Strasbourg ou à Plombières, si je pouvais sortir de mon lit, &c. &c.

L E T T R E C L X X X.

A M. R O Q U E S.

Juillet.

MONSIEUR,

JE comptais, en passant à Francfort, vous présenter moi-même le Supplément au Siècle de *Louis XIV* (2), que je vous ai dédié. C'est un procès bien violent; vous en êtes le juge

(2) Ce Supplément, divisé en trois parties, est la réhabilitation des calomnies de la *Beaumelle*. Il est précédé d'une lettre à M. *Roques*. Voyez *Mélanges historiques*, tome I, page 131.

— 1753. par votre esprit et par votre probité, et vous êtes devenu un témoin nécessaire. Vous ne pouvez être informé pleinement du malheur que le passage de *la Beaumelle* à Berlin a causé. Vous en jugerez en partie par ma dernière lettre au roi de Prusse, dont je vous envoie copie pour vous seul. (*)

Vous savez que je vous ai toujours mandé que j'étais trop instruit des cruels procédés de M. de *Maupertuis* envers moi. Je savais que madame la comtesse de *Bentink* avait obligé deux fois *la Beaumelle* de jeter dans le feu cet indigne ouvrage, où tant de souverains et sa majesté prussienne sont encore plus outragés que moi. Je savais que *la Beaumelle*, au sortir de chez *Maupertuis*, avait deux fois recommencé ; mais je ne puis citer le témoignage de madame la comtesse de *Bentink*, ni celui des autres personnes qui ont été témoins de la cruauté artificieuse avec laquelle *Maupertuis* m'a poursuivi près de deux années entières. Je ne peux citer que des témoignages par écrit, et je n'ai que la lettre de *la Beaumelle*.

Vous n'ignorez pas avec quel nouvel artifice *Maupertuis* a voulu, en dernier lieu, déguiser et obscurcir l'affaire, en exigeant de *la Beaumelle* un désaveu ; mais ce désaveu ne

(*) Voyez la corresp. du roi, année 1753.

porte que sur des choses étrangères à son procédé.

1753.

Je n'ai jamais accusé *Maupertuis* d'avoir fait les quatre lettres scandaleuses dont *la Beaumelle* a chargé la coupable édition du Siècle de *Louis XIV.* Je me suis plaint seulement de ce qu'il m'a voulu perdre, et de ce qu'il a réussi. Je ne me suis défendu qu'en disant la vérité; c'est une arme qui triomphe de tout à la longue. C'est au nom de cette vérité toujours respectable et souvent persécutée que je vous écris. Je suis très-malade, et j'espère jusqu'au dernier moment que le roi de Prusse ouvrira enfin les yeux. Je mourrai avec cette consolation, qui fera probablement la seule que j'aurai. Je suis, &c.

A U M E M E.

Juillet.

JE suis fâché à présent, Monsieur, d'avoir répondu à *la Beaumelle* avec la sévérité qu'il méritait. On dit qu'il est à la bastille; le voilà malheureux, et ce n'est pas contre les malheureux qu'il faut écrire. Je ne pouvais deviner qu'il serait enfermé dans le temps même que ma réponse paraissait. Il est vrai qu'après tout ce qu'il a écrit avec une si furieuse démen-
ce

Corresp. générale. Tome IV. † S s

1753. — contre tant de citoyens et de princes, il n'y avait guère de pays dans le monde où il ne dût être puni tôt ou tard ; et je fais, de science certaine, qu'il y a deux cours où on lui aurait infligé un châtiment plus capital que celui qu'il éprouve. Vous me parlez de votre amitié pour lui ; vous avez apparemment voulu dire pitié.

Il était de mon devoir de donner un préservatif contre sa scandaleuse édition du *Siècle de Louis XIV*, qui n'est que trop publique en Allemagne et en Hollande. J'ai dû faire voir par quel cruel artifice on a jeté ce malheureux auteur dans cet abyme. Je vous répète encore, Monsieur, ce que j'ai mandé au roi de Prusse ; c'est que si les choses dont vous m'avez bien voulu avertir, et que j'ai vues par tant d'autres, ne sont pas vraies ; si *Maupertuis* n'a pas trompé *la Beaumelle*, tandis qu'il était à Berlin, pour l'exciter contre moi ; si *Maupertuis* peut se laver des manœuvres criminelles dont la lettre de *la Beaumelle* le charge, je suis prêt à demander pardon publiquement à *Maupertuis* : mais aussi, Monsieur, si vous ne m'avez pas trompé, si tous les autres témoins sont unanimes ; s'il est vrai que *Maupertuis*, parmi les instrumens qu'il a employés pour me perdre, n'ait pas dédaigné de me calomnier même auprès de *la Beaumelle*, et de l'exciter contre

moi, il est évident que le roi de Prusse me doit rendre justice.

1753.

Je ne demande rien, sinon que ce prince connaisse qu'après lui avoir été passionnément attaché pendant quinze ans, ayant enfin tout quitté pour lui dans ma vieillesse, ayant tout sacrifié, je n'ai pu certainement finir par trahir envers lui des devoirs que mon cœur m'imposait. Je n'ai d'autre ressource que dans les remords de son ame royale, que j'ai crue toujours philosophe et juste. Ma situation est très-funeste; et quand la maladie se joint à l'infortune, c'est le comble de la misère humaine. Je me console par le travail et par les belles-lettres, et surtout par l'idée qu'il y a beaucoup d'hommes qui valaient cent fois mieux que moi, et qui ont été cent fois plus infortunés. Dans quelque situation cruelle que nous nous trouvions, que sommes-nous pour oser murmurer?

Au reste, je ne vous ai rien écrit que je ne veuille bien que tout le monde sache, et je peux vous assurer que, dans toute cette affaire, je n'ai pas eu un sentiment que j'eusse voulu cacher. Je suis, Monsieur, &c.

1753.

L E T T R E C L X X X I.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Strasbourg , 19 d'auguste.

MON cher ange , j'ignore si madame *Denis* vous a donné un chiffon de lettre que je vous écrivis étant un peu attristé et très-malade. J'ai été en France depuis à petits pas , m'arrêtant par-tout où je trouvais bon gîte , et surtout chez l'électeur palatin. Vous me direz que je dois être rassasié d'électeurs , mais celui-là est très-consolant.

Sapè premente Deo , fert Deus aller opem.

Enfin , je m'en allais tout doucement à Plombières prendre les eaux , par ordre du roi ; mais , par les ordonnances de *Gervasi* , qui est meilleur médecin que les plus grands rois , je reste quelque temps à Strasbourg. Je vife à l'hydropisie. Je n'en avais pas l'air ; mais vous savez qu'il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique : *Gervasi* a jugé que des eaux n'étaient pas trop bonnes contre des eaux , et il m'a condamné aux cloportes. J'ai été plus d'une fois en ma vie condamné aux bêtes.

J'ai trouvé ici la fille de *Monime*, à qui vos bontés ont sauvé autrefois quelque bien. C'est une créature aujourd'hui bien à plaindre. J'ai peur même que le prêteur son père, qui n'était pas un prêteur romain, ne lui ait fait perdre une partie de ce que vous lui aviez sauvé. J'ai cherché dans ses traits quelque ressemblance à votre ancienne amie, et je n'en ai point trouvé. Je ne m'intéresse pas moins à son triste sort.

L'abbé *Daidi*, qui a passé ici avec M. le cardinal de *Soubise*, m'est venu apparaître un moment. Vous le verrez probablement bientôt, et ce ne fera pas à Pontoise. Je me flatte bien que vous faires à Paris de fréquens voyages, et que, si vous vous exilez par respect humain, vous revenez voir vos amis par goût. J'ignore parfaitement quand j'aurai la consolation de vous embrasser de mes mains potelées. Je crois que si vous me voyez en vie, vous me mettrez à mal, cela veut dire que vous me feriez faire encore une tragédie. L'électeur palatin m'a fait la galanterie de faire jouer quatre de mes pièces. Cela a ranimé ma vieille verve; et je me suis mis, tout mourant que je suis, à dessiner le plan d'une pièce nouvelle toute pleine d'amour. J'en suis honteux; c'est la rêverie d'un vieux fou. Tant que j'aurai les doigts enflés à Strasbourg, je ne ferai pas

— tenté d'y travailler ; mais si je vous voyais ,
1753. mon cher ange , je ne répondrais de rien.

Comment se porte madame d'Argental ? comment vont vos amis , vos plaisirs , votre Pontoise ? avez-vous vu ma pauvre nièce , le martyr de l'amitié et la victime des Vandales ? n'avez-vous pas été bien ébaubi ? L'aventure est unique. Jamais parisienne n'avait été encore mise en prison chez les Bructères pour l'*œuvre de poëshies* d'un roi des Borusses. Certes , le cas est rare.

Mon ange , tout ce que vous voyez vous rendra plus philosophe que jamais. Si je vous disais que je le suis , me croiriez-vous ? Je n'en crois rien ; moi. Cependant , depuis Gotha jusqu'à Strasbourg , de princes en yangois , et de palais en prison et cabarets , j'ai tranquillement travaillé cinq heures par jour au même ouvrage. J'y travaille encore avec mes doigts enflés , qui vous écrivent que je vous aime tendrement.

L E T T R E C L X X X I I .

1753.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Auprès de Strasbourg , 22 d'auguste.

LA destinée, Madame, qui joue avec les pauvres humains comme avec des balles de paume, m'a amené dans votre voisinage, à la porte de Strasbourg. Je suis dans une petite maisonnette, appartenante à madame *Léon*, condamné par M. *Gervasi* aux racines et aux cloportes, et pour comble de malheur, privé de la consolation de vous revoir. J'apprends que vous êtes chez madame la comtesse de *Rosen*; mon premier soin est de vous y adresser les vœux qu'un ancien ami fait du fond de son cœur pour la fin de toutes vos peines. J'ai plus d'un titre pour vous faire agréer les sincères témoignages de ma sensibilité pour tout ce qui vous touche; je suis un de vos plus anciens ferviteurs, et je ne suis pas mieux traité que vous par la méchanceté des hommes. Cette vie-ci n'est qu'un jour; le soir devrait du moins être sans orages, et il faudrait pouvoir s'endormir paisiblement. Il est affreux

1753, de finir au milieu des tempêtes une si courte et si malheureuse carrière. Ce serait pour moi, Madame, une satisfaction bien consolante de pouvoir vous entretenir, de vous parler de nos anciens amis (s'il est des amis), et de vous renouveler tous les sentimens qui m'ont toujours attaché à vous, malgré une si longue séparation. Que de choses nous avons vues, Madame, et que de choses nous aurions à nous dire ! nous rappellerions tout ce que le temps a fait évanouir, et un peu de philosophie adouciraient les maux présens.

Je ne connais guère de vos anciens amis que M. *Desfalleurs* qui ait eu un bon lot, parce qu'il est chez les Turcs, chez qui je ne crois pas qu'il y ait tant d'infidélité et tant, de malice noire et raffinée que chez les chrétiens.

Adieu, Madame ; recevez avec vos premières bontés les assurances du respectueux et tendre attachement de votre ancien courtisan, qui désire passionnément l'honneur et la consolation de vous voir, et qui vous écrit comme autrefois, sans cérémonie.

LETTRE CLXXXIII.

1753.

A LA MEME.

2 de septembre.

J'AI lu, Madame, ce Mémoire touchant, dont vous me faites l'honneur de me parler. C'est par où j'ai commencé en arrivant à Strasbourg. Je ne vois pas ce que la rage de nuire pourrait opposer à des raisons si fortes. Je suis encore un peu enthousiaste, malgré mon âge. L'innocence opprimée m'attendrit; la persécution m'indigne et m'effarouche. Je prends le plus vif intérêt à cette affaire, même indépendamment des sentimens qui m'attachent à vous depuis si long-temps. J'ai entendu beaucoup parler, beaucoup raisonner dans mon hermitage, où il vient trop de monde, et où je ne voulais voir personne. Je conclus, moi, à faire élever un monument à la gloire de votre frère, et à recevoir monsieur son fils en triomphe à Strasbourg. Tout ce que je fais, c'est que feu M. de *Klinglin* a rendu, pendant trente ans, Strasbourg respectable aux étrangers, et que la patrie ne lui doit que de la reconnaissance. On dit que l'affaire est jugée au moment que je vous écris, et j'attends avec impatience le moment du juger l'arrêt.

1753. Le tribunal des honnêtes gens et des esprits fermes est le dernier ressort pour les persécutés.

Madame de Gayot est venue dans ma solitude. Dieu veuille que vous ayez la santé ; je n'en ai point du tout , mais je porte par-tout un peu de stoïcisme. Croiriez-vous , Madame , que cette destinée qui nous ballotte , m'a fait presque alsacien ? Je me suis trouvé , sans le savoir , possesseur d'un bien sur des terres auprès de Colmar , et il se pourrait bien que j'y allasse. Je ne m'attendais pas à avoir une rente sur les vignes du duc de *Virtemberg* ; mais la chose est ainsi. Je ferais certainement le voyage , si je croyais pouvoir vous faire ma cour dans le voisinage où vous êtes ; mais si vous revenez dans votre solitude auprès de Strasbourg , je ne ferai pas le voyage de Colmar. Je me meurs d'envie de vous revoir , Madame ; il n'y aurait pas de plus grande consolation pour moi. Peut-être même , le plaisir de vous entretenir de tout ce que nous avons vu , et de repasser sur nos premières années , pourrait adoucir les amertumes que votre sensibilité vous fait éprouver. Les matelots aiment , dans le port , à parler de leurs tempêtes. Mais y a-t-il un port dans ce monde ? Si vous êtes en commerce de lettre avec M. *Desfalleurs* , je vous prie , Madame , de le faire souvenir de moi. Je lui crois à présent une vraie face à turban.

Pour moi , je suis plus maigre que jamais ; je suis une ombre , mais une ombre très-sensible , très-touchée de tout ce qui vous regarde , et qui voudrait bien vous apparaître. Adieu , Madame ; je vous souhaite un soir serein sur la fin de ce jour orageux qu'on appelle la vie. Comptez que je vous suis dévoué avec le plus tendre respect.

L E T T R E C L X X X I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Strasbourg , ou tout auprès , 7 de septembre.

MAIS vraiment , Monseigneur , cela est assez extraordinaire. Quoi , pour l'œuvre de *poësies* ! Les vers sont donc une belle chose ! Je les ai toujours aimés à la folie quand ils sont bons. Mais ma pauvre nièce ! qu'allait-elle faire dans cette galère ? Les gens qui disent que tout cela s'est passé de nos jours ont grand tort ; l'aventure est du temps de *Denys* de Syracuse. Je suis au désespoir de ne vous point faire ma cour. Le temps se passe , et je ne me consolerais pas d'être mort sans avoir eu l'honneur de vous entretenir. Et le voyage d'Italie , et Saint-Pierre de Rome , et la ville souterraine , n'avez-vous pas quelque envie de les voir ? et

1753.

ne pourrait-on pas venir recevoir vos ordres dans le chemin? et n'iriez-vous pas faire un cours à Montpellier? Un beau soleil et vous, vous êtes mes dieux. Il ferait doux de les voir de près. J'aime ceux qui échauffent et qui éclairent, et non pas ceux qui brûlent.

Je joins les sentimens de la plus tendre reconnaissance à un attachement d'environ quarante années; mais j'ai des passions malheureuses, et la jouissance de l'objet aimé m'est interdite par ordre du médecin. Si votre belle imagination trouve quelque tournure pour que je puisse *bacciar vi la mano* quand vous irez à Montpellier, ce serait pour moi l'heure du berger. *E per che no? Un gran' re m'a bacciato la mano, à me, si, la brutta mano per incitar mi à rimanere nel suo palazzo d' Alcina. Ed io baccierò la vostra bella mano con un più grande e saporito piacere. Ah, signore amabile, signore cortese e bravo, la vita si perde si consuma e la speranza ancora si distrugge.*

Est-ce que vous feriez assez bon pour vouloir bien me mettre aux pieds de madame de Pompadour, quand vous n'aurez rien à lui dire? Pardon, Monseigneur, de la liberté grande. Il y a dans Paris force vieilles et illustres catins à qui vous avez fait passer de joyeux momens, mais il n'y en a point qui vous aime plus que moi. Je crois que la première conversation

que j'aurais l'honneur d'avoir avec vous ferait
assez amusante. Non, ce serait la seconde ; 1753.
car, à force de plaisir, je ne saurais ce que je
dirais dans la première.

A propos, je suis bien malade ; daignez
vous en souvenir. Il n'y a que mes ennemis
qui disent que je me porte. *In tanto con ogni
ossequio, &c.*

L E T T R E C L X X X V.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

14 de septembre.

JE vous demande pardon, Madame, de ne
vous avoir pas parlé de votre digne et aimable
fils ; mais ce qui est dans le cœur n'est pas tou-
jours au bout de la plume, surtout quand on
écrit vite et qu'on est malade. J'ai eu l'hon-
neur de lui faire ma cour quand il était, à
Lunéville, possesseur d'une femme qu'il doit
avoir bien regrettée ; mais il lui reste une
mère dont il fait la consolation, et qui doit
faire la sienne. Peut-être aurai-je le bonheur
de vous voir tous deux avant que je quitte
ce pays-ci. Avouez donc, Madame, que je

1753.

fuis prophète de mon métier, et que je ne fuis pas prophète de malheur; non-seulement j'avais lu le mémoire de M. de *Klinglin*, mais encore un autre qui est très-secret, et vous voyez que je n'avais pas mal conclu. J'espère encore que M. de *Klinglin* viendra exercer ici sa préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement. C'était une chose trop absurde qu'un homme perdît sa place pour avoir été déclaré innocent. Je suis bien aise que vous admettiez une divinité; c'est ce que je tâchais de persuader à un roi qui n'y croit pas, et qui se conduit en conséquence. Il lui arrivera malheur, mais il mourra impénitent. Je ne sais pas quand j'irai dans le voisinage de ces vignes sur lesquelles j'ai une bonne hypothèque. Elles appartiennent au duc de *Virtemberg*. Il y a des gens qui veulent me persuader que ce sera la vigne de *Naboth*, et que mon hypothèque est le beau billet qu'a la *Châtre*; mais je n'en crois rien. Le duc de *Virtemberg* est un honnête homme, Dieu merci; il n'est pas roi, et je pense qu'il croit en DIEU, quoiqu'il n'ait jamais voulu baiser la mule du pape. Vous me donnez par le nez de l'*historiographe*. Vraiment le roi m'ôta cette charge quand le roi de Prusse me prit à force, et je suis demeuré entre deux rois le cu à terre. Deux rois font de très-mauvaises feilles.

Il est vrai qu'on m'a laissé ma place de gentil-homme ordinaire de la chambre ; j'aimerais mieux la vôtre mille fois. 1753.

Ayez donc la bonté de m'instruire de vos marches. L'accident de votre neveu vous retient-il à Colmar ? Il me souvient que M. de Richelieu eut la même maladie à vingt ans. C'eût été dommage que la région de la vessie fût demeurée paralytique chez lui. Sa maladie fit place à beaucoup de vigueur, et j'en espère autant pour monsieur votre neveu. Vous vous imaginez donc, Madame, que je demeure toujours dans la rue des Charpentiers, point du tout ; je suis à la campagne, vis-à-vis votre maison, où par malheur vous n'êtes point. Je dépeuple le pays de cloportes auxquels on m'a condamné. Je vis tout seul, je ne m'en trouve pas mal. J'ai pourtant un appartement chez M. le maréchal de Coigny, dont je ne fais si je ferai usage ; tout ce que je fais bien sûrement, c'est que je meurs d'envie de vous voir, de causer avec vous, et de vous renouveler cent fois mes respectueux et tendres sentimens.

1753.

L E T T R E C L X X X V I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Auprès de Colmar , 3 d'octobre.

MON cher ange, si madame la maréchale du *Duras*, qui a l'air si résolue, avait fait comme madame de *Montaigu* et comme la feuë reine d'Angleterre; si elle avait donné bravement la petite vérole à ses enfans, vous ne pleureriez pas aujourd'hui madame la duchesse d'*Aumont*. Il y a trente ans que j'ai crié qu'on pouvait sauver la dixième partie de la nation. Il y a quelques gens qui, frappés de la mort des personnes considérables enlevées à la fleur de leur âge par la petite vérole, disent : Mais vraiment, il faudrait essayer l'inoculation. Et puis, au bout de quinze jours, on ne pense plus ni à ceux qui sont morts, ni à ceux que ce fléau de la nature menace encore de la mort.

L'année passée, l'évêque de Worcester prêcha dans Londres devant le parlement en faveur de l'inoculation, et prouva qu'elle sauvait la vie tous les ans à deux mille personnes dans cette capitale. Voilà des sermons qui valent bien mieux que les bavarderies de nos prédicateurs.

Il y a un homme dans le monde plus dangereux que la petite vérole ; il s'abaisse jusqu'à la calomnie. Un fourdaud , qui est la trompette de *Maupertuis* , répand ses horreurs. Où se sauver ? Vous me direz que c'est au château de M. de *Sainte-Palaye* ; mais le père *Goulou* persécutait *Balzac* jusque sur les bords de la Charente.

1753.

I nunc , et versus tecum meditare canoros.

Mais , mon cher ange , si vous me promettez , vous et madame d'*Argental* , d'aller dans ce château , je signe le marché aveuglément. J'ai un bien assez considérable en Alsace , et je voulais bâtir sur les ruines d'un vieux palais qui appartiennent à M. le duc de *Virtemberg*. Toutes mes idées s'évanouissent dès qu'il s'agit de me rapprocher de vous.

Je n'ose vous prier de présenter mes respects et ma sensibilité à M. le duc d'*Aumont*. Qui aurait dit que *Fontenelle* enterrerait madame d'*Aumont* ? mais cent ans et trente sont la même chose pour la faux de la mort. Tout est un point , et tout est un songe. Le songe de ma vie a été un cauchemar assez perpétuel ; il sera bien doux s'il peut finir en vous voyant ; ce sera ouvrir les yeux à une lumière bien agréable.

Corresp. générale. Tome IV. † T :

1753. On m'a envoyé *la Querelle* ; il vaudrait mieux point de querelle. Adieu , mon très-aimable ange. Mille tendres respects à tous les vôtres.

Je suis bien malade. Adieu les tragédies.

LETTRE CLXXXVII.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, ce 5 ou 6 d'octobre.

JE suis pénétré de regrets, Madame ; vous et madame de *Brumat* vous me faites passer de mauvais quarts d'heure. J'écris peut-être fort mal le nom de votre amie , mais je ne me trompe pas sur son mérite , et sur le plaisir que j'avais de venir les soirs , de ma solitude dans la vôtre , jouir des charmes de votre société. Je suis arrivé si malade que je n'ai pu aller rendre moi-même votre lettre à monsieur le premier président. Que dites-vous de lui , Madame ? Il a eu la bonté de venir chez ce pauvre affligé. Il m'a amené son fils aîné qui paraît fort aimable , et qui n'a pas l'air d'être paralytique comme son cadet. Je passe une page, parce que mon papier boit , et qu'il n'y

a pas moyen d'écrire sur ce vilain papier. —
 Cela vous épargne une longue lettre. On dit 1753.
 que le ministère n'est pas disposé à rendre à
 M. *Klinglin* la justice que nous attendons. Je
 veux douter encore de cette triste nouvelle.
 On dit que monsieur votre fils revient : quand
 pourrai-je être assez heureux pour voir le fils
 et la mère ? Il me semble que je voudrais
 passer le reste de mes jours avec vous dans la
 retraite. La destinée m'y aurait conduit , et
 mon cœur ne veut pas la démentir. Adieu ,
 Madame ; je suis pour toujours à vos ordres
 avec le plus tendre respect.

L E T T R E C L X X X V I I I .

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, à Paris.

Au pied d'une montagne , le 10 d'octobre.

MON cher ange , il me semble que je suis
 bien coupable ; je ne vous écris point et je
 ne fais point de tragédies. J'ai beau être dans
 un cas assez tragique , je ne peux parvenir à
 peindre les infortunes de ceux qu'on appelle
 les héros des siècles passés , à moins que je ne
 trouve quelque princesse mise en prison pour
 avoir été secourir un oncle malade. Cette

1753. aventure me tient plus au cœur que toutes celles de *Demys* et d'*Hiéron*.

Il me semble qu'il faut avoir son ame bien à son aise pour faire une tragédie ; qu'il faut avoir un sujet dont on soit vivement frappé , et devant les yeux un public, une cour, qui aiment véritablement les arts. Un petit article encore, c'est qu'il faut être jeune. Tout ce que je peux faire, c'est de soutenir tout doucement mon état et ma mauvaise santé. Je ne me pique point d'avoir du courage, il me semble qu'il n'y a à cela que de la vanité. Souffrir patiemment sans se plaindre à personne, sans demander grâce à personne, cacher ses douleurs à tout le monde, les répandre dans le sein d'un ami comme vous ; voilà à quoi je me borne. Je n'ai pas surtout le courage de faire une tragédie pour le présent. Vous m'en aimerez moins ; mais songez que votre amitié, qui a un empire si doux, n'est pas faite pour commander l'impossible. Je ne fais pas trop ce que je deviendrai et où je finirai mes jours. Que ne puis-je au moins, mon cher ange, vous revoir avant de sortir de cette vie !

J'ai la mine de passer l'hiver dans une solitude des montagnes des Vosges. Si vous aviez quelque chose à me mander, vous n'auriez qu'à écrire à M. *Schappfing le jeune*, à

Colmar , sans mettre mon nom , sans autre adresse , et la lettre me serait rendue avec la plus grande fidélité. Vous passerez probablement l'hiver à Paris , et il n'y aura plus de Pontoise ; mais il y aura des Vosges pour moi. J'ai vu à Colmar M. de Voyer , faisant son entrée en fils d'un secrétaire d'Etat ; vous vous doutez bien que je ne lui ai parlé de rien du tout ; je ne fais même si je parlerais à son père. Ce n'est pas trop la peine d'importuner son prochain de ses afflictions , surtout quand ce prochain est ministre ou fils de ministre.

J'ai vu quelquefois , dans ma solitude auprès de Strasbourg ; la fille de *Monime* ; sa naissance est un roman , sa vie est obscure et triste , l'aventure du prêteur n'a abouti qu'à faire une douzaine de malheureux. Il en pleut des malheureux de tous côtés ; mon cher ange , et des ennuyeux encore davantage ; c'est ce qui fait que j'aime mes montagnes , ne pouvant pas être auprès de vous. Dieu veuille me donner quelque beau sujet bien tendre dans ma chartreuse ! mais alors j'aurais peur que la montagne n'accouchât d'une souris. Mon pauvre petit génie ne peut plus faire d'enfans. Il me semble que ce que vous savez m'a manqué.

- Ce qui ne me manquera jamais , c'est ma

1753. tendre amitié pour vous. Cette idée seule me console. Je me flatte que madame d'*Argental* et vos amis ne m'oublient pas tout-à-fait. Adieu , mon cher ange ; pardonnez-moi d'avoir été si long-temps sans vous écrire : il faut enfin que je vous avoue que j'avais fait quatre plans bien arrangés scène par scène ; rien ne m'a paru assez tendre ; j'ai jeté tout au feu.

Adieu , mon cher ange.

LETTRE CLXXXIX.

A MADAME

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Dans mes montagnes, ce 24 d'octobre.

COMMENT, Madame, est-ce que vous n'auriez pas reçu la lettre datée de mes montagnes, et mes remerciemens des belles nouvelles de la fermeté romaine du grand châtelet de Paris ? Tout ceci est le combat des rats et des grenouilles. On songe à Paris à de misérables billets de confession, et on ne songe ni à la petite vérole ni à l'autre. Ces deux demoiselles font pourtant plus de ravage que le clergé et le parlement. On voit tranquillement nos voisins les Anglais se garantir au moins de la

petite : vous n'entendrez parler à Londres d'aucunes dames mortes de cette maladie : l'infertion les sauve , et l'on n'a pas eu encore le courage de les imiter. M. de *Beaufremont* est le seul qui ait fait inoculer un de ses enfans , et on s'est moqué de lui : voilà ce qu'on gagne en France. Tout ce qui est au-dessus des forces de la nation , est ridicule. Je retournerai bientôt de ma solitude dans la grande ville de Colmar. J'ai été voir les ruines du château de Honsbourg , sur lesquelles j'avais quelque dessein de bâtir une jolie maison. Il s'y trouve quelque difficulté ; le duc de *Virtemberg* a un procès pour cette vénérable mesure au conseil privé , et je n'irai pas bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement. Mais , Madame , on m'a dit un mot du beau château de feu monsieur votre frère. N'est-ce pas Oberherkeim , ou quelque nom de cette douceur ? il est , je crois , difficile de le vendre. N'appartient-il pas à des mineurs ? Mais personne ne l'habite ; et si la maison et le fief ne sont pas compris dans le fief invendable ; si on peut louer le château , avec les meubles qui y sont , en attendant que la famille s'arrange , ne ferait-ce pas l'avantage de la famille ? Je le louerai si on veut ; je ferai un bail ; je payerai un an d'avance pour faire plaisir à la famille ; et pour pot de vin je vous ferai un

— 1753. petit quatrain pour votre tableau ; mais à qui faut-il s'adresser , et comment faire ? ma proposition n'est-elle pas indiscrete ? Je ne vous dis toutes ces rêveries que parce qu'on m'a déjà pressenti sur un accommodement concernant ce château. N'y viendrez-vous pas , Madame , avec votre charmante amie ? vous sentez bien que la maison serait à vous , et que je n'y ferais que votre intendant. Mandez-moi ; je vous prie , ce que vous en pensez ; si on veut vendre à vie , si on veut louer , si on veut s'arranger. J'ai la meilleure partie de mon bien à la porte de Colmar. J'ai envie de me faire alsacien pour vous , la fin de ma vie en sera plus douce. Je n'ai vu qu'en passant l'abbé de Munster , il est occupé à Colmar ; il m'a paru fort aimable. Il a tué du monde , il a fait l'amour , il est poli , il a de l'esprit , il est riche , il ne lui manque rien. Les processions de Rouen n'ont pas le sens commun ; ce n'est plus le temps des processions de la ligue ; de petites cabales ont succédé aux guerres civiles ; il faut payer son vingtième , se chauffer et se taire , *le reste viendra*. Mille tendres respects , &c.

L E T T R E C X C.

1753.

A M. DE CIDEVILLE.

A Colmar, le 11 de novembre.

MON ancien ami, madame *Denis* m'apprit, il y a quelque temps, vos idées charmantes et les obstacles qu'elles trouvent. Vous sentez à quel point je dois être reconnaissant et affligé. Je comptais venir oublier *Denys* de Syracuse dans la retraite de *Platon*; la destinée s'est acharnée à en ordonner autrement. Vous auriez tous deux ranimé mon goût qui se rouille, et mon peu de génie qui s'éteint. Vous auriez fait de jolis vers, et j'en aurais fait de tristes que vous auriez égayés. Votre vallée de *Tempé* eût bien mieux valu que l'Olympe sablonneux où le diable m'avait transporté.

Mais tout cela n'est qu'un agréable songe. Il faut se soumettre à son destin. Des maladies, plus cruelles encore que les rois, me persécutent. Il ne me manque que des médecins pour m'achever; mais, Dieu merci, je ne les vois que pour le plaisir de la conversation, quand ils ont de l'esprit; précisément comme je vois les théologiens, sans croire ni aux uns ni aux autres.

Corresp. générale. Tome IV. † V v

— 1753. On dit, mon ancien ami, que votre campagne est charmante; mais vous en faites le plus grand agrément. Je ne me console pas de n'y pouvoir aller. Ne viendrez-vous point à Paris cet hiver? Probablement la querelle des billets de confession y sera assoupie. Ces maladies épidémiques ne durent guère qu'une année.

Je ne fais ce qu'est devenu *Formont*; tout se disperse dans le grand tourbillon de ce monde. Si les êtres pensans étaient libres, ils se rassembleraient; mais, ô liberté, vous êtes de toutes façons une belle chimère!

Adieu, mon cher et ancien ami. *Durum, sed levius fit patientiâ*; je mets, au lieu de ce mot, *amicitiâ*.

LET TRE CXCI.

A M A D A M E

LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Colmar, 13 de novembre.

ON m'avait dit, Madame, que vous étiez à Andlau, et on me dit à présent que vous êtes à l'île Jard. Je regrette toujours ce séjour, quoiqu'il soit en plein nord. Il y a bientôt

trois mois que je ne suis sorti de ma chambre. J'en sortirais assurément si j'étais dans votre voisinage; je préférerais surtout cette petite maison de campagne, qui est près de votre île, à l'hôtel du maréchal de *Coigny*. N'y aurait-il pas moyen de conclure cette affaire, et de louer cette maison meublée? Il serait bien doux de venir le soir jouir de votre charmant entretien et de celui de votre amie, après avoir souffert et travaillé tout le jour; car, de la manière dont ma vie solitaire est arrangée, vivre à l'hôtel du maréchal de *Coigny*, ce serait être à cent lieues de vous. 1753.

Cet abrégé de l'Histoire universelle, dont vous m'avez parlé, est un ouvrage ridiculement imprimé, où il y a autant de fautes que de lignes. Le roi de Prusse est bien destiné à me persécuter. Je lui avais donné, il y a plus de treize ans, ce manuscrit très-informe; il prétendit l'avoir perdu à la bataille de *Sore*, lorsque les hussards autrichiens pillèrent son bagage; cependant on lui rendit tout, jusqu'à son chien. Il se trouve aujourd'hui que c'est son libraire qui débite ce manuscrit tronqué, altéré, méconnaissable. Il prétend, ce libraire, qu'il l'a acheté d'un valet de chambre du prince *Charles*. Tout ce que je fais, c'est qu'on a été très-scandalisé à la cour, et que j'ai eu beaucoup de peine à apaiser les

1753. rumeurs qu'il a causées. Cette affaire particulière m'a beaucoup tourmenté, dans le temps que la confusion des affaires générales me fait perdre mon bien. Je n'ai de consolation que dans le travail et dans la retraite auprès de l'île Jard. Je ne peux jeûner et prier comme le conseille M. de *Beaufremont* ; j'ai pourtant autant de droits au paradis qu'aucun français. Mais vous, Madame, qui avez tant de droits aux félicités de ce monde, comment gouvernez-vous votre santé ? comment vont les affaires de votre famille ? Je ne vois que des injustices et des malheurs. Conservez votre santé et votre courage. Vous mande-t-on quelque chose de Paris ? y a-t-il quelque nouvelle sottise ? Que ce milieu du dix-huitième siècle est sot et petit ! Je souhaite cependant que vous en puissiez voir la fin. Adieu, Madame ; je voudrais être votre courtisan aussi assidu que respectueusement attaché.

LETTRE CXCII.

1753.

A MADAME

DE FONTAINE, à Paris.

23 de novembre.

MON aimable nièce, j'étais bien malade quand votre sœur avait l'honneur d'être entre les mains du premier médecin du roi très-chrétien. Je crois que nous avons encore, madame *Denis* et moi, un peu du poison de Francfort dans les veines ; mais je crois aussi notre chère *Denis* un peu gourmande ; et l'on raccommode avec du régime ce que les foupers ont gâté. Mais chez moi on ne raccommode rien, parce qu'il a plu à la nature de me donner l'esprit prompt et la chair faible.

Vous vous portez donc bien, ma chère nièce, puisque vous avez la main ferme et libre, et que vous êtes devenue un petit *Callot* ; un petit *Tempest*. Je me flatte que vos deslins ne sont pas faits pour un oratoire, et qu'ils me réjouiront la vue. Dieu bénisse une famille qui cultive tous les arts. Je serai enchanté de vous embrasser ; mais où, et quand ?

Peignez-vous d'après le nu, Madame ;

1753. et avez-vous des modèles ? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitoufflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue : donnez-moi la préférence.

Connaissez-vous MM. *Corringius*, *Vitriarius*, *Struvius*, *Spenner*, *Godsal*, et autres messieurs du bel air ? ce sont ceux qui broient actuellement mes couleurs. Vous peignez des choses agréables d'une main légère, et moi des sottises graves d'une main appesantie.

Je baise vos belles mains, et je dégraisserai les miennes quand je vous verrai. Vous ne me dites rien du conseiller ; faites-lui bien mes complimens.

LET TRE CXCI II.

A MADAME DENIS.

A Colmar, 20 de décembre.

JE viens de mettre un peu en ordre, ma chère enfant, le fatras énorme de mes papiers que j'ai enfin reçus. Cette fatigue n'a pas peu coûté à un malade. Je vous assure que j'ai fait là une triste revue : ce ne sont pas des monumens de la bonté des hommes. On

dit que les rois sont ingrats , mais il y a des gens de lettres qui le sont un peu davantage. 1753.

J'ai retrouvé la lettre originale de *Desfontaines* par laquelle il me remercie de l'avoir tiré de bicêtre ; il m'appelle son bienfaiteur , il me jure une éternelle reconnaissance , il avoue que sans moi il était perdu , que je suis le seul qui ait eu le courage de le servir ; mais dans la même liasse j'ai trouvé les libelles qu'il fit contre moi , deux mois après , selon sa vocation. Dans le même paquet étaient les comptes de ce que j'ai dépensé pour d'*Arnaud* , homme que vous connaissez , que j'ai nourri et élevé pendant deux ans ; mais aussi la lettre qu'il écrivit contre moi dès qu'il eût fait à Potsdam une petite fortune , fait la clôture du compte.

Il faut avouer que *Linant* , *Lamare* , et *Lefèvre* , à qui j'avais prodigué les mêmes services , ne m'ont donné aucun sujet de me plaindre. La raison en est , à ce que je crois , qu'ils sont morts tous trois avant que leur amour propre et leurs talens fussent assez développés pour qu'ils devinssent mes ennemis. Avez-vous affaire à l'amour propre et à l'intérêt ; vous avez beau avoir rendu les plus grands services , vous avez réchauffé dans votre sein des vipères. C'est-là mon premier malheur ; et le second a été d'être trop touché

— 1753. de l'injustice des hommes ; trop fièrement philosophe pour respecter l'ingratitude sur le trône , et trop sensible à cette ingratitude ; irrité de n'avoir recueilli de tous mes travaux que des amertumes et des persécutions ; ne voyant d'un côté que des fanatiques détestables , et de l'autre des gens de lettres indignes de l'être ; n'aspirant plus enfin qu'à une retraite , seul parti convenable à un homme détrompé de tout.

Je ne peux m'empêcher de continuer ma revue des mémoires de la bassesse et de la méchanceté des gens de lettres , et de vous en rendre compte.

Voici une lettre d'un bel esprit nommé *Bonneval* , dont vous n'avez jamais sans doute entendu parler (ce n'est pas le comte-bacha de *Bonneval*). Il me parle pathétiquement des qualités de l'esprit et du cœur , et finit par me demander dix louis d'or. Vous noterez que cet homme m'en avait ci-devant excroqué dix autres avec lesquels il avait fait imprimer un libelle abominable contre moi ; et il disait pour son excuse que c'était madame *Pâris de Montmartel* qui l'avait engagé à cette bonne œuvre. Il fut chassé de la maison. C'est , au demeurant , un homme d'honneur , loué dans les journaux , et à qui *Roussseau* a , je crois , adressé une épître.

En voici d'un nommé *Ravoisier* qui se disait garçon athée de *Boindin* ; il m'appelle son protecteur, son père ; mais , en avancement d'hoirie , il finit par me voler vingt-cinq louis dans mon tiroir. 1753.

Un *Demoulin* , qui me dissipa trente mille francs de mon bien clair et net, m'en demande très-humblement pardon dans quatre ou cinq de ses lettres ; mais celui-là n'a point écrit contre moi ; il n'était pas bel esprit.

Le bel esprit qui m'écrivit ce billet connu (*), par lequel il m'offre de me céder, moyennant six cents livres, tous les exemplaires d'une belle satire où il me déchirait pour gagner du pain , s'appelle *Lajonchère*. C'est l'auteur d'un système de finances ; et on l'a pris en Hollande pour la *Jonchère* le trésorier des guerres.

Je ne peux m'empêcher de rire en relisant les lettres de *Mannori*. Voilà un plaisant avocat. C'est assurément l'avocat patelin : il me demande un habit. *Je suis honnête en robe*, dit-il , *mais je manque d'habit ; je n'ai mangé hier et avant-hier que du pain*. Il fallut donc le nourrir et le vêtir. C'est le même qui depuis fit contre moi un factum ridicule , quand je voulus rendre au public le service de faire condamner

(*) Voyez Mémoire sur la satire, Mélanges littéraires, tome II, page 196.

— 1753. les libelles de *Roi* et d'un nommé *Trænenol* son associé.

Voici des lettres d'un pauvre libraire (*) qui me demande pardon; il me remercie de mes bienfaits; il m'avoue que l'abbé *Desfontaines* fit sous son nom un libelle contre moi. Celui-là est repentant; c'est du moins quelque chose. Il n'avait pas lu apparemment le livre de la *Métrie* contre les remords.

Je trouve deux lettres d'un nommé *Bellemare*, qui s'est depuis réfugié en Hollande sous le nom de *Bénar*, et qui a fait contre la France un journal historique dans la dernière guerre. Il me remercie de l'argent que je lui prête, c'est-à-dire que je lui donne; mais il ne m'a payé que par quelques petits coups de dent dans son journal. On dit que depuis peu on l'a fait arrêter; c'est dommage que le public soit privé de ses belles productions.

Cet inventaire est d'une grosseur énorme. La canaille de la littérature est noblement composée! Mais il y a une espèce cent fois plus méchante; ce sont les dévots. Les premiers ne font que des libelles; les seconds font bien pis; et si les chiens aboient, les tigres dévorent. Un véritable homme de lettres est toujours en danger d'être mordu par ces chiens, et mangé par ces monstres. Demandez

(*) *Jore.*

à Pope : il a passé par les mêmes épreuves ; et s'il n'a pas été mangé , c'est qu'il avait bec et ongles. J'en aurais autant si je voulais. Ce monde-ci est une guerre continuelle ; il faut être armé , mais la paix vaut mieux. 1753.

Malgré les funestes conditions auxquelles j'ai reçu la vie , je croirai pourtant , si je finis avec vous ma carrière , qu'il y a plus de bien encore que de mal sur la terre ; sinon je serai de l'avis de ceux qui pensent qu'un génie mal-faisant a fagoté ce bas monde.

L E T T R E C X C I V.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Colmar , 30 de décembre.

Avec des malheurs qui accablent , avec une maladie qui mène au tombeau , avec des Annales de l'empire qui surchargent l'esprit , on n'écrit guère ; cependant , Monseigneur , je vous écrirais à l'agonie. J'apprends que M. le duc de *Fronsac* est réchappé d'une maladie dangereuse. Je vous en félicite , et je lui souhaite une carrière aussi brillante et aussi glorieuse que la vôtre. Il est triste que je voye finir la mienne loin de vous. Un événement imprévu recule encore mes espérances. Voici

— des pièces qui peuvent démontrer mon innocence, et qui peut-être la laisseront opprimée.
 1753. Je vous demande en grâce que la copie de ma lettre à madame de *Pompadour* ne soit pas vue de vos secrétaires. J'ai un petit malheur, c'est que je n'écris pas une ligne qui ne coure l'Europe. Il y a un lutin qui préside à ma destinée. Si ce farfadet pouvait s'entendre avec le génie qui préside à la vôtre, je bénirais ma dernière course.

Je pourrais m'étonner qu'on m'eût accusé d'avoir fait imprimer cette histoire informe, dans le temps que j'en ai depuis dix ans des manuscrits cent fois plus corrects, plus curieux et plus amples; je pourrais m'étonner qu'on eût eu cette injustice, dans le temps que je suis en France, dans le temps que j'ai supplié très-instamment M. de *Malesherbes* de supprimer cette édition; mais je ne m'étonne de rien, je ne me plains de rien, et je suis préparé à tout. Adieu, Monseigneur; conservez-moi vos bontés.

P. S. On m'assure que le prince *Charles* rendit au roi de Prusse sa cassette prise à la bataille de *Sore*, dans laquelle sa Majesté prussienne prétend qu'il avait mis mon manuscrit. Je fais qu'on lui rendit jusqu'à son chien. Il me demanda depuis un nouvel exemplaire;

je lui en donnai un plus correct et plus ample. —
Il a gardé celui-là ; son libraire *Jean Néaulme* 1753.
a imprimé l'autre.

Nous n'avons pas porté de fanté , ma nièce
ni moi , depuis un souper où nous nous trou-
vâmes tous deux un peu mal à Francfort.
Voilà pourquoi ma fanté toujours languissante
ne m'a pas permis de vous écrire.

Fin du Tome quatrième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

AIGUEBERE, (M.) *conseiller au parlement
de Toulouse.* Page 55

ALGAROTTI (M. le comte)

LETTRE I. 200

LETTRE II. 220

LETTRE III. 236

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 229

LETTRE II. 383

LETTRE III. 443

LETTRE IV. 455

LETTRE V. 458

ARGENSON. (M. le marquis d')

LETTRE I. 5

LETTRE II. 67

ARGENTAL. (Madame la comtesse d')

LETTRE I. 9

LETTRE II. 17

LETTRE III. 145

LETTRE IV. 199

TABLE ALPHABETIQUE. 519

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.	3
LETTRE II.	15
LETTRE III.	18
LETTRE IV.	20
LETTRE V.	22
LETTRE VI.	24
LETTRE VII.	28
LETTRE VIII.	30
LETTRE IX.	32
LETTRE X.	35
LETTRE XI.	37
LETTRE XII.	43
LETTRE XIII.	44
LETTRE XIV.	46
LETTRE XV.	48
LETTRE XVI.	50
LETTRE XVII.	58
LETTRE XVIII.	68
LETTRE XIX.	71
LETTRE XX.	78
LETTRE XXI.	86
LETTRE XXII.	103
LETTRE XXIII.	109
LETTRE XXIV.	111
LETTRE XXV.	121
LETTRE XXVI.	124
LETTRE XXVII.	132
LETTRE XXVIII.	140

LETTRE XXIX.	148
LETTRE XXX.	155
LETTRE XXXI.	159
LETTRE XXXII.	164
LETTRE XXXIII.	167
LETTRE XXXIV.	172
LETTRE XXXV.	175
LETTRE XXXVI.	180
LETTRE XXXVII.	189
LETTRE XXXVIII.	196
LETTRE XXXIX.	201
LETTRE XL.	207
LETTRE XLI.	221
LETTRE XLII.	237
LETTRE XLIII.	242
LETTRE XLIV.	252
LETTRE XLV.	256
LETTRE XLVI.	266
LETTRE XLVII.	283
LETTRE XLVIII.	293
LETTRE XLIX.	305
LETTRE L.	333
LETTRE LI.	340
LETTRE LII.	354
LETTRE LIII.	360
LETTRE LIV.	377
LETTRE LV.	390
LETTRE LVI.	396
LETTRE LVII.	408

LETTRE

ALPHABETIQUE. 521

LETTRE LVIII.	417
LETTRE LIX.	419
LETTRE LX.	428
LETTRE LXI.	442
LETTRE LXII.	460
LETTRE LXIII.	471
LETTRE LXIV.	472
LETTRE LXV.	484
LETTRE LXVI.	496
LETTRE LXVII.	499
ARNAUD. (M. d')	54

B.

BAGIEUX, (M.) *chirurgien major des gendarmes de la garde.*

LETTRE I.	310
LETTRE II.	435

BOCAGE. (Madame de)

LETTRE I.	25
LETTRE II.	52

C.

CHOISEUL. (M. le comte de) 394

CIDEVILLE. (M. de)

LETTRE I.	291
-----------	-----

Corresp. générale. Tome IV. † X x

LETTRE II.	309
LETTRE III.	305
CLAIRON. (Mademoiselle)	
LETTRE I.	59
LETTRE II. <i>Sur la tragédie d'Oreste.</i>	61
LETTRE III.	63
LETTRE IV.	65
CONDAMINE. (M. de la)	411
COURTIVRON. (M. le marquis de)	437

D.

DEFFANT. (Madame la marquise du)

LETTRE I.	40
LETTRE II.	184
LETTRE III.	193
LETTRE IV.	402

DENIS. (Madame)

LETTRE I.	74
LETTRE II.	76
LETTRE III.	81
LETTRE IV.	84
LETTRE V.	107
LETTRE VI.	119
LETTRE VII.	127
LETTRE VIII.	129
LETTRE IX.	136

ALPHABETIQUE. 523

LETTRE X.	139
LETTRE XI.	151
LETTRE XII.	153
LETTRE XIII.	157
LETTRE XIV.	162
LETTRE XV.	170
LETTRE XVI.	203
LETTRE XVII.	226
LETTRE XVIII.	239
LETTRE XIX.	247
LETTRE XX.	259
LETTRE XXI.	270
LETTRE XXII.	289
LETTRE XXIII.	302
LETTRE XXIV.	313
LETTRE XXV.	337
LETTRE XXVI.	343
LETTRE XXVII.	363
LETTRE XXVIII.	380
LETTRE XXIX.	400
LETTRE XXX.	406
LETTRE XXXI.	414
LETTRE XXXII.	432
LETTRE XXXIII.	438
LETTRE XXXIV.	450
LETTRE XXXV.	473
LETTRE XXXVI.	510

DEVAUX. (M.)

LETTRE I. 117

LETTRE II. 177

LETTRE III. 187

DIDEROT. (M.) 13

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 69

LETTRE II. 114

LETTRE III. 304

LETTRE IV. 509

FORMONT. (M. de)

LETTRE I. 287

LETTRE II. 314

H.

HÉNAULT. (M. le président)

LETTRE I. 262

LETTRE II. 276

LETTRE III. 279

LETTRE IV. 367

LETTRE V. 427

ALPHABETIQUE. 525

K.

KOENIG. (M.) 462

L.

LUTZELBOURG. (Madame la comtesse de)

LETTRE I.	487
LETTRE II.	489
LETTRE III.	493
LETTRE IV.	498
LETTRE V.	502
LETTRE VI.	506

M.

MARMONTEL. (M.)

LETTRE I.	8
LETTRE II.	10
LETTRE III.	11

N.

NOAILLES. (M. le maréchal de) 372

Q.

QUIRINI. (Au cardinal)

LETTRE I.	6
LETTRE II.	353
LETTRE III.	405

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)

LETTRE I.	90
LETTRE II.	210
LETTRE III.	245
LETTRE IV.	273
LETTRE V.	296
LETTRE VI.	345
LETTRE VII.	422
LETTRE VIII.	426
LETTRE IX.	452
LETTRE X.	491
LETTRE XI.	515

ROQUES, (M.) *conseiller ecclésiastique du
landgrave de Hesse-Hombourg.*

LETTRE I.	317
LETTRE II.	321
LETTRE III.	326
LETTRE IV.	329

ALPHABETIQUE. 527

LETTRE V.	455
LETTRE VI.	479
LETTRE VII.	481

T.

THIRIOT. (M.)	143
---------------	-----

U.

UZÈS. (M. le duc d')

LETTRE I.	233
LETTRE II.	249

V.

VIONNET, (Au père) *jésuite, qui lui
avait envoyé sa tragédie de Xerxès.* 57

VIROTTE. (M. de la) 440

VOISENON. (M. l'abbé de)

LETTRE I.	39
LETTRE II.	42

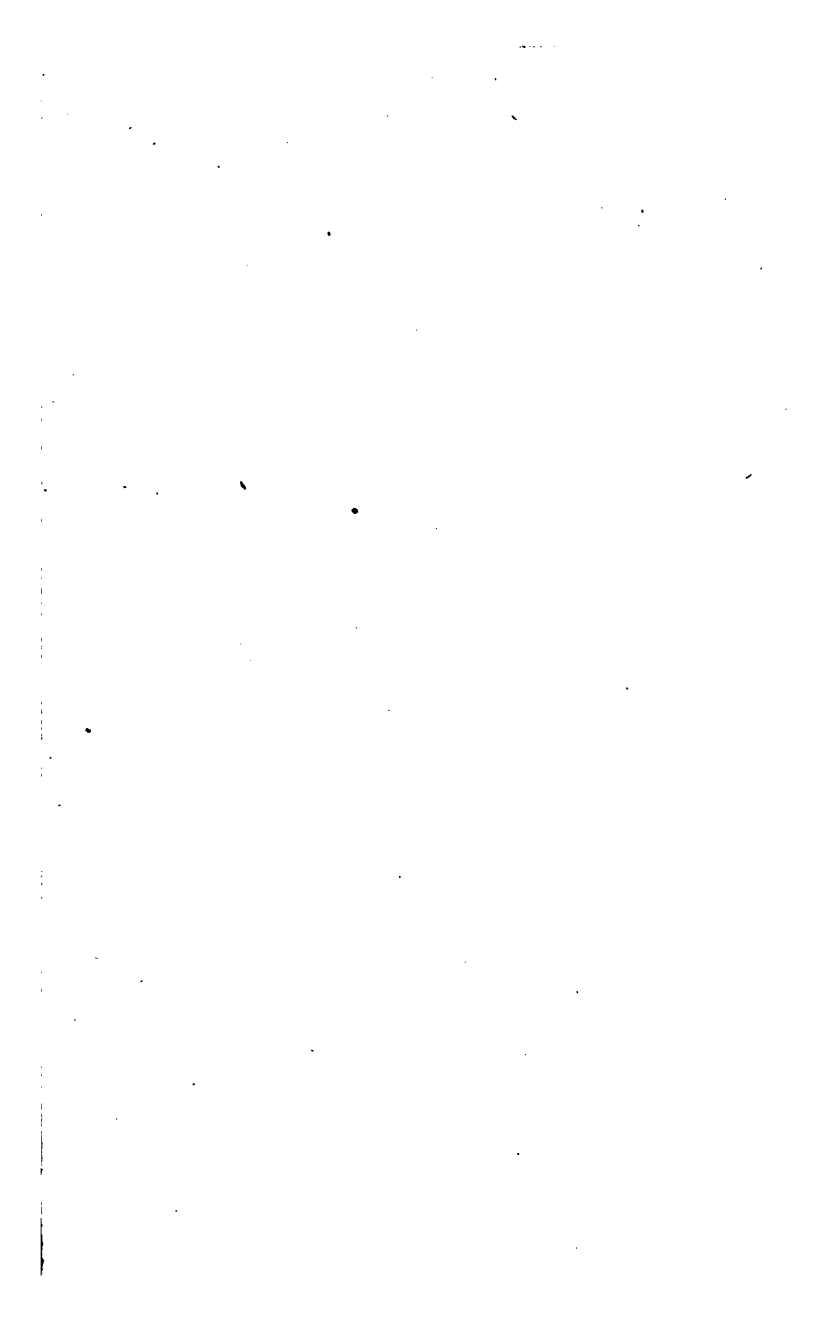
528 TABLE ALPHABETIQUE.

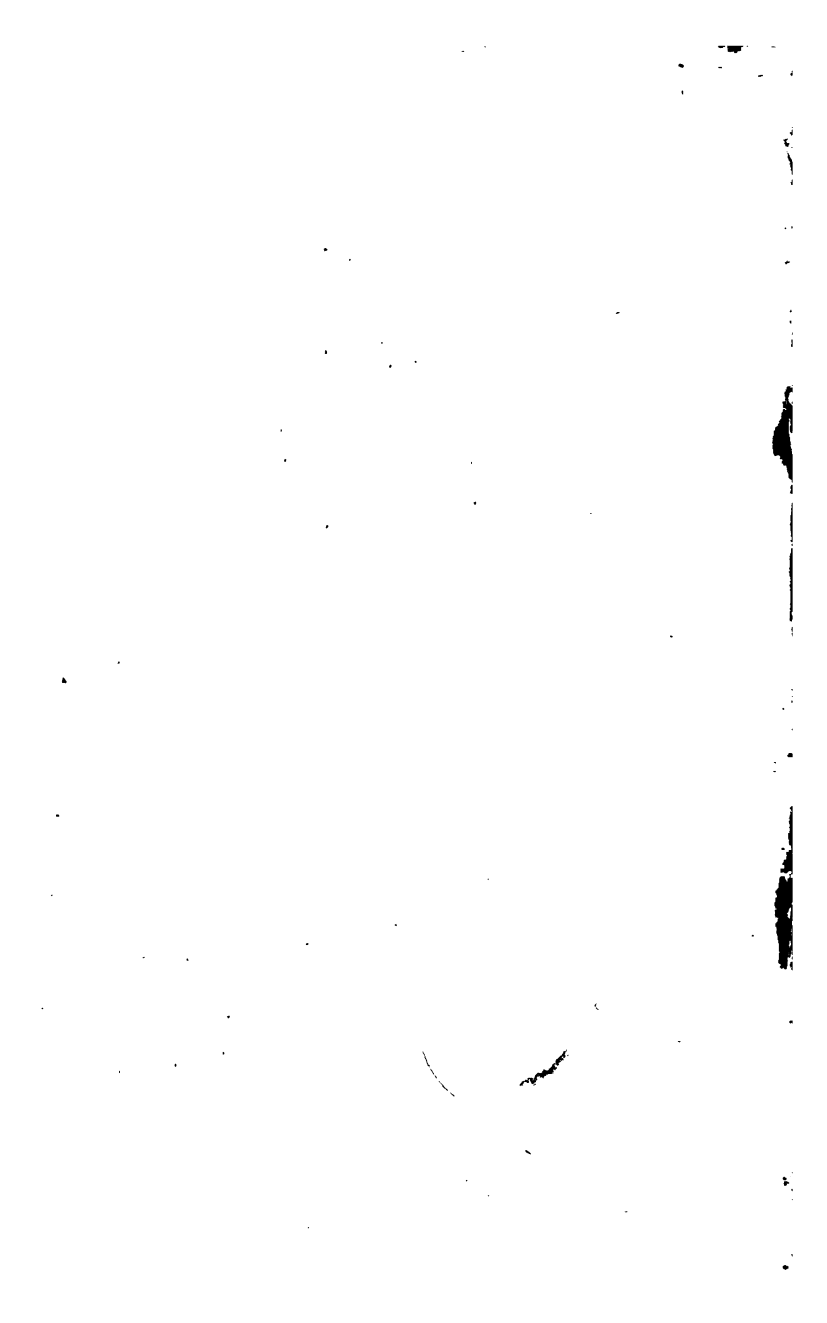
X.

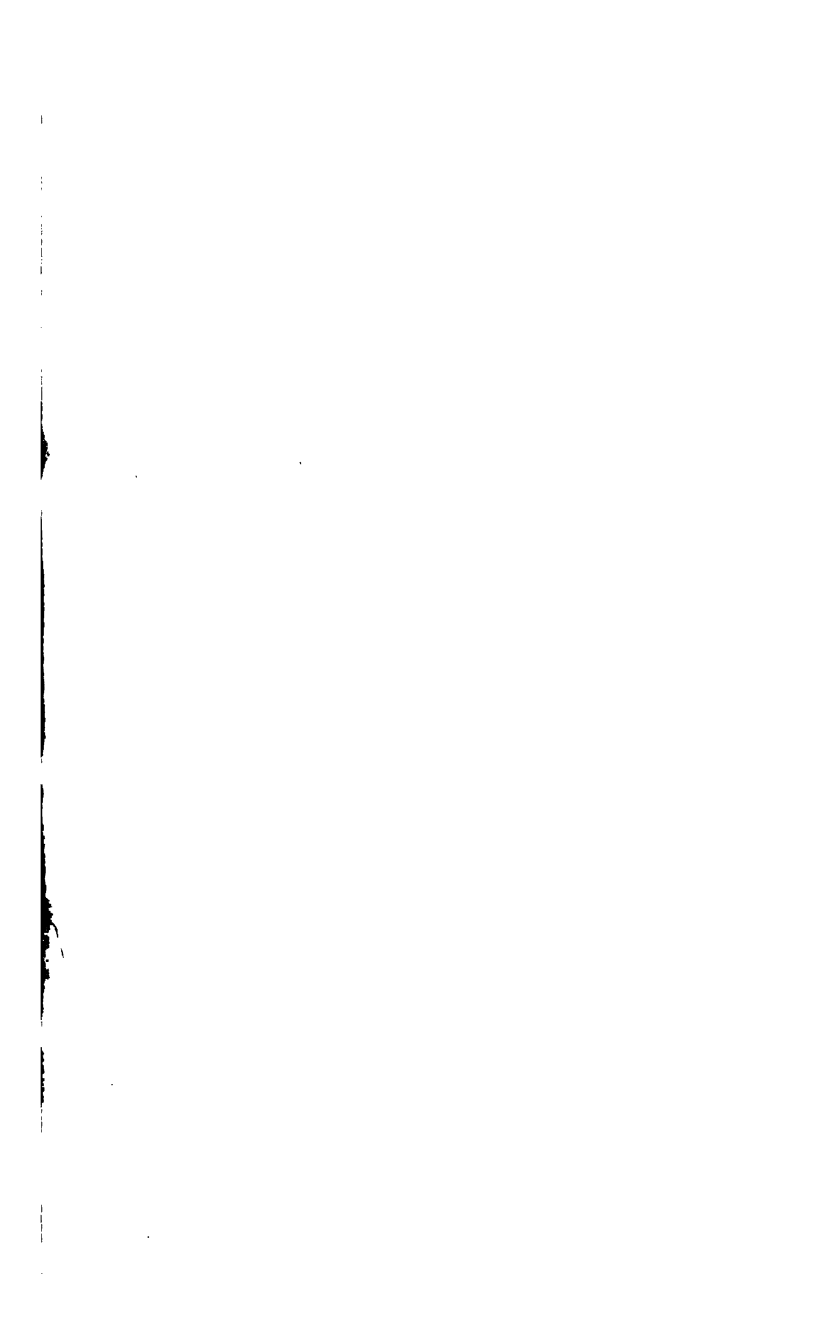
XIMENÈS. (M. le marquis de)

LETTRE I.	166
LETTRE II.	370.
LETTRE III.	389

Fin de la Table du tome quatrième.

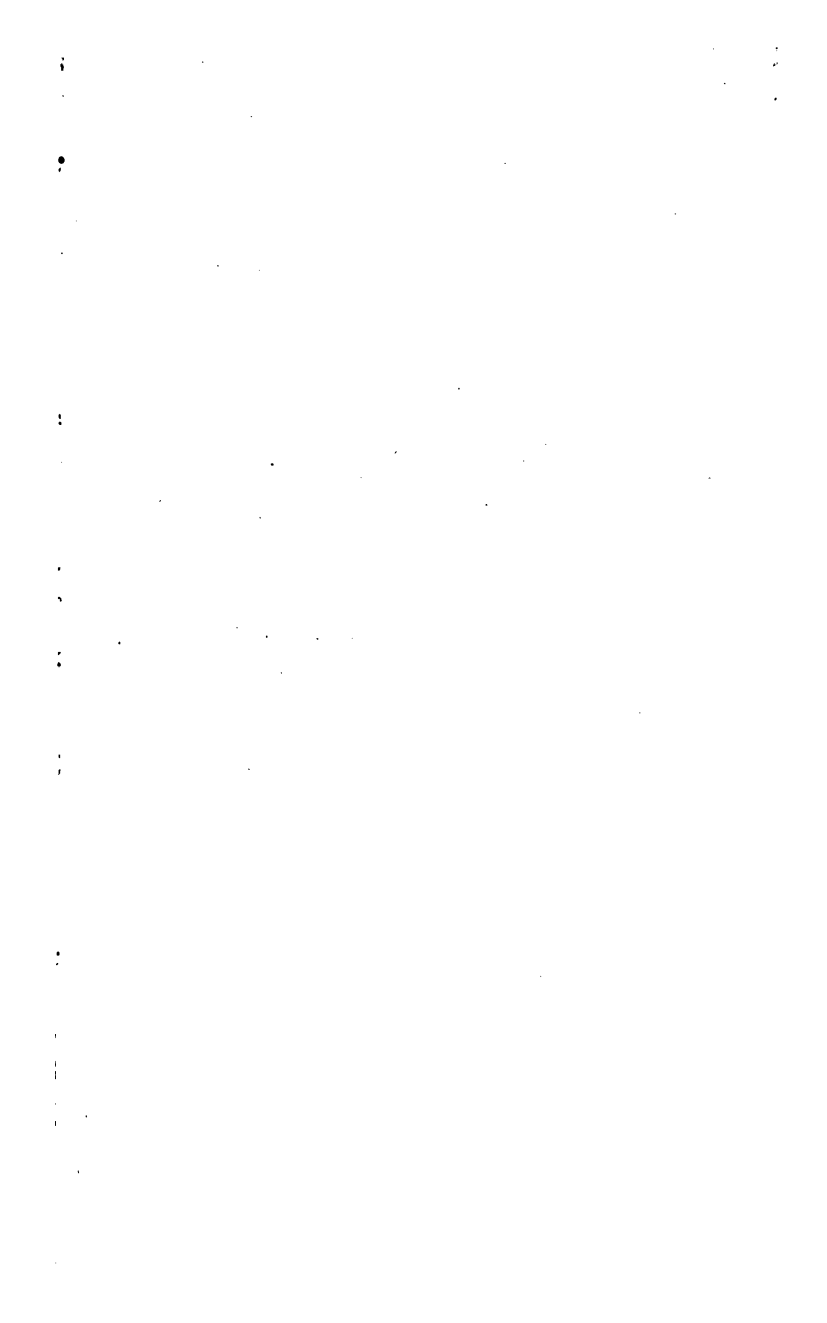






1

1







MAY 19 1942

